BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE CHRÉTIENNE

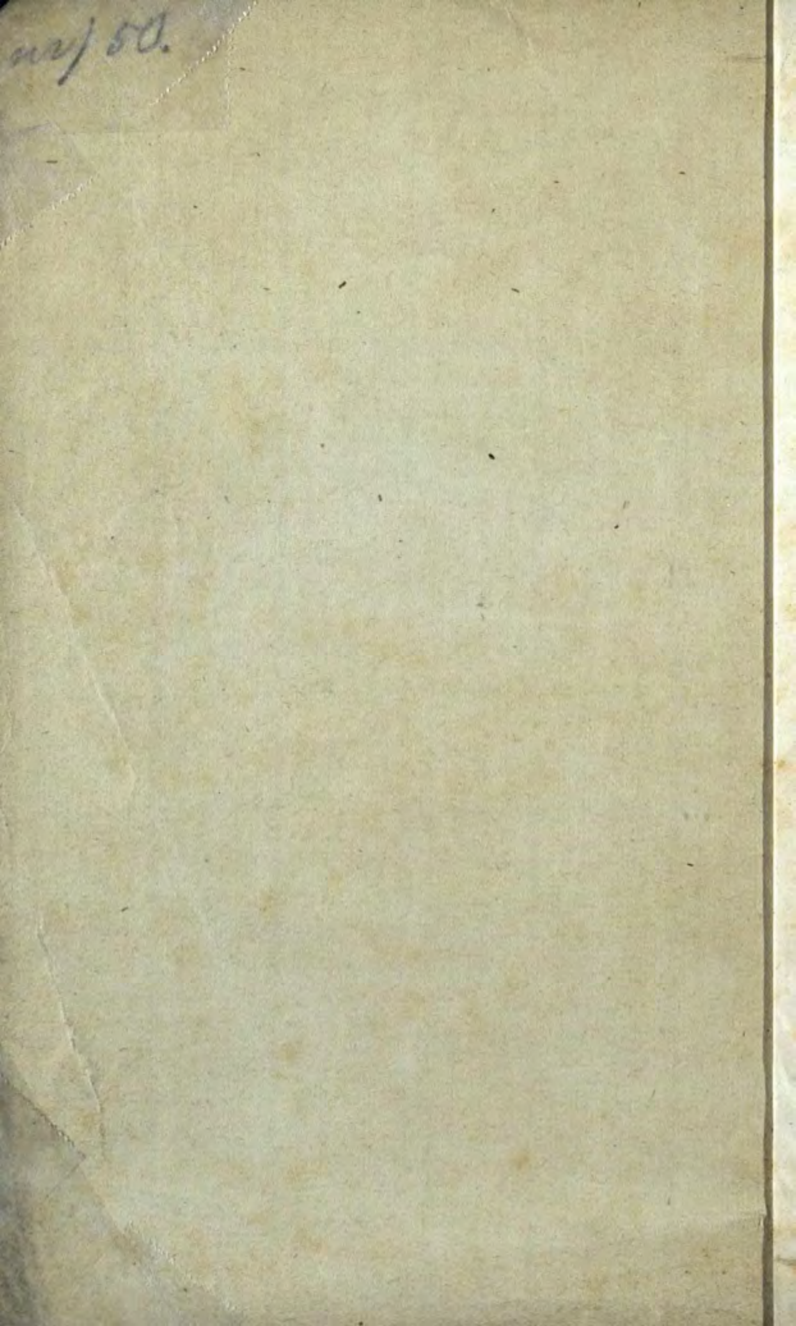
RÉCITS ET SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ORIENT

PAR

BAPTISTIN POUJOULAT

Orné de six gravures sur acier

TOURS
Ad MAME ET Cie
ÉDITEURS



BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.



Front. VOYAGE EN ORIENT.



E. Girardet del. Bosly sc.

— SIRE DIEU, S'ÉCRIE RICHARD CŒUR-DE-LION, NE SOUFFRE PLUS QUE JE VOIE TA SAINTE CITÉ, PUISQUE JE NE PUIS LA DÉLIVRER DES MAINS DE TES ENNEMIS —

Berthiau Imp.

RÉCITS ET SOUVENIRS

D'UN VOYAGE

EN ORIENT

PAR

M. BAPTISTIN POUJOULAT.



TOURS

A^d MAME ET C^ie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1848


Instytut Geograficzny U. W.
BIBLIOTEKA
INSTYTUT GEOGRAFII P.A.N.
BIBLIOTEKA

RÉCITS ET SOUVENIRS

D'UN VOYAGE

EN ORIENT.

I.

ATHÈNES.

Athènes est maintenant la capitale de la Grèce. Ce fut en 1835 qu'on recommença de bâtir cette ville que les révolutions ont tant de fois réduite en cendres ; des maisons, des palais, des églises s'élevèrent comme par enchantement, et Athènes,

qui compte à l'heure qu'il est plus de 15,000 habitants, offre aujourd'hui l'image d'une grande ville.

Mais ce sont toujours les restes de la vieille Athènes qui frappent le plus l'esprit du voyageur. Qui pourrait, en effet, voir avec indifférence les œuvres d'un des peuples les plus brillants, les plus ingénieux du monde antique? Je ne sortais jamais de l'appartement que j'occupais sans porter involontairement mes pas vers la partie de la ville où se trouvent encore le temple de Thésée, le rocher de l'Aréopage du haut duquel saint Paul parlait aux Athéniens de son Dieu mort sur une croix, les prisons de Socrate, la tribune aux harangues taillée dans le roc, et le Parthénon.

Ce temple de Thésée si bien conservé, si élégant, si parfait dans son ensemble, nous rappelle combien le peuple athénien était susceptible de sentiments nobles, d'enthousiasme patriotique. Le bruit se répand qu'on a vu l'ombre de Thésée combattre dans les rangs de l'armée grecque contre les Perses; le fils de Miltiade, d'après

l'ordre de l'oracle, apporte de l'île de Sciro les ossements du héros à qui Athènes devait sa première puissance, et la nation lui élève un temple embelli par les arts!... Je passais des heures entières assis sur la tribune du *Pnyx,* rêvant au temps où une immense multitude, troublée par la crainte de voir ses foyers envahis, écoutait là, sur cette place maintenant déserte, les immortels discours de Démosthènes. La *Grotte,* prison qui vit mourir Socrate victime de l'injustice de ses concitoyens, paraît à cent pas du Pnyx; on est saisi d'un sentiment religieux à l'aspect du lieu où ce grand homme mourut, en élevant son âme aux plus hautes pensées de morale et de philosophie que l'esprit humain pût atteindre, avant que Dieu eût donné au monde le sublime christianisme.

Chacun sait que le Parthénon fut élevé sous l'administration de Périclès, et que Phidias, chargé de la surintendance des travaux publics, avait réuni les premiers maîtres dans les arts pour travailler à ce monument. Il subsista dans son entier

jusqu'en 1687, époque où les bombes des Vénitiens le détruisirent en partie. Après les ravages de la guerre et les spoliations de lord Elgin, le temple de Minerve conserve encore trente-six colonnes et une partie de la *cella* ou corps du bâtiment. D'innombrables fragments d'architecture gisent à l'entour du monument. Sur l'architrave du fronton qui fait face au mont Hymette, on voit encore les marques des boucliers d'or qu'on y avait suspendus dans le cours des guerres médiques. Les triomphes des Athéniens contre les Perses, sculptés de la main de Phidias sur la même architrave, sont bien conservés.

Je revenais un jour d'Éleusis à Athènes; je me trouvais en vue de la ville à quatre heures après midi; c'était par une de ces belles journées d'automne si communes dans l'Attique; le soleil se couchait dans un pur horizon, ses derniers rayons se reflétaient sur l'entablement et les colonnes du Parthénon; je n'ai rien vu de plus beau dans ma vie. Qu'on imagine le temple de Minerve resplendissant sous mille couleurs dorées, et paraissant

se mouvoir et trembler à travers des effets de lumière de toutes nuances, offrant à l'œil de suaves et fantastiques images, telles que peut en créer parfois le génie des poëtes.



II.

SMYRNE.

Alexandre-le-Grand s'arrêta un jour au pied du mont Pagus, non loin du Mélès où la tradition place le berceau d'Homère. Le héros macédonien avait une grande vénération pour le chantre d'Achille. Le souvenir du divin vieillard avait à ses yeux sanctifié ce coin de terre; il y fonda une

ville qui devint plus tard la capitale de l'Ionie; c'est maintenant Smyrne.

Sous les empereurs romains Smyrne était une des plus belles villes de l'univers. Elle avait des temples superbes et de nombreuses écoles où l'on enseignait toutes les sciences. La jeunesse des îles de l'Archipel et du continent de la Grèce y venait en foule pour s'instruire. La ville fut appelée la *forêt des Savants*, le *musée d'Ionie*, l'*asile des muses et des grâces;* mais les guerres, les tremblements de terre et les incendies ont ravagé plusieurs fois cette cité, et ses antiques merveilles ne sont plus maintenant que dans l'histoire. Le génie de l'industrie a maintenant remplacé celui des sciences et des arts.

Smyrne est au pouvoir des Turcs depuis le règne d'Amurat II, c'est-à-dire depuis le commencement du xv^{e} siècle. La ville fait un immense commerce avec tous les points du globe; toutes les nations civilisées y ont des comptoirs; elle rappelle Tyr *qui battait les mers avec les ailes de ses mille vaisseaux*. Sa population est de 150,000 habi-

tants, dont près des deux cinquièmes sont Grecs; le reste est Turc, Arménien, Juif et Européen.

Les rues de la ville sont étroites et tortueuses; on y voit aussi des passages obscurs, des allées couvertes où sont étalées toutes les marchandises de l'Asie. La population qui circule dans cette espèce de labyrinthe offre un spectacle curieux et bizarre; chaque peuple y apparaît avec les allures, le costume qui lui sont propres : c'est le Turc coiffé du turban vert ou blanc, enveloppé dans sa robe flottante, et marchant avec lenteur et gravité; le Grec avec sa calotte rouge surmontée d'un gland en soie bleue, la taille élancée et la physionomie spirituelle et mobile; l'Arménien tout habillé de noir; le Juif misérable, déguenillé, et l'Européen qui conserve toutes ses habitudes au milieu de ce mélange d'hommes si opposés dans leurs mœurs et leurs croyances.

Le voyageur venu d'Occident est vivement frappé à Smyrne par la vue des cimetières turcs. Qu'on se représente un vaste espace de terrain clos de murs, couvert de pierres sépulcrales sur

lesquelles sont sculptés des turbans dorés ou non dorés, et une forêt de hauts cyprès plantés sans ordre et sans symétrie. Quand le vent agite les branches de ces arbres funèbres, on croirait entendre de longs soupirs et des gémissements douloureux. La chouette mêle son cri lugubre à ces bruits mystérieux, et le musulman en prière sur une tombe prête l'oreille comme si les accents d'un être aimé arrivaient à lui d'au delà le sépulcre.

A un quart d'heure au sud-est du champ des morts, au pied d'une colline où s'élevait autrefois la citadelle de la capitale de l'Ionie, le voyageur chrétien remarque les traces d'un amphithéâtre. Ce fut dans ce lieu, aujourd'hui muet et désert, qu'un Père de l'Église, un grand docteur de la foi évangélique, saint Polycarpe, reçut le martyre pour la gloire de Jésus-Christ. Il était évêque de Smyrne, et gouverna avec gloire pendant soixante ans l'église de cette ville. Polycarpe, qui avait été disciple de Jean, qui avait entendu de la bouche même de l'apôtre bien-aimé le récit de la vie

mortelle du Messie, de ses discours, de ses miracles, de ses bienfaits et de son divin trépas sur le Calvaire; Polycarpe devait mourir pour la foi! Aussi il ne trembla pas devant ses bourreaux. Il fut brûlé vif par les ordres du proconsul de Smyrne, sous le règne de Trajan, empereur des Romains. Les Juifs qui furent témoins de l'héroïque mort du saint évêque poussaient des cris de joie et croyaient ajouter aux souffrances du martyr en l'accablant de railleries; c'est qu'il y avait pour les Israélites un intérêt de religion qui ne leur permettait pas de supporter la gloire et les pacifiques conquêtes de ce Jésus qu'ils avaient cloué sur le bois de l'infamie. La nation déicide devait contempler avec stupéfaction et douleur le courage, la sérénité, la grandeur sublime des martyrs de Jésus-Christ; elle y trouvait le dernier mot de sa condamnation, son arrêt de mort social et religieux, sa perdition à travers les temps.

III.

SARDES ET ÉPHÈSE.

Les débris de l'antique métropole de la Lydie, confusément dispersés, couvrent un espace d'environ une lieue de circonférence. Là, sont encore debout deux colonnes ioniques qui ont appartenu au temple de Cybèle; ici, apparaissent des pans de murs, restes du palais de Crésus converti aujourd'hui en étable à vaches; plus loin, ce sont

des murailles de marbre, des chapiteaux, des corniches, des entablements dont on ne peut connaître la destination primitive. Puis, au midi de Sardes, à une distance d'une lieue, se montrent le lac Gigéen et la nécropole des empereurs lydiens. Ce sont des tombeaux, dont le plus grand, celui d'Alyattes, père de Crésus, a 70 mètres environ d'élévation. Il est de forme ronde et ressemble à une colline.

S'il était besoin de prouver encore le néant des grandeurs humaines, on aurait de beaux discours à faire en contemplant l'état présent de Sardes. Cette ville où venaient aboutir les trésors de dix nations; cette ville où le roi Crésus déifiait la richesse et attendait tout d'elle : plaisir, bonheur, consolation, espérance; cette ville, enfin, que Florus appelait *la seconde Rome*, n'est maintenant qu'une pauvre et muette solitude! Plus de commerce, plus de culture, plus d'or sur les rives du Pactole; la tente du misérable Turcoman est tout ce que nous trouvons dans ce pays de Sardes où tant de splendeurs ont passé!

Éphèse a subi le sort de Sardes; l'antique ville de Diane n'offre plus aujourd'hui que des ruines. Le voyageur voudrait au moins reconnaître celles qui ont appartenu au temple le plus célèbre qui fut jamais, le temple de Diane; mais ses recherches, ses études à cet égard n'aboutissent à rien : l'emplacement de cet édifice est même inconnu. Occupons-nous donc un moment alors de sa fondation et de son histoire.

« Le culte de Diane à Éphèse remonte aux âges les plus reculés; ce furent, dit-on, les Amazones qui, les premières, sous le règne de Thésée, sacrifièrent à la déesse sur les rives du Caystre, fleuve qui coule de l'est à l'ouest de l'ancienne cité; elles déposèrent dans le tronc d'un ormeau une Diane de cèdre ou d'ébène grossièrement taillée. Ainsi commença le culte de la grande déesse; un tronc d'arbre fut son premier temple; plus tard elle eut un sanctuaire qui devint la merveille de l'univers. La religion avait appelé les arts à son secours, et les chefs-d'œuvre des Apelle et des Phidias entretenaient surtout l'en-

thousiasme et la foi des peuples. Dans ces temps d'ignorance et de superstition, c'étaient la grandeur et la beauté d'un temple qui faisaient la grandeur et la puissance d'un dieu. Le monde païen n'eut point de temple plus saint et plus révéré que celui de Diane à Éphèse, parce que ce temple surpassait en richesse et en splendeur tous les autres sanctuaires. Personne n'ignore quel fut le sort de ce monument : un fou, qui cherchait à tout prix l'immortalité, voulut associer son nom à la destruction du temple de Diane. Le second temple bâti en l'honneur de la déesse ne le cédait en rien à la magnificence du premier. Les barbares du Nord, qui passèrent comme un ouragan sur les beaux pays de la Grèce et de l'Asie, pillèrent et brûlèrent le temple de Diane. Quand les rois et les peuples accouraient à l'envi sur les bords du Caystre pour déposer leurs offrandes sur les autels de la grande déesse, qui eût osé dire qu'un jour le voyageur chercherait en vain la place du temple (1) ? »

(1) *Correspondance d'Orient*, tome Ier.

Les divers pays de l'Asie Mineure occupent une grande place dans l'histoire des premiers temps du christianisme. A Éphèse, deux rayonnantes figures charment et frappent l'esprit : on y trouve les souvenirs de Marie et de Jean. Quarante ans après la mort du Sauveur, Jean, le disciple chéri, celui qui reposa sa tête sur le sein de Jésus, fuyait la persécution, et se retira à Éphèse avec Marie.

« Jean était plus tendre, a dit saint Jean Chrysostôme, Jésus-Christ lui donna sa mère ; Pierre était plus fervent, Jésus-Christ lui donna son Église. »

Dans l'histoire de ce monde, rien de plus frappant que le souvenir de Marie, la mère du Dieu crucifié, traversant l'Asie Mineure en fugitive, après les sanglantes scènes du Golgotha, et venant enfin chercher un refuge au bord des mers d'Ionie, en face de ces temples des dieux qui devaient crouler devant la croix de son fils! Marie, ce merveilleux symbole de divine pureté, Marie était là, dans cette ville d'Éphèse, où la dé-

bauche avait des temples, où les femmes d'Ionie avaient oublié jusqu'au nom de la vertu!

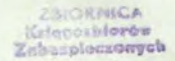
C'est d'Éphèse même que Jean gouverna pendant de longues années toutes les églises d'Asie. Il mourut dans la ville de Diane. On demande en vain aux ruines quel coin de terre a gardé sa poussière; mais son nom remplit toutes ces ruines.



IV.

UN ULÉMA.

Les ulémas sont les savants de l'empire turc. Ils forment un corps qui se divise en deux classes : celle des hommes de loi, et celle des hommes qui sont au service du culte. Tous les osmanlis peuvent prétendre à être admis dans le corps des ulémas ; mais les jeunes gens destinés à cette



carrière sont obligés de faire leurs études, sous le titre de *softas* (patients), dans les *médressés* ou colléges de théologie et de droit attachés aux mosquées. Le grand mufti, qui est le lieutenant de l'empereur dans l'exercice de sa puissance spirituelle, comme le grand vizir l'est de sa puissance temporelle; le grand mufti, qui réside à Constantinople, est le chef suprême des ulémas. La durée de ses fonctions est illimitée; il est, lui, l'oracle de la loi. Toutes les questions relatives aux grands intérêts de l'empire lui sont soumises; il partage par ses décisions légales la puissance législative du souverain. N'oublions pas de dire qu'en général les ulémas, qui sont, aux yeux de la foule musulmane, les dépositaires de toutes les sciences, ont des connaissances très-bornées; leurs études ne portent, le plus ordinairement, que sur le coran, les langues turque, arabe, et la psalmodie des prières publiques.

Nous avons vu un de ces savants dans une ville de la Phrygie brûlée, à Koulah, l'ancienne Clamyda. Il se nommait Mohamed-Effendi. C'était

un homme d'environ soixante ans. Son large front couvert de rides, ses yeux bleus, vifs et doux, sa longue barbe blanche, et sa tête ornée d'un turban vert, répandaient sur sa noble physionomie quelque chose qui commandait le respect et la vénération. Nous le trouvâmes accroupi au coin d'un divan et fumant son long chibouck (pipe). Devant lui était une table vermoulue sur laquelle se voyaient quelques livres turcs. Le savant était entouré d'une quinzaine d'enfants à qui il faisait l'école. Il nous pria de nous asseoir en face de lui sur des tapis et des coussins.

Mohamed-Effendi nous demanda si nous étions Français ou Russe. Au seul nom de Français il inclina doucement la tête, puis il dit :

« *Pèki, pèki* (c'est bien, c'est bien), tout Français est savant et tout savant est Français. »

L'uléma de Koulah avait parfois cherché à connaître le paradis des chrétiens, et regardait notre passage dans sa demeure comme une bonne occasion de s'instruire des joies de la vie à venir promises aux fidèles enfants de l'Évangile. Moha-

med-Effendi voulut le premier nous parler du séjour céleste dont le prophète d'Arabie a fait espérer la jouissance aux vrais croyants.

« Les élus de Dieu, dit l'uléma, iront vivre éternellement dans un monde où se trouvent trois fleuves : le premier roule du miel, le second du lait, et le troisième un vin exquis. Les élus se promèneront sous l'ombrage des bananiers, des palmiers, et sous l'ombrage d'une infinité d'autres arbres disposés dans un ordre admirable; ils jouiront de leurs épais feuillages au bord des eaux qui jaillissent de toutes parts. Là, une grande abondance de fruits divers s'offre à la main qui veut les cueillir. Ils reposeront sur des lits enrichis d'or et de pierres précieuses; ils se regarderont avec bienveillance; ils seront servis par des enfants d'une éternelle jeunesse, qui leur présenteront, dans des coupes de différentes formes, des vins dont la vapeur ne leur montera point à la tête et n'obscurcira point leur raison; près d'eux seront les houris aux beaux yeux noirs, ces houris dont la blancheur égale l'éclat des perles. »

Après avoir terminé son récit, l'uléma nous pressa de questions sur le paradis des chrétiens. Je n'entrepris point de donner à notre interlocuteur une idée des joies spirituelles du paradis chrétien; comment aurais-je pu lui retracer l'infini bonheur qui suivra la possession de Dieu? Sachant que les musulmans ne s'arrêtent qu'aux choses visibles, je voulus opposer des images aux images du paradis de Mahomet; je me ressouvins de cette Jérusalem céleste qui avait apparu au sublime solitaire de Pathmos, et je lui montrai la cité de Dieu telle que Jean la contemplait dans ses divines inspirations.

« Un de nos prophètes nommé Jean, dis-je à l'uléma, fut transporté en esprit sur une haute montagne, et il vit une cité resplendissante qui descendait d'auprès de Dieu. Cette ville du ciel avait une muraille grande et haute, construite en or, en diamants et en pierres précieuses. La ville avait douze portes, dont chacune était gardée par des anges, et douze noms, qui étaient ceux des douze tribus d'Israël. Ces portes ne se ferment

point chaque soir, car là il n'y a plus de nuit. La sainte cité n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer, parce que la gloire de Dieu l'éclaire et que Jésus-Christ en est le flambeau. »

L'uléma prêta à ces paroles une oreille attentive ; puis il dit :

« Dieu est grand ! il est notre père à tous. Soyons justes, bons, et nous trouverons grâce devant sa divine miséricorde. »



V.

HISTOIRE D'UN JEUNE GREC.

La guerre d'extermination que l'empire ottoman entreprit de faire aux Grecs, au commencement de 1820, guerre d'où est cependant sortie la liberté d'un peuple célèbre, a brisé bien des destinées, poussé à bien des apostasies, conduit au désespoir et à la mort des êtres qui semblaient

avoir été créés pour vivre heureux et calmes dans le pays de leur naissance. Ce serait un livre digne d'intérêt et utile à faire que celui qui retracerait tous les malheurs, toutes les souffrances, la ruine totale de milliers de familles grecques tuées ou dispersées à travers la vaste Asie par le glaive ottoman. Il y aurait là des drames historiques et sanglants qui n'auraient nullement besoin des inventions des poëtes et des romanciers pour attacher et émouvoir. On y verrait des récits de harem qu'on croirait empruntés aux *Mille et une Nuits*, tant la vérité, dans ces lointaines et poétiques régions, ressemble au merveilleux, à l'idéal, à tout ce qui, dans les pays d'Europe, paraît romanesque et quelquefois insensé.

Parmi mes souvenirs de voyageur en Orient, il en est un que je garderai toujours et auquel je veux m'arrêter un moment aujourd'hui. C'était au mois de février de l'année 1837. J'avais déjà parcouru l'Ionie, les plaines du Méandre, de l'Hermus, visité les grandes ruines des cités anciennes que le pâtre musulman foule maintenant

avec indifférence, et j'allais à Stamboul, la ville des sultans. Je me trouvais dans la Phrygie brûlée, vastes déserts sans fleurs, sans verdure et presque sans eau, offrant un étonnant contraste avec les riantes provinces de l'Anatolie qui les entourent de toutes parts. J'arrivai triste et malade, épuisé de lassitude, dans un pauvre petit village appelé Hineh. J'y fus patriarcalement accueilli par un beau jeune homme de vingt-sept ans qui en est le gouverneur. Oh! combien sont douces à l'âme du pèlerin solitaire les paroles d'hospitalité! J'aurai toujours un sentiment d'amour et de gratitude pour l'aga de Hineh qui m'a fait passer chez lui de si bonnes heures. Il n'avait qu'une seule chambre à m'offrir, et cette chambre était la sienne. Son ameublement consistait en un divan circulaire recouvert d'une étoffe brune et grossière. Un morceau de bois, enfoncé dans le mur, servait à poser une lampe à forme antique. Le lit du gouverneur, composé d'un simple matelas et d'une couverture à laquelle est cousu un drap blanc, était renfermé, pendant le jour,

dans une armoire. Il m'en fit préparer un semblable, et nous passâmes la nuit ensemble, couchés à côté l'un de l'autre. Il savait que j'étais chrétien et Français, que la Grèce nouvelle devait à la France sa nationalité, et lui, le gouverneur de Hineh, aimait à proclamer la générosité, la gloire de mon pays, car mon hôte savait bien quel sang coulait dans ses veines, et la reconnaissance avait pénétré son cœur. Il se laissa aller avec moi à tout l'abandon d'une intime causerie; il m'intéressa vivement en me racontant lui-même son histoire; la voici :

« Je naquis à Chio, nous dit-il, Chio, qui fut jadis une des plus riches, des plus florissantes îles de l'Archipel. Mon père, appelé Pétraki, était un des principaux propriétaires de Chio. Ma mère, dont la belle et douce image est restée au fond de mon cœur, portait le nom d'Elenco. J'avais une sœur appelée Andronica; on me donna, en venant au monde, le nom de Georges.

« A neuf milles au nord de la capitale de Chio, non loin d'un lieu élevé d'où le regard embrasse

la vaste étendue de la mer, est une grotte où se trouvent un autel et des gradins taillés au ciseau autour du roc. Cette grotte est appelée *École d'Homère*. Mon grand-père disait que, dans les temps antiques, on se rassemblait tous les jours dans cette grotte pour réciter les ouvrages d'un poëte nommé Homère. Chio se glorifie d'avoir donné naissance à ce grand homme, qui fut dieu de son vivant; car, ajoutait mon aïeul, l'autel de la grotte avait été élevé en son honneur.

« En face de l'École d'Homère se déployaient autrefois d'immenses jardins plantés d'oliviers, de vignes, de mûriers, de figuiers, d'orangers et surtout de lantiscus, arbrisseaux d'où l'on tirait une résine parfumée qui embaumait la bouche des femmes. La maison de mon père était située dans un de ces charmants jardins. Là, notre vie s'écoulait heureuse; là, chaque dimanche, de jeunes hommes et de jeunes filles se réunissaient pour danser la romaïka, gracieuse danse dont l'origine remonte, dit-on, aux anciens âges de la Grèce. Une jolie barque ornée de peintures nous

servait pour nous promener dans le port, le soir, quand la mer était calme et que les étoiles brillaient au ciel.

« Cette douce existence fut, hélas! bientôt brisée, anéantie! En 1822, épouvantable époque du massacre de nos compatriotes, mon père, ma mère et mon grand-père furent au nombre des victimes tombées sous le glaive des Ottomans. On pilla, on incendia notre maison, et nos parents disparurent au milieu des flammes qui consumèrent la demeure paternelle. Je venais d'atteindre ma quatorzième année; ma sœur avait alors douze ans. Nous devînmes tous les deux esclaves d'un marin turc, qui nous emmena à Smyrne et nous vendit à un marchand de tabac mahométan.

« Je restai un mois avec ma sœur dans la même maison; nous pouvions nous voir, nous parler chaque jour, et c'était là pour nous une grande consolation. Mais, un jour, on me prit mon Andronica, on m'enleva cette compagne si chère, qui fut vendue à je ne sais quel musulman. La

main du malheur pesa alors de tout son poids sur ma tête. Ma sœur était le seul être qui me restât en ce monde, le seul être que je pusse aimer encore; dans mes entretiens avec elle, j'oubliais quelquefois que je n'avais plus de patrie, de liberté, plus de père ni de mère! Mon affection pour ma sœur était si grande, si profonde! Ah! comme je pleurai ma pauvre Andronica! Avec elle avait disparu mon dernier bonheur, ma dernière joie, mon dernier espoir! J'ignorais son destin; j'avais perdu sa trace sur la terre, et la vie était devenue pour moi une effroyable solitude. Je priai Dieu qu'il m'ouvrît le tombeau si je ne devais plus retrouver ici-bas ma sœur bien-aimée.

« Peu de jours après cette horrible séparation, le marchand de tabac, qui se nommait Sélim, me vendit à Kara-Osman-Oglou, pacha de Magnésie. Ici commença pour moi une vie toute pleine d'amertume et d'affreux tourments. Je me voyais esclave d'un Turc, d'un ennemi de ma nation, moi, le fils de Pétraki et d'Elenco, moi,

jadis si heureux, si libre à Chio, au sein de ma famille qui me chérissait! Combien furent cruelles mes souffrances d'esprit pendant les deux longues années que je passai dans le palais de Kara-Osman en qualité de domestique! Il n'aurait tenu qu'à moi de mettre fin à mon dur esclavage en abjurant la religion du Christ pour celle de Mahomet. Les gens de la maison du gouverneur de Magnésie, et Kara-Osman lui-même, m'engageaient fréquemment à me faire Turc. Je résistai à leurs vives sollicitations. Dans mes songes, la nuit, il me semblait entendre la voix de ma mère me crier du haut des cieux de ne pas abandonner la foi chrétienne, la foi de mes pères. Mon obstination à rester chrétien m'attirait chaque jour de nouvelles insultes; cette fidélité religieuse, dont je me glorifiais dans ma conscience, m'avait fait tomber au rang des esclaves.

« Akmet-Nourri-Seliktar, que vous avez vu à Takmak, passant un jour à Magnésie, Kara-Osman-Oglou me donna à lui, comme il lui aurait donné un cheval ou un fusil de prix! Une tendre

sympathie s'établit tout de suite entre Akmet-Nourri et moi. Il m'enseigna à lire le turc et à écrire dans cette langue; j'étais devenu à la fois son ami, son saraf (caissier) et son kiahah (secrétaire). Akmet-Nourri m'entretenait quelquefois de la beauté de sa religion; il me faisait lire le Koran et m'engageait à apprendre par cœur des passages de ce livre. Akmet me disait tout ce qu'il y aurait de bonheur pour lui si, étant déjà unis par l'amitié, nous pouvions l'être par nos sentiments religieux.

« En 1828, la Russie, profitant de l'affaiblissement de la Turquie, qui avait perdu sa flotte à Navarin en 1827, et qui comptait à peine trente mille hommes encore peu instruits dans la tactique européenne: la Russie déclara la guerre à la Porte ottomane. Akmet-Nourri, qui est Circassien et qui a sucé avec le lait la haine des Moscovites, tressaillit de joie en apprenant cette nouvelle, et se prépara pour aller combattre les éternels ennemis de son pays.

« Quelques jours avant son départ, Akmet-Nourri vint dans ma chambre pendant la nuit.

Je dormais; il me réveilla, s'assit sur la natte où j'étais couché, et me dit :

« Georges, tu sais combien je t'aime; tu sais « combien ta vie est nécessaire à ma vie. Je vais « partir pour l'armée, et la pensée de me séparer « de toi ne peut entrer dans mon esprit : il faut « que tu me suives, Georges! il faut que tu sois « à côté de moi partout, dans tous les temps et « dans toutes les circonstances! Je veux main- « tenant que tu sois mon égal en toutes choses : « je te donnerai mon plus beau cheval de bataille, « et tu gagneras de la gloire en combattant à « côté de moi! Mais tu le sais, Georges, lorsque « tu seras dans les rangs de l'armée de notre « magnifique empereur, je ne puis te présenter « aux Osmanlis comme un esclave, comme un « giaour! Il faut que je te présente comme mon « frère en religion et en amitié! »

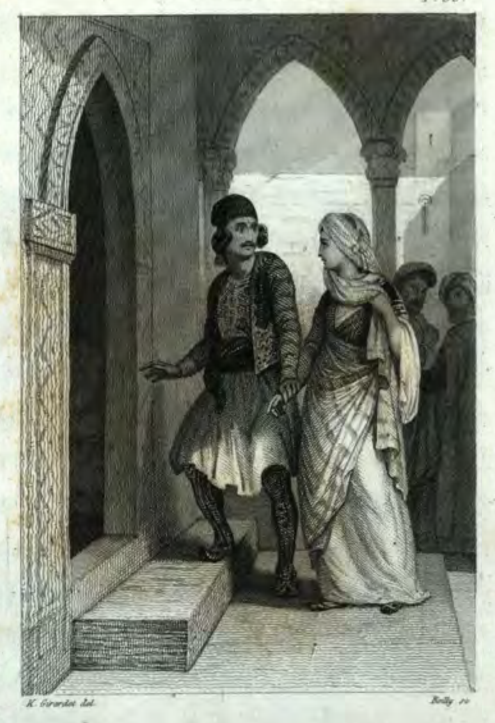
« Ces paroles, prononcées par Akmet en me serrant la main et d'une voix émue, ces paroles jetèrent le trouble dans ma tête et dans mon cœur. Ma profonde amitié pour Akmet-Nourri,

l'impossibilité de me séparer de lui, l'amour de la liberté et je ne sais quel brûlant désir de me signaler dans les combats, tout, en un mot, *beysadè franciis* (gentilhomme français), m'enleva la force de résister. Je jurai à Akmet-Nourri de le suivre dans les périls des batailles, dans ses pratiques religieuses, et (que Dieu me pardonne!) je reçus le nom d'Ismaël!... L'entraînement irrésistible de l'amitié me fit oublier un jour la foi de mes aïeux; mais aujourd'hui que je suis devenu plus calme, je me trouve chrétien au fond de mon âme, et, pour me délivrer d'un remords de toutes les heures, j'aspire à reprendre ce nom de Georges que mon père et ma mère m'avaient donné.

« Akmet-Nourri se couvrit de gloire dans cette guerre de 1828, qui ensevelit cent mille Russes dans les plaines de l'Albanie. Après le traité d'Andrinople du 6 juillet, ce traité qui ouvrit à la Russie toutes les portes de l'empire ottoman, je revins à Takmak avec Akmet-Nourri. Mon bienfaiteur m'a donné une grande preuve d'affec-

tion en me nommant gouverneur de Hineh et de quatre autres villages non loin d'ici.

« L'an dernier, par une belle matinée du mois d'avril, j'étais seul, assis au pied du saule qui s'élève sur le bord du ruisseau que vous avez pu voir en arrivant à Hineh; une brise légère agitait les branches du saule, l'eau du ruisseau s'en allait en murmurant à travers la prairie, les oiseaux chantaient, leurs mélodieux concerts se mêlaient aux mille bruits de la nature, et mon âme était doucement émue, et j'étais plongé dans une délicieuse rêverie. De riantes pensées naissaient dans mon esprit, et je ne sais quel pressentiment de bonheur remplissait mon cœur, lorsqu'on vint m'annoncer qu'une femme voilée, accompagnée par quatre zeibeis (gardes musulmans), m'attendait à la porte de mon konak (logement). Akmet-Nourri-Seliktar m'avait promis une de ses femmes; cette promesse venait de s'accomplir. J'allai vers cette femme, et je la pris par la main pour la conduire dans ma demeure. En marchant à côté d'elle, mon cœur battait avec violence, et mes



H. Girardet del. Rolly sc.

— EST-CE QUE TU N'ES PAS ANDRONICA, MA SŒUR CHÉRIE ? —

genoux tremblaient tellement, que je tombai sur une des marches de l'escalier de ma maison. La femme me tendit la main pour me relever. Une fois dans l'appartement, elle ôta son voile, et je sentis mes entrailles s'émouvoir à la vue de cette belle figure, qui me rappelait le visage de ma mère. J'attachais mes regards sur la figure de cette inconnue; ma bouche était muette. Cette femme me regardait aussi avec agitation; ma langue se délia enfin :

« Est-ce que tu n'es pas Andronica, ma sœur « chérie? » m'écriai-je.

« C'était bien elle! c'était ma sœur! Je me précipitai dans ses bras, je la couvris de mes baisers; nous pleurions ensemble de joie et de bonheur, nous nous faisions mille questions à la fois. Ma bonne Andronica me dit qu'elle avait toujours vécu dans le harem d'Akmet-Nourri, depuis qu'on nous avait séparés à Smyrne. Nous partîmes de suite pour Takmak. Lorsque Akmet-Nourri eut appris notre merveilleuse rencontre, il me dit :

« Une sainte amitié me lie à toi, Ismaël; si tu « le veux et ta sœur aussi, nous serons double-« ment unis : Andronica sera mon épouse légi-« time. »

« Mais, pour qu'Andronica devînt épouse légitime d'Akmet-Nourri, il aurait fallu qu'elle abjurât la foi chrétienne. La sœur de Georges aima mieux renoncer à la brillante vie que lui promettait le titre d'épouse légitime d'Akmet-Nourri, que de renoncer à cette religion du Christ qui aurait dû toujours être la mienne! Maintenant les jours d'Andronica s'écoulent avec les miens; notre généreux ami vient souvent visiter le frère et la sœur que la Providence a réunis. »

VI.

UN FAQUIR.

Au mois de mars 1837 je parcourais l'Anatolie et j'étudiais avec intérêt les mœurs des musulmans, qui dans cette province ont conservé leur antique caractère dans toute sa pureté. Les Osmanlis y sont simples, bons, hospitaliers, comme aux premiers temps de l'islamisme. Leur costume n'a pas plus changé que leurs mœurs : on y

voit encore le large pantalon, la robe flottante, la longue barbe et le noble turban qui donne tant de majesté à une figure d'homme. Les réformes qui s'opèrent péniblement à Constantinople ne soint point encore arrivées jusque-là.

Un soir j'arrivaî près d'un village turc composé de cent cabanes bâties en terre, en même temps qu'un faquir indien (philosophe errant). Ce faquir était le plus singulier personnage que j'eusse encore rencontré dans mes voyages en Orient. Sa figure était longue et décharnée ; une immense chevelure noire, qui ne connut jamais le peigne ni le ciseau, tombait en longues tresses rudes et négligées autour de son cou ; des flots de barbe couvraient sa poitrine ; une simple chemise de toile grise, une peau de tigre jetée sur ses épaules, et des sandales de cuir attachées à la cheville avec des cordes, formaient tout son costume. Il portait sur son épaule un bâton de palmier auquel était suspendue une besace de peau de gazelle. L'aga nous logea dans la même cabane que ce glorieux pèlerin d'Asie.

Cette cabane était spacieuse ; elle est uniquement destinée aux voyageurs. Après la prière du soir, une trentaine d'Osmanlis de tout âge vinrent nous visiter ; ils nous saluèrent respectueusement en portant leur main droite sur la tête, puis ils s'assirent en rond dans la cabane. Ces Turcs ainsi placés formaient un bien curieux tableau : on voyait à la fois des barbes noires et des barbes blanches ; des turbans verts, jaunes, blancs et rouges ; de jolies têtes d'enfants à côté de visages empreints d'une mâle et sévère beauté. Ces visiteurs tenaient leurs yeux attachés sur le faquir, accroupi sur une natte, au milieu d'eux ; tous le contemplaient avec étonnement et vénération. Un vent froid et violent faisait crier la porte de la cabane. Deux énormes troncs de sapin flamboyaient dans une large cheminée, et jetaient sur toutes ces figures de vieillards, d'hommes jeunes et d'enfants, une vive et brillante clarté. Un profond silence s'était établi dans cette réunion tout orientale, et le faquir, d'une voix grave, commença le récit de ses courses aventureuses.

« J'ai trente ans, dit-il, et il y a dix années que je voyage. Il serait trop long de vous raconter toutes mes courses dans les contrées lointaines. Pour vous, ô musulmans, vous aimerez bien mieux entendre parler de la patrie du grand prophète.

« Médine est la cité que le musulman n'aperçoit jamais sans être pénétré de vénération. Médine, la bien-aimée, la maison de l'islamisme, le palais de la victoire, est le lieu où la plus sublime des créatures se réfugia pour échapper aux poursuites de ses ennemis. C'est là que sous un dôme soutenu par deux cent quatre-vingt-seize colonnes, ornées de pierres précieuses et d'inscriptions en lettres d'or, à la place même de la demeure de la noble Aïché, où mourut Mahomet, se trouve la tombe fortunée du prophète. Les quatre faces de cette tombe sacrée sont recouvertes d'un voile magnifique et entourées d'une balustrade en bronze doré. Lorsque la trompette du dernier jugement se fera entendre, Aïsa (Jésus-Christ), qui fut aussi un prophète, descendra du

ciel sur la terre, annoncera le dernier jour, montera dans le ciel avec Mahomet, après avoir séparé les bons des méchants.

« Un mot maintenant sur la Mecque, la mère des villes, la noble, la patrie des fidèles, ville où notre glorieux prophète reçut le jour. Vouloir peindre la terre brillante et sacrée de la Mecque, ce serait tenter l'impossible. Je vous nommerai seulement la Kaaba. C'est un sanctuaire où reposent Ismaël, fils d'Abraham, et sa mère Agar. Là est aussi une petite chambre où naquit Mahomet, et c'est dans ce lieu même que l'ange Gabriel apportait au roi des prophètes les feuilles du Koran, le livre de toute vérité.

« Voilà, ô musulmans, ces villes bénies de Dieu, où, chaque année, vont prier des milliers de fidèles de tous les points de l'Asie. J'ai déjà fait deux fois le saint voyage. Je suis allé au Caire et à Jérusalem pour prier dans le temple d'Omar, et me voici en ce moment en route pour Stamboul, la ville des sultans.

— Et quand tu auras visité Stamboul, dis-je

au faquir, dans quel lieu porteras-tu tes pas ?

— Dans l'Inde, répondit-il, pour saluer le vallon de ma naissance; puis je repartirai pour Médine et la Mecque.

— Mais où t'arrêteras-tu, faquir ?

— Dans la tombe, la tombe est la frontière d'un monde de repos, d'un monde où brille un soleil qui n'aura point de couchant. »

Ici se termina le récit du faquir. Les Osmanlis rassemblés autour de lui admiraient la sagesse du pèlerin indien; chacun de ses préceptes était accueilli comme une leçon divine. Le lendemain, à la pointe du jour, le philosophe errant prit son bâton de palmier, et continua sa route vers Stamboul avec deux pains d'orge dans sa besace de peau de gazelle.

VII.

KUTAYEH. — UNE FAMILLE CATHOLIQUE.

Kutayeh, l'ancienne Potyléum, est une des plus importantes villes de l'Asie Mineure. C'est le siége d'un grand pachalik; 70,000 Turcs, 2,000 Arméniens et 1,500 Grecs forment la population de cette ville. Les habitants récoltent des grains, du tabac, et surtout de l'opium. La cité

compte six établissements de bains, quatre caravansérais, et trente mosquées qui n'ont rien de remarquable comme œuvre d'architecture. Les chrétiens ont trois églises. Les bazars de Kutayeh sont bien fournis. Les maisons sont construites en terre ou en bois ; les rues sont, comme dans presque toutes les villes turques, sales, étroites, tortueuses et mal pavées.

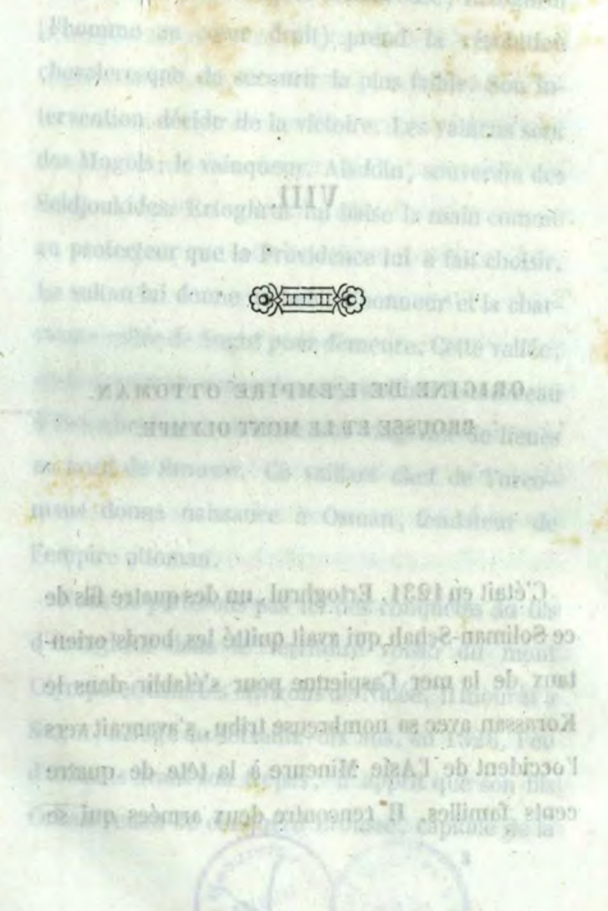
Ce fut le 2 février 1833 qu'Ibrahim-Pacha, à la tête des troupes qui avaient vaincu l'armée du sultan à Homs et à Koniah, fit son entrée dans la ville de Kutayeh. C'est là aussi que, peu de jours après, arrivèrent les envoyés du gouvernement français pour arrêter le vainqueur égyptien dans sa marche vers Constantinople. Disons en passant que cette précaution nous a toujours paru parfaitement inutile. L'usurpation de Stamboul n'aurait pas été possible. Dans les pays où les opinions sont des croyances religieuses, où le trône est placé sous la garde d'une loi émanée de Dieu même, on n'impose point une dynastie à un peuple par un article de traité ou par un coup de

main. Peut-on penser que l'Europe serait restée les bras croisés en présence d'une pareille usurpation ? Et la Russie aurait-elle abandonné Constantinople à Méhémet-Ali ? Si Ibrahim franchit le Taurus à cette époque, ce fut dans l'unique espoir d'obtenir plus facilement le gouvernement des provinces de la Syrie et la Palestine, qu'il regardait comme le fruit légitime de ses victoires.

Je voudrais faire connaître la famille arménienne qui m'a donné l'hospitalité pendant trois jours à Kutayeh. Cette famille catholique, qui se compose du père, de la mère, de dix enfants mâles et de deux belles jeunes filles, représente tout ce qu'il y avait de patriarcal, de nobles vertus et de foi profonde chez les familles chrétiennes d'Orient, dans les premiers temps du christianisme. Le chef de la famille, qui se nomme Karabet, est un homme d'environ soixante ans; il est aimé, respecté de tous les musulmans et de tous les chrétiens de la cité. Ses enfants, dont le plus jeune n'a que douze ans, exerce chacun un métier. Au père seul appartient le droit de retirer l'argent

qu'ils gagnent. La mère et les deux filles sont uniquement occupées des soins domestiques. L'accord qui règne parmi les enfants, l'amour, la vénération qu'ils ont pour leur père, sont au delà de tout ce que je pourrais dire. Ce qui m'a le plus touché dans cette famille, c'est la prière du soir qui se fait en commun. Au fond d'un vaste appartement meublé avec une élégante simplicité, est une sorte de tabernacle en bois ciselé, renfermant une image de la Vierge avec Jésus. Une lampe en verre bleu qu'on allume à l'approche de la nuit, est suspendue devant le tabernacle. Les dix enfants mâles, la mère et les deux jeunes filles voilées s'agenouillent chaque soir en face de l'image sacrée; le père se place au milieu d'eux; il commence l'oraison dominicale, et tous les enfants prient avec lui à haute voix. Quand la prière est terminée, les enfants s'avancent respectueusement vers leur père les uns après les autres; le père donne à chacun de ses enfants sa main droite à baiser, en disant : « Que Dieu soit avec toi! » Puis tout le monde se retire. Les

scènes de la vie domestique ne sauraient offrir rien de plus beau ; c'est une image de l'antique famille d'Orient avec ses vertus primitives.



VIII.

ORIGINE DE L'EMPIRE OTTOMAN.
BROUSSE ET LE MONT OLYMPE.

C'était en 1231. Ertoghrul, un des quatre fils de ce Soliman-Schah qui avait quitté les bords orientaux de la mer Caspienne pour s'établir dans le Korassan avec sa nombreuse tribu, s'avançait vers l'occident de l'Asie Mineure à la tête de quatre cents familles. Il rencontre deux armées qui se

combattent. Encore éloigné du champ de bataille, et sans pouvoir distinguer laquelle des deux armées était la plus nombreuse, Ertoghrul (l'homme au cœur droit) prend la résolution chevaleresque de secourir la plus faible. Son intervention décide de la victoire. Les vaincus sont des Mogols; le vainqueur, Aladdin, souverain des Seldjoukides. Ertoghrul lui baise la main comme au protecteur que la Providence lui a fait choisir. Le sultan lui donne un habit d'honneur et la charmante vallée de Sugut pour demeure. Cette vallée, où le voyageur rencontre aujourd'hui le tombeau d'Ertoghrul, est située à une vingtaine de lieues au nord de Brousse. Ce vaillant chef de Turcomans donna naissance à Osman, fondateur de l'empire ottoman.

Nous ne parlerons pas ici des conquêtes du fils d'Ertoghrul dans le territoire voisin du mont Olympe et dans les environs de Nicée. Il mourut à Sugut, à l'âge de soixante-dix ans, en 1326. Peu d'instants avant son trépas, il apprit que son fils Orkan venait de conquérir Brousse, capitale de la

Bithynie, et la dernière joie d'Osman fut de s'endormir dans la tombe au bruit d'une grande victoire.

De toutes les villes musulmanes que j'ai vues, Brousse est la seule qui ait complétement répondu à l'idée que je m'étais faite d'une cité asiatique. Tandis que plusieurs villes de l'empire ottoman se travestissent en cités européennes, au risque de ne ressembler à rien, Brousse a religieusement gardé sa physionomie orientale et la poésie du Koran. Voyez au bas de la pointe escarpée du mont Olympe, dans la direction de l'est à l'ouest, sur un espace d'une lieue, voyez ce ravissant mélange de maisons blanches, noires, jaunes, vertes, bleues; ces blanches murailles des mosquées, ces dômes de plomb, surmontés d'une prodigieuse quantité de minarets aux flèches dorées. Au milieu de ces maisons aux diverses couleurs, de ces mosquées, de ces colonnes aériennes d'où s'élance le chant religieux du muezzin, sont capricieusement jetées les cimes sombres et touffues des cyprès, ces minarets de verdure plantés dans les champs des morts des Ottomans.

Les rues de Brousse sont larges, propres, bien pavées, choses très-rares dans les villes d'Orient. Sur toutes les places, dans tous les quartiers, s'élèvent de charmantes fontaines peintes en arabesques. Les bazars sont beaux, nombreux et bien fournis; on y trouve tous les parfums, toutes les plus riches étoffes, les plus belles armes de l'Asie. La population de l'antique cité de Prusias est évaluée à 100,000 habitants, dont 90,000 Turcs, 5,000 Grecs, 5,000 Arméniens.

L'Olympe bithynien est une des plus grandes montagnes de l'Asie Mineure; son élévation est de 2,117 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le mont, du côté de Brousse, est environné d'une magnifique forêt de châtaigniers entrecoupée par de grandes masses de rochers rougeâtres. La hache n'a jamais touché ces arbres gigantesques; leurs branches circulaires se répandent au loin et forment d'impénétrables dômes de feuillage. Un des plus magnifiques points de vue de la terre apparaît du haut du mont Olympe. On découvre à l'orient les montagnes et la plaine de Dorylée;

au nord, les riches collines de Nicée; au midi, le lac Apollonia entouré de villages; plus loin, l'île de Marmara et la presqu'île de Cysique; à l'occident, les îles des Princes, la vaste mer, et Constantinople qui semble surnager au milieu des flots azurés.

IX.

CHAMPS OU FUT TROIE.

Quand on va de Constantinople à Troie, route que nous avons suivie nous-mêmes, on débarque aux Dardanelles, pauvre ville musulmane, située sur la rive gauche de l'Hellespont. Nous pensons que cette ville tire son nom de Dardanus, cité célèbre par le traité de paix entre Sylla et Mithri-

date, qui s'élevait autrefois sur la rive asiatique du détroit des Dardanelles. Nous dirigeant vers le sud, nous parvînmes, après cinq heures de marche, au pied des tombeaux d'Achille et de Patrocle. Ces tombeaux ont la forme d'un cône tronqué; leur base est d'environ cent mètres; leur élévation est d'une cinquantaine de mètres; ce sont deux monceaux de terre presque entièrement recouverts d'une herbe épaisse. On ne contemple point sans émotion la sépulture du fils de Pélée, cette grande image guerrière qui a eu le privilége de subjuguer l'imagination humaine depuis tant de siècles. L'amitié d'Achille et de Patrocle se retrace à la pensée du voyageur, à l'aspect de leurs tumulus placés si près l'un de l'autre. On sait toute l'admiration d'Alexandre pour le chantre de *l'Iliade*, qui fut dieu de son vivant, et dont le nom est resté dans la mémoire des peuples. L'Iliade était le *vade mecum* du héros macédonien, il le portait toujours avec lui et le lisait sans cesse. Un jour, donc, Alexandre visite le tombeau d'Achille; il tient dans ses mains

une couronne de laurier, monte gravement sur le tumulus, il la dépose sur son sommet, puis il croise les bras et dit : *Tu as été bien heureux, toi, Achille, d'avoir trouvé un Homère pour te chanter !*

En avançant dans la plaine de Troie, vers le nord, on trouve d'abord une vaste forêt de chênes; ensuite on voit des champs incultes, çà et là des pierres antiques, des prairies où paissent des troupeaux de chèvres et de brebis; mais partout le silence, la solitude, l'abandon. Sur une partie de l'emplacement de Troie apparaît un village turc appelé Bournarbachi. La peste, je m'en souviens, régnait dans ce village lorsque j'y arrivai, le 31 mai 1837. Mon parti le plus court fut de dormir en plein air; mon guide desselle nos chevaux, les entrave avec des cordes et les laisse manger l'herbe qui croît dans les champs solitaires d'Ilion. Je vais bien vite au lieu où je savais les sources du Scamandre; je reste longtemps pensif en les voyant jaillir de la terre, je m'étends ensuite sur mon petit matelas, au pied des saules qui om-

bragent le bassin du fleuve si poétique. Cette nuit du 31 mai 1837 était belle, resplendissante; je crois n'en avoir jamais vu d'aussi pure pendant mon séjour en Orient. Des milliers d'étoiles scintillaient comme des diamants; le bulbul (rossignol) chantait son hymne mélodieux dans les branches des saules et des platanes; une colombe soupirait dans le voisinage; le murmure des eaux du Scamandre, les sons rustiques de la flûte d'un pâtre qui avait allumé des feux sur la colline des Figuiers sauvages, tout ce qu'il y a de touchante harmonie dans la nature ne formait alors qu'un seul bruit, ou plutôt qu'un seul poëme; et puis, je croyais entendre aussi la lyre d'Homère au milieu de toutes ces lyres invisibles qui retentissaient dans l'espace. Le génie du divin vieillard se dressait sublime devant mon esprit; il me semblait que le chantre immortel présidait à tout ce que j'entendais près de moi et loin de moi. Tant que je vivrai, je me rappellerai ma nuit passée sur les bords du fleuve que les dieux appelaient Xanthe et les hommes Scamandre.

Le lendemain 1er juin, au moment même où le soleil commençait à paraître derrière le mont Ida, j'étais au sommet de l'Acropole d'Ilion, assis sur le tombeau d'Hector, et je regardais la plaine, la mer Égée et tous les dieux que l'Iliade a rendus célèbres. Je voyais à l'orient le Simoïs encaissé entre le pic de l'ancienne citadelle de Troie et les derniers penchants de l'Ida ; je suivais de l'œil le cours du fleuve marqué par une ligne de verdure jusqu'à l'Hellespont. Au sud-ouest, l'*Érinéos*, colline où les dieux venaient quelquefois se placer pour être témoins des combats : non loin de là, le bocage touffu des sources du Xanthe. A l'ouest l'île de Ténédos, d'où partit le fatal serpent qui fit mourir Laocoon dans ses étreintes, m'apparaissait comme un écueil au milieu de la mer; mes regards cherchaient les tombes d'Ilus, d'Antiloque, fils de Nestor et de Peneleus. Vers le nord-ouest, je distinguais l'île d'Imbros, les sommets brumeux du mont Athos, qui servit de signal au roi des rois pour annoncer à Clytemnestre la prise de la superbe Troie. « De fanal en fanal,

dit Eschyle, la flamme messagère se prolongeait sur les cimes des montagnes, jusqu'à ce qu'elle fût aperçue d'Argos. » J'apercevais au sud l'emplacement des phalanges d'Agamemnon, le cap Sigée, le promontoire de Rhetée couronné par le tombeau d'Ajax, le cimetière des Grecs, les débris d'*Ilium recens* ou nouvelle Ilion; au nord, Callicolon ou Belle Colline, le tombeau d'OEsiétès, la vallée du Timbrius, quartier des Phrygiens et des Méoniens, alliés des Troyens; mais ce que j'aimais surtout à regarder, c'était le terrain onduleux de Bournarbachi, où s'élevaient les Portes-Scées, ce lieu où la plaintive brise semble redire encore à l'oreille du voyageur quelque chose des touchants adieux d'Hector et d'Andromaque.

Plus rien ne reste de l'antique splendeur de la ville de Priam; et le poëte est fort exact lorsqu'il dit : *Les ruines mêmes ont péri.* A la place des anciennes villes de l'Orient nous avons vu quelquefois des cités nouvelles ou des champs cultivés qui nourrissaient encore des populations; à Troie, c'est le complet abandon de toutes choses.

Mais les points géographiques décrits par Homère n'ont pas changé; l'Iliade à la main, on peut les reconnaître tous. Homère est en même temps le plus grand des poëtes et le meilleur des géographes. C'est qu'il avait vu les lieux dont il parlait, et la vérité géographique qu'on trouve dans ses écrits leur donne un grand intérêt de plus. Heureux l'écrivain qui peut voir par lui-même le théâtre où se sont accomplis les événements qu'il raconte et les scènes qu'il représente! Il y a des choses que le génie ne devine pas, et quelques-unes des plus belles pages de Châteaubriand ont été inspirées par la vue des lieux.



X.

NICOMÉDIE.

Nicomédie, appelée Ismid par les Turcs, s'élève en amphithéâtre sur le flanc d'une colline de forme triangulaire qui s'avance comme un cap jusqu'au rivage du golfe. La physionomie extérieure de cette ville est riante et pittoresque; mais c'est ici surtout que, pour garder ses illu-

sions, il ne faudrait voir que de loin. L'aspect de Nicomédie enchante le regard, mais son intérieur offre un immense cloaque d'où s'échappent des émanations méphitiques. Vous ne voyez que des maisons délabrées, des rues dégoûtantes envahies par des chiens immondes. La population de cette ville, population pauvre et maladive, se compose de 5,000 Turcs, 2,000 Arméniens et 1,000 Grecs.

Tel est l'état présent de cette cité qui fut si florissante et si riche au temps des empereurs romains. Dioclétien l'avait choisie pour le siége de son empire; il voulut que le lieu de sa résidence égalât la majesté de la ville éternelle. Nicomédie ne le cédait qu'aux villes de Rome, d'Antioche, et d'Alexandrie, pour la beauté de ses palais, de ses cirques, de ses théâtres, de ses portiques ornés de statues et de ses temples. César Auguste eut de son vivant un temple à Nicomédie; il protégeait cette ville, et la reconnaissance le fit dieu. Nicomédie avait aussi des temples consacrés à Valérien, à Caracalla, à Gordien. Les cités qui avaient des

autels pour les empereurs et des jeux en l'honneur des dieux étaient appelées *néocores;* ce titre indiquait qu'elles étaient chargées d'entretenir et de surveiller le culte des divinités dont elles possédaient les sanctuaires.

Ce fut dans une vaste plaine qui s'étend au nord de Nicomédie qu'eut lieu l'abdication de Dioclétien en faveur de Constantius Chlorus et de Galerius. Dioclétien, monté sur un tribunal improvisé, déclara au peuple et aux soldats son intention de renoncer à l'empire. Dès qu'il se fut dépouillé de la pourpre impériale, il se déroba aux regards de la multitude frappée d'étonnement, et prenant dans un chariot couvert le chemin de Salone, sa patrie, qu'il avait choisie pour retraite, il laissa, a dit M. de Châteaubriand, l'univers entre l'admiration du règne qui venait de finir et la terreur du règne qui allait commencer.

Lorsque Pline le Jeune était gouverneur de la Bithynie, il résidait habituellement à Nicomédie; ce fut de là qu'il écrivit à Trajan cette fameuse lettre qui nous apprend tant de détails sur les pre-

miers temps du christianisme dans l'Asie Mineure. Il s'adressait à l'empereur pour savoir de lui la marche qu'il avait à suivre envers cette multitude de gens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qui embrassaient les croyances parties du Golgotha; *car ce mal contagieux* (le christianisme) *n'avait pas seulement infecté les villes, il gagnait les villages et les campagnes.* « Les chrétiens, disait Pline à l'empereur, s'assemblent à jours marqués, avant le lever du soleil; ils chantent des vers à la louange du Christ, comme s'il était Dieu; ils s'engagent par serment, non à quelque crime, mais à ne commettre ni vol, ni brigandage, ni adultère, à ne point manquer à leur promesse, à ne point refuser un impôt. Après cela ils ont coutume de se séparer, puis ils se rassemblent de nouveau pour manger ensemble des mets innocents. »

Cette lettre de Pline, écrite dans la première année du IIe siècle, marque une époque des plus mémorables de l'histoire de l'humanité. Déjà le sang chrétien avait été versé par Tibère, Caligula,

Claude, Néron, Domitien. Les enfants de l'Évangile se multipliaient au milieu des persécutions. Un des plus grands miracles de cette religion, c'est d'avoir passé par l'humiliation et le martyre, pour aller s'asseoir en souveraine sur le trône d'où avaient été lancés tant d'arrêts qui voulaient la détruire. Dieu, comme parle Bossuet, Dieu, qui sait que les plus fortes vertus naissent parmi les souffrances, a fondé son Église par le martyre, et l'a tenue durant trois cents ans dans cet état, sans qu'elle eût un seul moment pour se reposer.

XI.

ANGORA.

Angora, l'ancienne Ancyre, capitale de la Galatie, est située sur trois ou quatre collines rocheuses, dont la plus élevée est occupée par une énorme citadelle flanquée d'énormes tours en ruine. Ces murailles, ces tours, les fortifications qui entourent la cité et qui s'écroulent sur

tous les points, furent construites par le sultan Bayazid ou Bajazet, fils de Mourad Ier. L'aspect extérieur d'Angora est triste et morne. Les cyprès, les minarets, les dômes des mosquées, qui donnent à presque toutes les cités d'Orient une physionomie gracieuse et variée, ne se retrouvent pas à Angora; ses minarets sont lourds, peu élevés, et ne se mêlent à aucun arbre; pas un brin d'herbe, pas une touffe de verdure ne se montrent dans les cimetières musulmans qui avoisinent la cité. Angora compte 20,000 Turcs, 3,000 Arméniens catholiques, 700 Grecs et 500 Juifs.

Nous ne pouvons oublier que la Galatie, dont Ancyre fut la métropole, a pris son nom de ces bandes de Gaulois qui, sept cents ans avant Jésus-Christ, sous la conduite de Brennus et de Léonatus, partirent du pays de Toulouse, traversèrent l'Europe, l'Hellespont, et vinrent s'établir dans les contrées asiatiques. Ces sauvages peuplades de l'Occident, qu'un ardent besoin de conquêtes poussait vers des régions qui leur étaient

inconnues, quittèrent leurs terres natales, au nombre de vingt mille. De tous les rois d'Asie, Attalus fut le seul qui s'opposa vigoureusement à l'invasion de ces barbares.

Ce fut dans une vaste plaine qui s'étend au midi d'Angora, au lieu même où Pompée battit autrefois l'armée de Mithridate, que Tamerlan ou Timour, en 1402, vainquit et fit prisonnier le sultan Bajazet. Celui-ci était paralytique d'un membre; Tamerlan était boiteux.

« Toi et moi, dit l'empereur tartare au sultan vaincu, nous devons à Dieu une reconnaissance particulière pour les empires qu'il nous a confiés.

— Pourquoi? demanda Bajazet.

— Pour les avoir donnés à un boiteux tel que moi et à un paralytique tel que toi; et par cela seul qu'il m'a confié à moi boiteux la domination de l'Asie, depuis l'Inde jusqu'à Sivas, et à toi paralytique celle des pays qui s'étendent depuis cette dernière ville jusqu'en Hongrie, il est évident qu'aux yeux de Dieu la domination du monde n'est rien; car, s'il en était autrement, au lieu

de la donner à deux hommes estropiés comme nous, il l'aurait accordée à un roi sain de corps et ayant les membres bien faits. Maintenant, mon frère, ne t'inquiète pas; l'homme qui se porte bien rentre facilement au sein de la prospérité. »

Ce Tamerlan est le type des conquérants asiatiques; la passion du carnage, la soif du sang, n'avaient point exclu en lui l'amour de la religion et de la science. Jamais tyran barbare, jamais guerrier féroce ne fit couler plus de sang, n'accumula plus de ruines que Timour : son passage anéantissait les villes et les populations. Il avait pour habitude de célébrer ses horribles victoires en élevant des tours et des pyramides avec les cadavres des vaincus. Eh bien, cet homme-là, quand il condamnait un peuple à la mort et une cité à la destruction, ordonnait toujours qu'on respectât la vie des prêtres, des légistes et des savants, ainsi que leurs demeures! Le savoir et la culture des arts étaient pour lui les titres les plus puissants. Timour cessait d'être barbare toutes les fois qu'il se trouvait en face du Koran, en face

de la science et du génie. Sur ce point, l'empereur tartare était semblable à Alexandre-le-Grand, qui, en détruisant Thèbes de fond en comble, voulut n'épargner que la maison et les descendants de Pindare, dont la Grèce admirait les odes.



XII.

UN HOMME MORT DE LA PESTE.

L'HOSPITALITÉ DES TURCOMANS.

J'allais d'Angora à Césarée, capitale de la Cappadoce. Les dernières lueurs du crépuscule avaient disparu et la nuit nous enveloppait de ses ombres. J'entendis la voix du muezzin qui, du haut d'un minaret, appelait les croyants d'un village voisin à la prière du soir. Cette voix humaine

qui criait : *Monde, monde méchant, Dieu seul est Dieu et Mahomet est son prophète,* jetait mon imagination dans de vagues rêveries. La voix du muezzin, qui se mêlait aux cris des grillons et traversait lentement les airs avec les derniers bruits du jour, était semblable au chant de l'oiseau des nuits qui gémit sur des ruines. Puis la lune se leva, et je continuai ma route, éclairée comme en plein jour par les rayons de la reine des nuits. Je vis sur mon chemin une caravane en repos. Les chameaux, les mulets rôdaient autour des bagages; une trentaine de Turcs, assis sur leurs talons, les uns fumant leur pipe avec la plus parfaite indifférence, les autres priant tout bas avec un long rosaire à la main, entouraient un jeune musulman mort de la peste depuis quelques heures. Deux femmes enveloppées dans de grands voiles blancs étaient assises à l'écart sur deux grosses pierres. Ces femmes silencieuses sous leurs blanches étoffes, placées près d'un cadavre, auraient pu apparaître aux Turcs rassemblés comme les deux anges de la mort, *Nakir* et *Monkir*.

Bientôt arriva un prêtre musulman monté sur un superbe cheval. C'était un vénérable vieillard à barbe blanche. Il se plaça debout aux pieds du mort et murmura des prières auxquelles tous les assistants prenaient part. Les Turcs creusèrent une fosse auprès d'un poirier sauvage, y déposèrent le mort, le couvrirent de terre, et la caravane reprit le chemin de Stamboul, en répétant les noms d'Allah et de son prophète.

Le lendemain, à dix heures du matin, je me trouvais dans les vastes plaines de la Cappadoce. La chaleur était excessive. Je me dirigeai vers un groupe de tentes noires que j'aperçus à peu de distance de la route que je suivais, pour demander l'hospitalité. Un Turcoman vint au-devant de nous et nous dit avec bonté :

« Entrez dans ma tente, voyageur ; que les bénédictions de Dieu descendent sur vous ! »

Akméda (c'est le nom de notre hôte) étendit à terre des nattes de jonc et nous fit signe de nous asseoir. Il déposa ensuite devant nous des galettes molles et un vase en bois rempli de lait de vache.

Il ne nous dit pas un mot pendant le repas; selon l'ancienne coutume orientale, fidèlement suivie par ce peuple de pasteurs, ce n'est qu'après avoir offert de la nourriture aux voyageurs, qu'on doit leur demander d'où ils viennent et où ils vont.

Un moment après parut un vieillard se soutenant à peine sur un bâton de chêne. Une chemise de toile grise serrée par une corde à la ceinture, un turban vert et des sandales de cuir composaient son costume. Une barbe d'une éclatante blancheur descendait majestueusement sur sa poitrine décharnée; ses yeux noirs, encore pleins de feu, étaient enfoncés dans leur orbite; son visage, fortement caractérisé et couvert de rides profondes, était d'une effrayante maigreur. Cet homme s'appelait Osman; c'était le père d'Akméda.

« Comme les ans ont courbé ta tête, ô vieillard! lui dis-je en m'approchant de lui.

— Oui, répondit-il, ma tête s'est inclinée. Puis, reprenant en souriant, il ajouta : J'ai perdu ma jeunesse, et c'est pour la chercher que je me tiens ainsi baissé vers la terre. »

Osman me demanda ensuite mon nom, mon âge et le nom du village où je suis né. Je le satisfis sur tous ces points.

« Me serait-il permis, lui dis-je à mon tour, de te demander le nombre de tes années?

— Oh! répondit Osman, je suis bien vieux, bien vieux! Mes forces diminuent à chaque aurore, et bientôt je ne verrai plus le soleil se lever derrière nos montagnes. Les blés de nos plaines sont tombés cent vingt-cinq fois sous la faucille du moissonneur depuis le jour où ma mère m'a mis au monde. Parmi mes ancêtres il y en a eu qui ont quitté ce monde dans un âge plus avancé que le mien. »

Ainsi parlait le vieillard. En le voyant, en l'écoutant, il me semblait voir et entendre Jacob disant à Pharaon :

« Les jours de mon pèlerinage sont de cent trente ans, courts et mauvais, et ils ne sont point parvenus jusqu'aux jours de mes pères, aux jours de leur pèlerinage. »

Je pris congé de cette famille lorsque le soleil

eut disparu à l'horizon lointain. Nous ne pûmes lui faire accepter le prix de la douce hospitalité qu'elle nous avait donnée.

« Les pauvres et les voyageurs viennent de Dieu, me dit Akméda ; quand je reçois le pèlerin ou l'indigent sous ma tente, ce n'est pas pour avoir son argent. Adieu, et que le ciel te protége dans ton chemin ! »

XIII.

CÉSARÉE DE CAPPADOCE. — SAINT BASILE.

Césarée, ancienne capitale de la Cappadoce, porte maintenant le nom de Kaïssarieh. La cité est située au pied du mont Argée, qui dresse vers le ciel sa tête enveloppée d'éternels frimas. Les coupoles des mosquées, les minarets blancs aux pointes effilées, les hauts cyprès des champs

des morts situés dans la ville même, et les maisons toutes noires de Kaïssarieh, présentent à l'œil un spectacle bizarre et varié. La cité n'a aucun monument remarquable comme œuvre d'architecture. Sa population est de 9,000 Turcs, 6,000 Arméniens et 4,000 Grecs. Les revenus des habitants sont la culture des grains, les fabriques de savon, celles de tannerie et de tapis; les tapis de cette ville sont aussi beaux que ceux de la Perse.

Lorsque l'empereur Julien vint dans l'Asie Mineure pour abattre les églises ou les livrer aux idolâtres, Césarée éprouva toute la colère de l'apostat. Cette ville était remplie de chrétiens; ils renversèrent les temples de Jupiter et de la Fortune. Julien punit cruellement les disciples du Christ d'avoir ruiné ces édifices, et les païens de l'avoir souffert. Julien protesta avec serment que, si l'on ne relevait au plus tôt les temples abattus, *il ne laisserait à aucun Galiléen la tête sur les épaules*. Cette menace aurait été suivie de l'exécution si la mort n'était venue arrêter l'ennemi du Dieu de l'Évangile.

Une illustre figure chrétienne apparaît au souvenir du voyageur dans ces promenades à travers les débris épars de l'antique Césarée; c'est la figure de Basile-le-Grand, un de ces hommes puissants à qui l'on a donné le nom de Pères de l'Église. Il naquit à Césarée, vers le commencement du IV^e^ siècle. Il appartenait à une des familles les plus considérables de la Cappadoce. Basile avait étudié dans les meilleures écoles de Constantinople et d'Athènes. Son vaste savoir, la pureté de ses mœurs, lui avaient fait acquérir la gravité des vieillards avant qu'il eût des cheveux blancs, a dit Grégoire de Nazianze, et les jeunes gens des écoles de la ville de Minerve, si insouciants et si moqueurs, admiraient et respectaient le jeune Basile, leur condisciple. Montrons-le un instant sur une scène où le grand docteur apparaît avec toute la sublimité de son caractère.

Vers l'an 370, l'empereur Valens entreprend un voyage au sein de l'Asie Mineure, dans le but de mettre les Ariens, qu'il protégeait, en possession des églises catholiques. Basile était alors

évêque de Césarée. Valens envoya au-devant de lui Modeste, préfet du prétoire, afin de soumettre le prélat de cette ville, comme il avait soumis ceux des provinces de l'Asie Mineure qu'il venait de parcourir. Il n'y réussit nullement.

« O Basile, lui dit le préfet du prétoire, seul entre tous les évêques vous résisterez à la volonté de l'empereur?

— De quelle résistance voulez-vous parler?

— Votre culte est contraire à celui de l'empereur, devant qui tout fléchit le genou.

— Mon empereur ne peut vouloir que j'adore une créature, moi créature de Dieu.

— Et que sommes-nous donc à vos yeux?

— Rien, lorsque vous m'ordonnez de faire le mal.

— Comptez-vous pour rien d'être dans nos rangs et de nous avoir pour frères?

— Vous avoir pour frères est une chose fort honorable, car vous êtes faits à l'image de Dieu; mais nous ne sommes pas moins honorés d'avoir pour frères ceux qui sont au-dessous de vous.

La noblesse du chrétien est dans sa foi, et non dans ses titres.

— Vous ne tenez donc aucun compte de mon autorité? Ne savez-vous pas que je puis faire confisquer vos biens, vous envoyer dans l'exil, vous faire mettre à mort?

— Pour celui qui n'a rien, la confiscation n'est pas à redouter : ce manteau déchiré et quelques livres, voilà tout mon trésor. L'exil, je ne peux le connaître, ou plutôt il est partout sur la terre; ma seule patrie est au ciel. La mort sera pour moi une faveur : elle m'enverra vers mon Dieu, pour qui je respire, pour qui je combats.

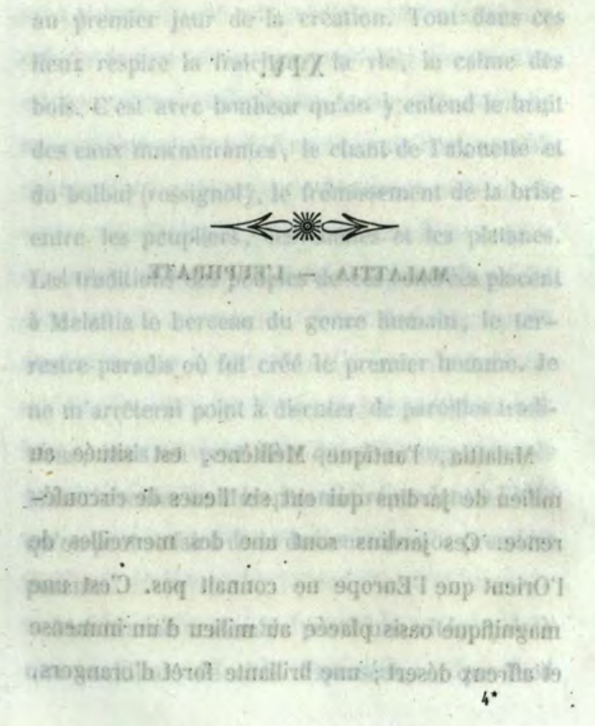
— Personne n'a encore parlé à Modeste avec une pareille audace.

— C'est que peut-être Modeste n'a pas encore rencontré d'évêques; obligés de soutenir la même cause, ils vous auraient tenu le même langage. »

Modeste fut saisi de respect et d'admiration devant le sublime vieillard. Au lieu d'une sentence de bannissement ou de mort, Valens concéda

un bien considérable à un hôpital que saint Basile avait fondé dans les environs de Césarée.

Saint Basile est beau à voir, avec le poids des ans et les infirmités d'un corps chétif qui se soutient à peine, au milieu de ce formidable appareil qui le menace et devant lequel il ne fléchit point.



XIV.

MALATTIA. — L'EUPHRATE.

Malattia, l'antique Mélitène, est située au milieu de jardins qui ont six lieues de circonférence. Ces jardins sont une des merveilles de l'Orient que l'Europe ne connaît pas. C'est une magnifique oasis placée au milieu d'un immense et affreux désert ; une brillante forêt d'orangers,

de citronniers, d'oliviers, de cédrats, de vignes, de cerisiers, de poiriers, de pruniers, de palmiers et de toutes sortes d'arbres fruitiers. Une multitude de ruisseaux, prenant leur source au pied d'une montagne voisine, coulent à pleins bords à travers ses campagnes resplendissantes comme au premier jour de la création. Tout dans ces lieux respire la fraîcheur, la vie, le calme des bois. C'est avec bonheur qu'on y entend le bruit des eaux murmurantes, le chant de l'alouette et du bulbul (rossignol), le frémissement de la brise entre les peupliers, les chênes et les platanes. Les traditions des peuples de ces contrées placent à Malattia le berceau du genre humain, le terrestre paradis où fut créé le premier homme. Je ne m'arrêterai point à discuter de pareilles traditions; mais on peut dire que les campagnes de Malattia seules en Mésopotamie répondent à l'idée qu'on peut se faire de la demeure de nos premiers parents.

Malattia ne ressemble pas à une cité, mais à une multitude de cités dispersées, et que l'œil

est obligé de chercher. La ville se dérobe aux regards; elle est comme cachée dans les riantes profondeurs de ses bois. Elle compte cependant 15,000 Turcs et 5,000 Arméniens; ils sont presque tous livrés aux travaux agricoles.

Il y a sur la surface de la terre des villes, des montagnes, des plaines, des fleuves dont le nom se mêle aux plus beaux souvenirs, aux plus belles gloires : l'Euphrate est glorieux entre tous les fleuves ; son nom est écrit dans la première page du premier livre qui ait paru chez les hommes. « Dans le jardin des Délices, dit la *Genèse*, coulait un fleuve qui se divisait en quatre canaux : » l'Euphrate était un de ces canaux. Le bruit de ses ondes arrive à l'oreille du voyageur comme des accents échappés de la lyre des rois et des prophètes du Seigneur. Il est si poétique, le grand fleuve où soupirait Israël proscrit, et qui vit autrefois les harpes saintes tristement suspendues aux saules de ses bords ! Assis comme l'exilé de Sion sur ces mêmes rives, je répétais l'hymne mélancolique *Super flumina Babylonis;* le sou-

venir de la patrie absente, le souvenir de ma mère, de mes amis, avait ému mon cœur et m'arrachait des larmes.

L'Euphrate n'est situé qu'à trois lieues au nord-est de Malattia; il n'a pas sur ce point une grande profondeur; sa largeur est de cent pas environ; ses bords sont sablonneux et dépouillés de toute végétation. Ses eaux sont fécondantes comme celles du Nil. Il y a des contrées de l'Asie orientale qui ne seraient que des solitudes arides si l'Euphrate, comme une providence, n'allait les visiter. De quel prix n'est-il pas, ce fleuve, pour ces pays d'Asie dévorés par les ardeurs du soleil! Aussi qu'elle est grande la vénération des peuples du désert pour l'Euphrate! Ils l'appellent *Mourad-Souïou* (eau du désir); et ces mots dans leur langue expriment quel fervent amour ils ont voué au grand fleuve.

Il prend sa source, on le sait, dans les montagnes de la Haute Arménie. Son cours est d'environ 180 myriamètres. Il quitte le nom de *Mourad-Souïou,* pour prendre celui de *Chat-el-Arab*

(fleuve d'Arabie), à Korna, lieu où le Tigre se joint à ce fleuve.

Le passage d'un bord à l'autre de l'Euphrate s'effectue sur un radeau construit avec seize outres gonflées et attachées carrément les unes aux autres. Sur les outres repose une espèce de claie, faite avec des branches d'arbre entrelacées. On ne transporte là-dessus que les voyageurs et les bagages; les bêtes de somme traversent le fleuve à la nage, seulement on les guide avec une corde. Deux hommes font mouvoir ce radeau avec des rames qui ont la forme d'une raquette. Ce genre de bateau date, dans ce pays, d'une époque très-reculée. Xénophon nous apprend que ses soldats traversèrent quelquefois l'Euphrate sur des outres gonflées, pour aller chercher des vivres; un Grec des Dix-Mille proposa au général de faire passer 4,000 hommes d'infanterie sur mille outres enflées. Le même moyen fut employé par Alexandre pour passer l'Araxe, quand il poursuivait Bessus dans la Bactriane.

Je voulus aller de l'autre côté de l'Euphrate sur

un de ces radeaux. Nous avions pour bateliers deux Kurdes tout nus; leurs formes étaient herculéennes; une barbe noire couvrait leur poitrine. Deux Osmanlis étaient au nombre des passagers; ils conduisaient chacun un cheval arabe de toute beauté. Ces deux chevaux fougueux firent tant d'efforts en nageant, qu'ils arrachèrent les cordes des mains des conducteurs. Aussitôt nos deux nautonniers jetèrent leur rame, saisirent avec leurs mains la queue des chevaux, et ce furent alors ces superbes coursiers qui nous entraînèrent sur la rive septentrionale du fleuve. Cette singulière embarcation ne ressemblait pas mal au char de Neptune courant sur les flots.

XV.

LE TAURUS. — SOUVENIRS BIBLIQUES.

Le Taurus est la principale chaîne de montagnes de l'Asie Mineure. Elle commence dans l'Arménie et s'étend jusque sur les rivages de la mer Égée. Il faut marcher à pied, et la fatigue est grande pour franchir cette montagne lorsqu'on va de Malattia à Édesse, ancienne capitale de la

Mésopotamie. Il serait difficile d'imaginer des montagnes dont la physionomie fût plus sauvage, plus variée, plus extraordinaire que celle du Taurus. La parole est impuissante pour peindre l'aspect de ces monts, où vivent, avec les ours, les chacals, les hyènes et les loups, tant de peuplades peu connues jusqu'à ce jour. Comment représenter à l'esprit toutes ces crêtes nues, inégales; ces rochers aigus qui montent en pyramide vers le ciel et déchirent les nuages blancs semés à travers l'immensité de l'espace? Toute la montagne porte les traces des plus violentes convulsions de la nature. Sur les flancs des monts dépouillés, bouleversés, se montre, sur un fond noir, tantôt une ligne de roches blanchissantes, qui s'étend et se replie comme un long serpent; tantôt des points noirs, jaunes, bleus, rouges, bigarrures agréables à l'œil qui les contemple. De nombreuses sources jaillissent du penchant des vallons et se précipitent avec un bruit terrible dans la profondeur des ravins. Après avoir escaladé de hautes cimes et descendu dans des gouffres ténébreux,

on arrête ses yeux sur de larges coteaux riches de verdure; on voit des tentes noires de Turcomans, des chevaux superbes et de grands chameaux. Puis s'offre à vous, sur la pointe d'un roc sauvage, un berger kurde, les épaules couvertes d'une peau de mouton, chantant un air mélancolique, tandis que ses brebis et ses chèvres paissent au-dessous de lui et autour de lui. Ces montagnes, merveilleux et gigantesques monuments jetés là par une main invisible, sont, pour l'âme du pèlerin, comme une nouvelle et sublime manifestation du Créateur. « On ne revient point impie du royaume des solitudes, a dit Châteaubriand; malheur au voyageur qui aurait fait le tour du globe et qui rentrerait athée sous le toit de ses pères! »

Au delà du Taurus, dans les pays de l'ancienne Chaldée où vivait Abraham, on trouve des peuplades qui ont conservé les mœurs des patriarches. Je m'arrêtai un jour sur le bord d'un chemin, à côté d'un puits, pour me reposer. J'étais dans le grand désert de la Mésopotamie, qui s'étend

depuis Édesse jusqu'aux frontières orientales de la Syrie. Une jeune fille arabe, appartenante à une tribu en ce moment campée non loin du lieu où je me trouvais, arriva au puits, portant une urne d'argile sur son épaule droite. Elle était belle, cette fille du désert, avec sa taille élancée, sa démarche noble et fière, ses longues tresses noires entremêlées de petits sequins (monnaie arabe), et son voile bleu flottant sur ses épaules; avec ses grands yeux noirs et ses dents qui avaient la blancheur des perles. Son visage, quoique bruni par les feux du soleil, était plein de grâce et de fraîcheur. Elle portait une robe de toile bleue, serrée d'un mouchoir jaune. Les larges manches de sa robe étaient ramenées sur son cou, et l'on voyait des bracelets de verre bleu autour de ses bras nus; elle n'avait point de chaussure.

Je demandai à boire à cette jeune fille. Elle s'avança vers moi, posa son urne sur son bras gauche, et m'invita à boire en tournant la tête d'un autre côté, car il n'est pas dans les coutumes des femmes arabes de regarder un homme en

face. La jeune Bédouine puisa ensuite de l'eau et en remplit les auges de pierre pour abreuver nos chevaux. En voyant cette fille du désert, aurais-je pu ne pas penser à la fille de Béthuel, à Rébecca ? Aussi avec quelle douce joie j'ouvris ici le livre et je lus le passage suivant de la *Genèse* :

« Et comme Éliézer faisait reposer ses chameaux près d'un puits, sur le soir, à l'heure où les jeunes filles ont coutume de sortir pour puiser de l'eau, il vit venir Rébecca portant un vase sur son épaule. C'était une jeune fille pleine de pudeur, vierge très-belle, inconnue à tout homme. Or Rébecca était descendue vers la fontaine, avait rempli son vase et s'en retournait. Et Éliézer se présenta à elle, et lui dit : *Donnez-moi un peu d'eau à boire de votre vase.* Elle répondit : *Buvez, mon seigneur.* Et elle posa promptement son vase sur son bras et lui donna à boire. Et lorsqu'il eut bu, elle puisa de l'eau pour tous les chameaux. Éliézer contempla Rébecca, et vit que son voyage avait été béni. »

Cette scène, que je ne puis qu'indiquer ici, est



K. Girardet del. Bailly sc.

EN VOYANT CETTE FILLE DU DÉSERT AURAIS-JE PU NE PAS PENSER A REBECCA ?



admirable à lire dans tous les pays de la terre ; mais lorsqu'on la répète au milieu du désert de Mésopotamie, dans le pays de Béthuel, en présence d'une jeune fille dont le costume, la tournure et les mœurs rappellent si complétement Rébecca, alors elle prend un caractère de divine poésie qui enchante l'esprit.

❖

XVI.

LES ADORATEURS DU DIABLE.

Au delà de Mardin, non loin des lieux où s'élevait Ninive, dans un sauvage pays appelé Sindjar, vit une population qui adore le diable : ce sont les Yezidis, descendants des anciens Mardes qu'Arsace V, roi de Perse, fit transférer en Mésopotamie ; ils appartenaient à une secte persane qui

voua un culte à *Arimane,* ou principe du mal. La religion des Yezidis a pris évidemment sa source dans l'ancien culte des Mardes.

Après avoir reconnu que la miséricorde de Dieu est infinie comme sa sagesse, les Yezidis ne se font aucun scrupule de rendre hommage à Satan, parce qu'ils croient fermement qu'il sera réintégré un jour dans les honneurs qu'il a perdus par sa désobéissance.

« Pourquoi, disent-ils, outrager le démon? Pourquoi intervenir entre un ange déchu et son souverain? Dieu a-t-il besoin que nous maudissions celui qu'il punit? Et ne peut-il pas arriver qu'il lui pardonne? Autant vaudrait tirer l'épée contre un favori disgracié, et que demain peut-être le sultan rétablira dans sa dignité. »

Les Turcs de la Mésopotamie expliquent différemment le fond de la croyance des descendants des Mardes :

« Les Yezidis, disent les Turcs, se sentant couverts de crimes par suite de leurs brigandages, craignent, avec juste raison, plus que les autres

hommes, les tourments du feu éternel, et ils cherchent à se faire aimer du diable , en lui rendant un culte pendant leur vie, afin d'être épargnés par lui quand ils seront précipités dans l'infernal abîme. »

Dans leur imagination, le diable est beau, majestueux ; il n'a rien perdu de la sublimité de son esprit. *Mais il y a cependant sur ses traits quelque chose de profondément triste qui le rend moins brillant qu'avant sa chute.*

C'est sous la forme du serpent que les Yezidis adorent le démon, et nous trouvons ici un vague souvenir de nos traditions bibliques.

Ils ont dans l'année une nuit consacrée à une fête en l'honneur du roi des enfers. Hommes, femmes, enfants, vieillards se réunissent autour d'un trou dont nul n'a mesuré la profondeur ; il se prolonge, dans leur pensée, jusqu'aux enfers. Quand minuit arrive, ils saisissent des torches enflammées, ils exécutent des danses infernales autour de la grotte ténébreuse, dans laquelle ils jettent des moutons vivants, des morceaux de bois

allumé, des vêtements, des armes, des pièces de monnaie, le tout pour en faire hommage au roi des damnés. Puis la multitude en délire entre dans un noir souterrain, et là s'accomplissent d'abominables orgies.

Malheur à qui aurait blasphémé contre le démon dans le pays des Yezidis! S'il était entendu, il serait immédiatement lapidé. Quand leurs affaires les attirent au milieu des cités turques, on ne peut leur faire un plus grand affront que de mal parler du diable en leur présence; et si celui qui a eu cette imprudence est rencontré en chemin par un Yezidis, il est perdu. Plus d'une fois des hommes de cette secte, ayant été arrêtés pour crime par la justice turque et condamnés à mort, ont mieux aimé le trépas que de maudire Satan.

Moïse, Mahomet, et particulièrement Jésus-Christ et les saints chrétiens, sont vénérés par les Yezidis. « Dieu, disent-ils, a distingué tous ces saints personnages de la foule des hommes; il faut les respecter pour obtenir un jour leur protection. »

Il y a dans les croyances des Yezidis une sorte de tolérance qui les porte à divers emprunts, à diverses initiations dans toutes les religions de la terre. Les Yezidis n'ont rien d'exclusif dans leurs doctrines ; ils ne repoussent rien, et, dans l'espoir d'obtenir les félicités de la vie à venir, ils se mettent en quelque sorte sous la protection de tous les cultes et de tous ceux qu'ils supposent puissants dans les régions des esprits. Quel renversement de raison ! Et ce peuple, abruti par une sauvage ignorance, vit dans cette Mésopotamie, où le voyageur croit voir apparaître à chaque pas l'ombre d'une des plus belles, des plus imposantes figures des temps bibliques.

C'était dans cette contrée que la tribu venue d'Ur, en Chaldée, dressa ses tentes ; les nombreux troupeaux du grand patriarche, fils de Tharé, paissaient au milieu des riches pâturages qu'on nomme maintenant Sindjar. C'était là qu'Abraham s'entretenait avec Dieu. « Sors de ta terre, avait dit Jehovah à Abraham, sors de ta terre et de ta parenté, et viens en la terre que je te montrerai ;

et je ferai sortir de toi une grande nation, et je te bénirai, et tu seras béni ! Je bénirai ceux qui te béniront et maudirai ceux qui te maudiront. Et en toi seront bénies toutes les familles de la terre ! » Voilà ce que le Seigneur faisait entendre à Abraham dans les champs de la Mésopotamie. Par quel enchaînement de longues révolutions ce pays, où la religion du vrai Dieu a pris naissance, a-t-il pu devenir le rendez-vous des superstitions les plus grossières, le rendez-vous des plus déplorables aberrations? Là, dans ces vallées où furent prononcés les premiers mots de toute vérité, nous retrouvons, après quarante siècles, les plus monstrueuses erreurs de l'esprit, le dernier degré de toute abomination morale. Qui expliquera pourquoi et comment le christianisme et l'islamisme, ces deux religions qui ont conquis tant de peuples, qui ont anéanti, effacé de la terre tant d'idolâtrie, tant de religions infâmes, qui expliquera pourquoi et comment elles n'ont pas converti les Yezidis à leur croyance ! Ce peuple ne vit pas aux dernières limites de l'univers connu, dans des

lieux inaccessibles aux missionnaires; il est là, entouré de chrétiens et de musulmans, et cependant il reste éternellement le même! Les Yezidis, avec leurs épouvantables doctrines, ne seraient-ils pas donnés en exemple aux hommes pour leur montrer jusqu'à quel abaissement moral ils peuvent descendre, quand ils s'éloignent du Seigneur et qu'ils refusent de marcher dans sa voie?

XVII.

ÉDESSE, CAPITALE DE LA MÉSOPOTAMIE.

Edesse, capitale de la Mésopotamie, porte aujourd'hui le nom d'Orfa. Cette ville est située dans une grande vallée, entre deux collines rocheuses et pelées, tout à fait détachées de la chaîne taurique, et liées par leur base à d'autres collines qui coupent comme un rideau la vaste plaine de la

Mésopotamie. La ville est entourée de remparts qui ont une lieue et demie de circonférence. La population d'Orfa est de 14,000 Musulmans, 1,000 Arméniens et une centaine de familles jacobites. Cette ville est le grand passage des caravanes qui vont et viennent de Syrie en Perse, et de Perse en Syrie, ce qui donne à la cité un assez grand mouvement commercial. A l'ouest d'Orfa se déploient de beaux vergers d'oliviers, d'amandiers, d'orangers, de noyers, de mûriers, liés entre eux par des guirlandes de vigne, des grenadiers, dont le fruit est d'une grosseur extraordinaire; la végétation étale là tout son éclat, sa fraîcheur, sa pompe, toute sa richesse, avant d'aller mourir dans les mornes solitudes de Haram, en Chaldée.

Orfa fut nommée Antioche, en l'honneur d'Antiochus roi de Syrie. Ce fut sous le règne d'Alexandre le Grand que les Grecs l'appelèrent Édesse, du nom de la ville macédonienne qui existe encore. On croit qu'Orfa a été fondée par Seleucus le Grand, environ quatre cents ans avant Jésus-

Christ. Les Juifs prétendent que cette ville a été fondée par Nemrod en même temps que Ninive et les autres villes de ce pays dont la Genèse fait mention.

Il est une tradition musulmane dans le pays qui fait d'Abraham un contemporain du fondateur de Ninive. Cette tradition, si contraire à la vérité historique, a pris sa source dans le Koran. Mahomet a brouillé l'histoire dans son livre ; il rapporte dans son chap. XXI, vers. 68, qu'Abraham fut précipité par Nemrod dans une fournaise dévorante qui devint tout à coup un beau bassin d'eau vive ; cette fable est acceptée comme un article de foi par les musulmans de la cité, qui vivent et meurent dans la plus profonde ignorance des choses du passé. Ils montrent au voyageur avec un empressement religieux le *bassin d'Abraham*. Il est entouré d'arbres délicieux, et dans ses eaux limpides jouent une infinité de poissons aux couleurs variées, et consacrés au père des croyants. Remarquons en passant que des poissons du même bassin furent autrefois consacrés par les Syriens à

la grande déesse Astarté, dont le temple fameux s'élevait à Hiérapolis, sur l'Euphrate.

Édesse est le pays des traditions bibliques et des récits fabuleux. Un prêtre arménien me disait que du temps de Jésus-Christ vivait à Édesse un roi appelé Abgar. Il était atteint d'une lèpre hideuse. Il avait entendu parler des miracles du Messie, et il envoya auprès de lui des ambassadeurs chargés de le prier de venir à Édesse pour guérir leur maître. Ils avaient mission de rapporter l'image du Sauveur, en cas qu'il ne pût venir en Mésopotamie. Les ambassadeurs étaient porteurs d'une lettre d'Abgar à Jésus-Christ. Le divin fils de Marie répondit qu'il ne pouvait aller à Édesse, parce que le temps de sa passion approchait; alors le peintre qui faisait partie de l'ambassade se mit à faire le portrait de l'Homme-Dieu. Jésus s'en aperçut, et, prenant un mouchoir, l'appliqua sur sa face; son image y fut empreinte, et il donna le mouchoir aux députés, en leur disant de le remettre à Abgar. Il le reçut avec vénération et fut guéri de la lèpre. Ainsi parla le prêtre arménien.

Les Arméniens des temps reculés ne voulurent point admettre la légende du mouchoir ; les Grecs, plus crédules, adorèrent le dessin de la figure du Christ.

L'hymne suivante était chantée par les Grecs dans les églises de Byzance.

« Avec des yeux mortels, comment pourrons-nous regarder cette image, dont les saints qui sont au ciel n'osent pas contempler la céleste splendeur ? Celui qui habite les cieux daigne nous honorer aujourd'hui de sa visite par une empreinte digne de nos respects. Celui qui est assis au-dessus des chérubins vient se présenter à notre adoration dans un simulacre que notre Père tout-puissant a fait de ses mains sans tache, et devant lequel nous devons nous prosterner avec crainte et amour. »

Eusèbe, évêque de Césarée, rapporte la lettre d'Abgar à Jésus-Christ ; mais il ne dit rien de la merveilleuse histoire du mouchoir. Eusèbe rapporte aussi une réponse du Sauveur. Nous n'avons pas besoin de dire que cette prétendue correspondance entre un prince d'Édesse et Jésus-Christ

n'est qu'une pieuse invention des premiers chrétiens. Cette légende tire évidemment son origine du voile de Véronique. Toujours est-il que là est le commencement du culte d'Elias chez les chrétiens, ce culte qui troubla l'Orient et l'Occident durant cent vingt années.



XVIII.

ALEP.

Alep est situé au milieu d'une plaine, bornée au septentrion par trois ou quatre petites collines, sur lesquelles la cité se prolonge. Au midi se déploie le vaste désert de Palmyre. La ville est enfermée dans l'enceinte d'une muraille sarrasine qui couvre un espace d'une lieue et demie de

circonférence ; elle a neuf portes. Les rues sont propres et bien pavées, chose fort rare dans les villes de l'Asie ottomane ; les maisons, construites en pierres de taille, ont les toits plats. Pendant l'été, les habitants dorment sur ces sortes de terrasses, ce qui explique le grand nombre d'aveugles qu'on rencontre dans la ville d'Alep. Les Musulmans ont cent mosquées, dont quelques-unes sont remarquables comme œuvre d'architecture ; on compte douze églises appartenant aux Arméniens, aux Maronites, aux Syriens et aux Francs établis à Alep. Les Juifs possèdent deux synagogues, temples sans éclat, sans richesses, comme la triste nation à qui elles servent d'asile pour la prière.

Nous mentionnerons quarante caravansérais, douze médressés (colléges), deux morestans (hôpitaux), un pour les hommes et un pour les femmes; deux bibliothèques publiques qui ne renferment guère que des exemplaires du Koran et des commentaires de ce livre. Ces établissements sont entretenus par les revenus des vakoufs (legs pieux) qui leur sont attachés.

Il y a une quarantaine d'années que la ville d'Alep était encore, après Constantinople et le Caire, la plus importante place commerciale de l'empire ottoman.

Par sa position géographique, Alep était devenu comme l'entrepôt général de toutes les marchandises de la Perse, de l'Inde et de la Turquie. Les marchandises de l'Europe et celles du Nouveau Monde lui arrivaient par les ports d'Alexandrette et de Lataquié (Laodicée). Quatre caravanes partaient chaque année d'Alep pour les principales villes de l'Asie, et des caravanes de l'intérieur de la Perse venaient lui apporter deux fois par an les trésors de ces riches contrées. Alep échangeait les productions de la Palestine, de la Syrie, de l'Asie Mineure, de l'Europe et de l'Afrique, contre les productions des pays les plus lointains de l'Asie. *Alep était à cette époque*, a dit un poëte arabe, *le bazar de l'univers; les diverses marchandises que la ville recevait en un seul jour pouvaient à peine, dans l'intervalle d'un mois, trouver un débouché facile au*

Caire et à Damas. Cet immense commerce avait fait donner à Alep le surnom de *nouvelle Palmyre*. Les caravanes de la Perse qui lui apportaient jadis des soies, des mousselines, de la rhubarbe, des parfums, des pendants d'oreilles, des colliers, des perles, des diamants qui ornaient le front des reines et des sultans; les caravanes, dis-je, qui apportaient à Alep tant de richesses, se réduisent maintenant à une douzaine de chameaux qui arrivent chargés de toumbéki, feuille exotique qu'on fume dans le narguilé.

Le premier coup porté à la prospérité de la *nouvelle Palmyre* fut, vers la fin du XV[e] siècle, la découverte du cap de Bonne-Espérance, qui ouvrit par mer un chemin entre l'Europe et les Indes orientales. Avant l'importante découverte de ce passage, la Méditerranée et Alep étaient les seules routes suivies par les marchands. Les Anglais ont établi sur le golfe Persique et à Bagdad de fortes maisons de commerce qui accaparent toutes les marchandises jadis destinées à Alep. Cette ville, n'étant plus le grand marché des ri-

chesses de l'Orient, a cessé d'être visitée par le commerce des contrées environnantes. L'Asie Mineure a oublié les chemins d'Alep, et c'est à Smyrne, à Erzeroum, qu'elle porte les productions de son sol, les tributs de son industrie; Damas et Beyrouth reçoivent les marchandises de la Palestine et de la Syrie.

La décadence du commerce d'Alep devait naturellement entraîner sa dépopulation. En 1797, le voyageur anglais Brown trouva dans cette ville 200,000 habitants. En 1819, M. Rousseau, consul de France à Alep, n'y trouva plus qu'une population de 150,000 âmes. On n'en compte aujourd'hui que 70,000.

Suivant la tradition des Orientaux, Alep ou Haleb, comme prononcent les gens du pays, fut fondée par Haleb-Ibn-el-Mehr, lequel lui donna son nom. Une vieille tradition, accréditée parmi le peuple de ce pays, fait remonter l'origine du nom de *Haleb* à l'époque du voyage d'Abraham dans la terre de Chanaan. Il s'arrêta avec ses chameaux et ses troupeaux de brebis sur la col-

line où s'élève aujourd'hui la citadelle d'Alep. Tous les samedis selon les chrétiens et les Juifs, tous les vendredis selon les Musulmans, le patriarche, ami de Dieu, distribuait le lait de ses troupeaux aux pauvres de la contrée. Tout le monde venait au jour marqué au pied de la colline, et demandait si *Abraham avait trait* (Ibrahim haleb). Ce dernier mot, selon la tradition, est resté pour désigner le lieu où se faisait cette distribution. Quelques auteurs anciens, entre autres Sedranus, attribuent la fondation d'Alep à Seleucus I^er^, surnommé Nicator. Les Grecs donnèrent à cette ville le nom de Berræ, en souvenir de la cité de ce nom en Macédoine. Au VII^e^ siècle de l'ère chrétienne, les Arabes enlevèrent Alep à Héraclius, empereur de Byzance. Environ trois siècles après, les Grecs, commandés par Phocas Nicephore, essayèrent de s'en rendre maîtres de nouveau; mais ils trouvèrent une invincible résistance de la part des Arabes. Tamerlan entra en vainqueur dans la cité le 30 octobre 1400. La population tout entière fut passée au fil de l'épée;

le prince mogol fit élever, selon son effroyable coutume, des pyramides aux quatre coins de la cité avec les têtes des vaincus. En 1517, sous le règne de Sélim I[er], les Ottomans s'en emparèrent, et elle est restée en leur puissance.

Nos croisés français ont aussi signalé leur bravoure hors des murs et dans les murs de l'ancienne capitale de la Syrie. L'un d'eux, Robert de Foulques, y mourut de la mort des martyrs. Il fut fait prisonnier par les Sarrasins à la sanglante bataille de Kénéserib, où 15,000 chrétiens succombèrent les armes à la main. Robert de Foulques fut conduit à Alep. Il comparut devant Doldekin, chef des infidèles. Une multitude effrénée l'entourait et demandait sa mort s'il refusait de se faire musulman. Doldekin, saisissant son sabre, lui dit :

« Renonce à ta loi, ou meurs. »

Robert répond avec calme et fierté :

« Je renonce à Satan, à ses pompes ; mais je ne renonce pas au Christ, mon Dieu et mon Sauveur. »

A ces mots, Doldekin, transporté de rage, trancha la tête du héros chrétien, et la fit promener pendant un jour dans les rues d'Alep (1).

(1) *Chroniques* de Gauthier le chancelier.



XIX.

ANTIOCHE.

Si l'on entreprenait de retracer l'histoire des villes célèbres de l'Orient, on n'oublierait certes pas Antioche. Que d'événements se sont accomplis dans les murs, hors des murs d'Antioche, depuis le jour où Seleucus Nicator fonda la cité, jusqu'à l'époque où les preux de l'Occident y firent éclater leur bravoure !

Mais en présence des vieux murs d'Antioche, l'ami du moyen âge, le voyageur chrétien ne s'arrête pas longtemps aux souvenirs païens ; les actions, d'ailleurs, des rois macédoniens, des gouverneurs romains qui choisirent cette ville pour capitale, pâlissent et s'éclipsent, en quelque sorte, devant les grandes figures de Godefroi, de Tancrède, de Raymond de Toulouse, du comte de Vermandois et de l'illustre Adhémar.

On aime cependant à se rappeler que ce fut à Antioche, environ mille ans avant l'arrivée des croisés sur les bords de l'Oronte, au temps où Paul et Barnabé y prêchaient l'Évangile, que les disciples de Jésus-Christ commencèrent à être nommés chrétiens, et que Pierre y fut nommé le prince des apôtres, que longtemps Antioche porta le glorieux titre de fille aînée de Sion et de *Théopolis* (cité de Dieu). Aucune ville, a dit un historien, n'avait renfermé dans son sein un plus grand nombre de martyrs, de saints et de docteurs; aucune ville n'avait vu s'opérer plus de miracles pour la foi. Pendant plusieurs siècles les

fidèles vinrent, dans un de ses faubourgs, prier sur le tombeau de saint Babylas, qui, sous le règne de Julien, avait fait taire les oracles d'Apollon (1).

Les deux siéges d'Antioche, en 1097, furent, après la prise de Jérusalem, les deux faits les plus importants de la première croisade. Ce fut du reste la conquête de Seleucus Nicator, qui assura celle de la ville de David. Aucune armée sarrasine ne s'opposa alors à la marche triomphale des libérateurs du saint tombeau.

Mais que de peines, que de souffrances, que de bravoure, que de piété, que de foi, et en même temps, il en coûte de le dire, que de vices, que de libertinage se montrent dans les rangs des soldats de la croix! Puis, c'étaient la faim, la maladie, le désespoir. La mortalité était si grande dans le camp, disent les chroniqueurs, que les prêtres ne pouvaient suffire à réciter les prières des morts, et que l'espace manquait aux sépultures.

Les animaux les plus immondes, le cuir des cuirasses des guerriers, les herbes sauvages ser-

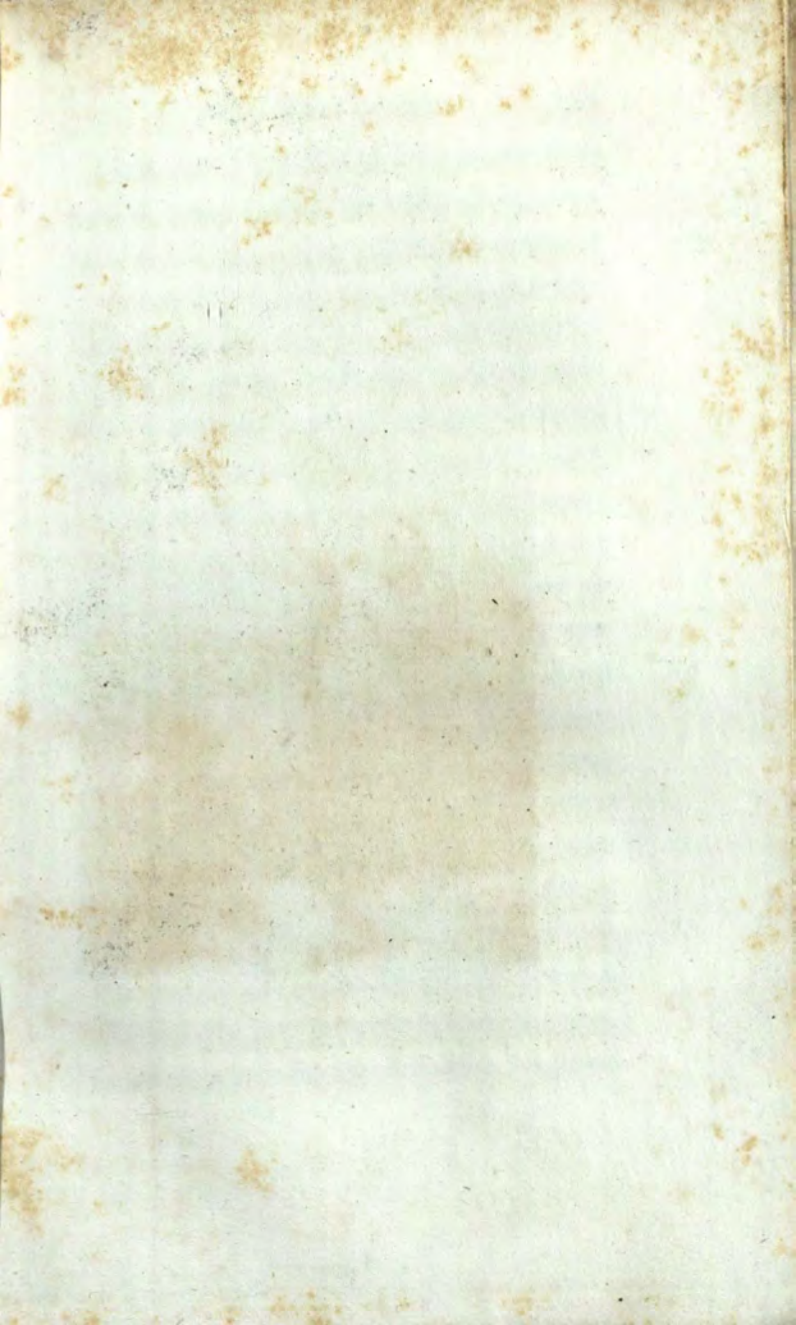
(1) MICHAUD, *Histoire des Croisades.*

vaient de nourriture aux croisés. Et, chose vraiment étonnante, les Français, qui étaient en plus grand nombre dans l'armée, conservaient toujours au milieu des souffrances leur gaieté naturelle. Les chevaliers et les barons, dans l'intervalle des combats, se disputaient le prix de la bravoure et de l'adresse dans de brillants tournois.

Pendant qu'ils assiégaient la ville, des armées nombreuses, commandées par de vaillants chefs sarrasins, s'avançaient pour secourir Antioche. Elles étaient taillées en pièces. Les têtes des ennemis étaient coupées et jetées par les croisés dans les murs de la cité. Ils étalaient ainsi les trophées sanglants de leurs victoires, pour que ce spectacle, dit un chroniqueur, *fût comme une épine dans l'œil de leurs ennemis.*

« Les vieillards d'Antioche, en contemplant du haut des murailles ces terribles batailles, s'affligeaient d'avoir vécu trop longtemps, et les mères, témoins du trépas de leurs fils, gémirent de leur fécondité (1). »

(1) Guillaume de Tyr.





H. Girardet del. Bailly sc.

— REGARDEZ-MOI COMME UN HOMME MORT, ET NE FAITES AUCUN SACRIFICE POUR MA LIBERTÉ. —

L'histoire a recueilli le nom d'un chevalier français, Raymond Porcher, qui montra un héroïsme digne des plus beaux jours du monde antique. Il était prisonnier des Turcs dans Antioche. Ils le conduisirent un jour sur les remparts de manière à être vu de l'armée chrétienne, presque campée sous les murs de la cité. Les assiégés menacèrent Raymond Porcher de lui couper la tête s'il n'exhortait les croisés à le racheter pour une somme d'argent. Le prisonnier s'adressant à ses frères d'armes, leur dit : *Regardez-moi comme un homme mort et ne faites aucun sacrifice pour ma liberté ; tout ce que je vous demande, ô mes frères, c'est que vous poursuiviez vos attaques contre cette ville infidèle qui ne peut résister longtemps, et que vous restiez fermes dans la foi du Christ.* Le gouverneur d'Antioche, Accien, était là et entendit ces mots. Furieux, il dit à Raymond Porcher que les paroles qu'il venait d'entendre ne pouvaient lui être pardonnées que s'il abjurait la foi chrétienne pour embrasser celle de Mahomet. Le prince musulman lui offrit même des trésors

et des honneurs s'il voulait renoncer à Jésus-Christ. L'héroïque et pieux chevalier regarda le gouverneur avec mépris, puis il lui dit : *La mort plutôt que l'apostasie.* Accien ordonne qu'on lui tranche la tête, et les Turcs obéissent avec une joie barbare.

On sait comment la ville tomba enfin au pouvoir des chrétiens. Elle leur fut livrée par un renégat arménien, Phirous, qui négocia sa trahison avec Bohémond, prince de Tarente, que l'histoire a justement appelé l'Ulysse des Latins.

C'est maintenant que des miracles de bravoure vont éclater parmi les croisés. Le farouche Kerbogà, prince de Moussoul, ne les laissera pas longtemps possesseurs tranquilles d'Antioche. Il s'avance comme un ouragan destructeur à la tête de trois cent mille soldats qui bientôt plantent leurs tentes sous les murs de la cité. Ils en ferment toutes les communications. La ville, mal approvisionnée, est en proie à la plus horrible famine. Les habitants meurent de faim et de misère, Antioche ne semble habitée que par un peuple de fantômes ; on dirait un immense tombeau.

Mais les visions miraculeuses, les apparitions célestes enflamment de nouveau l'enthousiasme des croisés. Le Ciel les protége; mais il faut qu'ils se rendent dignes de la cause de Jésus-Christ; alors le jeûne, les prières commencent. Un prêtre du diocèse de Marseille, Pierre Barthélemy, découvre dans l'église d'Antioche la lance qui perça le flanc du Rédempteur. C'est avec cette arme céleste que Dieu lui-même dispersera ses ennemis. On se prépare aux combats. Cent mille guerriers se confessent et communient. L'armée sort de la ville. Elle se divise en douze corps, en souvenir des douze apôtres. Le chroniqueur Raymond d'Agiles porte lui-même la lance miraculeuse à la tête des bataillons chrétiens; le clergé le suit et chante le psaume des combats : *Que le Seigneur se lève et que ses ennemis soient dispersés.* Pendant que l'armée sort de la ville, des prêtres se tiennent sur les remparts et bénissent les armes des défenseurs de la foi. Les vieux échos des rives de l'Oronte répètent, avec le bruit des clairons et des trompettes, leur cri de guerre : *Dieu le veut,*

Dieu le veut. Kerbogà, qui savait toute la misère des croisés dans Antioche, croit, en les voyant venir, qu'ils s'avancent vers lui en suppliants, demandant grâce et se livrant à lui. Il est bientôt détrompé. Les croisés s'élancent avec fureur dans les rangs ennemis et les mettent en pièces. Ils étaient persuadés que Dieu combattait avec eux: cette persuasion les rendit invincibles. Kerbogà, suivi seulement de quelques compagnons d'armes, se sauva du côté de l'Euphrate. Cette victoire parut un événement si extraordinaire aux Sarrasins, que plus de quatre mille d'entre eux abandonnèrent la religion de Mahomet et se firent chrétiens (1).

Disons un mot de l'état présent d'Antioche.

Les remparts de l'antique cité sont, à peu de différence près, tels qu'ils étaient au temps de la première croisade, tels que les avaient vus les héros d'Occident. Ni la guerre, ni les tremblements de terre qui, dans cette contrée, ébranlent si souvent le sol, n'ont détruit ces formidables

(1) Michaud, *Histoire des Croisades*.

fortifications. On y voit, sur quelques points, des croix en bas-reliefs; elles datent de la domination française en Syrie, et ces signes de la religion disent en même temps la gloire de nos aïeux. Les remparts sont, en grande partie, bâtis en belles pierres de taille. Leur épaisseur est énorme; ils ont jusqu'à quatre-vingts pieds d'élévation. La mousse, le lierre et d'autres herbes grimpantes couvrent pittoresquement ces murailles en plusieurs endroits, et présentent à l'œil un aspect plein de charme et de mélancolie.

Mais quelle misère dans l'intérieur des remparts! que sont devenus les palais des rois de Syrie, ceux des empereurs romains et les somptueuses demeures des riches habitants de la cité! Que sont devenus les théâtres où les habitants d'Antioche applaudissaient les chefs-d'œuvre d'Euripide, de Sophocle, d'Aristophane et de Térence! Où sont maintenant ces cirques où les nouveaux confesseurs de la foi du Christ mouraient sous la dent des lions, en présence de la multitude païenne qui faisait ses distractions, ses délassements, ses joies,

de ces horribles scènes! Le temps et les révolutions ont tout anéanti; il ne reste plus rien. « Antioche chrétienne eut trois cent soixante monastères, et c'est à peine si on en trouve quelques vestiges. Au rapport des historiens, c'est ici que furent les plus belles églises du monde, et aujourd'hui les chrétiens d'Antioche, manquant de sanctuaire, s'en vont célébrer leurs saints mystères dans une grotte éloignée qui fut jadis un tombeau. Les quatre villes dont se composait Antioche, et qui lui avaient fait donner le nom de Tetrapolis, ne sont plus que de la froide cendre; et comme si la cendre des quatre cités avait fécondé le sol de l'enceinte, à la place s'élèvent de grands et magnifiques jardins (1). »

Tout est changé, jusqu'au nom de la ville! Antioche, qui fut surnommée *la reine de l'Orient, l'œil de l'Église d'Asie*, s'appelle aujourd'hui *Antaki!* Elle n'occupe qu'une très-petite partie de l'enceinte d'Antioche. Sa population, formée de Turcs et de chrétiens, est de 4,000 âmes. Au

(1) *Correspondance d'Orient*, tome VII.

temps des Romains, à l'époque même où saint Pierre était le premier évêque d'Antioche, avant de transférer son siége à Rome, l'antique cité comptait 700,000 habitants !

« Les maisons d'Antaki sont petites et d'une légère construction; les habitants ne veulent point se bâtir de hautes et d'épaisses demeures, de peur que, dans un tremblement de terre, ils ne soient écrasés sous les débris. Les secousses de 1822 avaient fait d'Antaki un vaste monceau de ruines. De telles calamités se sont renouvelées plus d'une fois dans les annales d'Antioche. Au temps de Justin l'Ancien, cette ville perdit 250,000 habitants dans un tremblement de terre. Le chroniqueur Gautier, chancelier de Roger, prince d'Antioche, a longuement décrit un horrible tremblement de terre qui, en 1115, bouleversa la cité et les lieux d'alentour. Toutes les habitations qu'on voit maintenant sont de construction récente. Avant 1822, Antaki avait acquis une sorte d'importance, soit par son commerce, soit par la résidence d'un patriarche grec qui depuis

lors a pris une autre cité pour demeure. Quatre ou cinq tanneries situées au bord de l'Oronte, et le commerce des babouches (espèce de souliers), forment aujourd'hui les principales ressources d'Antaki. Près d'une des portes de la ville est une place ombragée par des saules, des platanes et des jujubiers; cette place, sur les rives verdoyantes de l'Oronte, est le rendez-vous accoutumé des Turcs oisifs, dont la vie entière s'écoule entre la prière, la pipe et le café (1). »

Nous venons de prononcer le nom de l'Oronte. Ce fleuve baigne aujourd'hui, comme aux beaux jours d'Antioche, les remparts occidentaux de la vieille cité. Ses bords sont couverts de gazon, de fleurs de toutes nuances, et les saules et les sycomores courbent gracieusement leurs branches sur la surface des eaux murmurantes et limpides. Elles arrosent les vastes jardins d'Antaki, et répandent partout la fraîcheur et la vie.

Ce fleuve prend sa source près d'un village appelé *Labaouah*, situé à dix lieues au sud de

(1) *Correspondance d'Orient*, t. VII.

Homs, l'antique Émesse, à cinq lieues à l'est de Baalbeck. Les sources du roi des fleuves de la Syrie sont belles, abondantes; elles jaillissent du sein d'un terrain rocailleux. Elles se divisent d'abord en une infinité de petits ruisseaux, qui n'en forment plus qu'un seul à une distance de cinq lieues au nord, vers le village de Zaarah. Les sources de l'Oronte ne tarissent jamais, quoi qu'en dise Volney.

C'est à Labaouah que la fable place l'endroit où l'effrayant Typhon à cinquante têtes fut frappé par la foudre. Le dragon, dans sa fuite pour chercher un refuge, sillonna profondément la terre et fit jaillir les sources de l'Oronte. Ce fleuve fut appelé *Oronte*, du nom d'un homme qui le premier construisit un pont sur ses rives; mais auparavant il portait le nom de Typhon (1).

Les gens du pays l'appellent maintenant *el-Assi* (le Rebelle). Ils lui ont donné ce nom parce que, seul des fleuves de la Syrie, il coule du sud au nord. Il traverse le lac de Kadas, comme le Jour-

(1) Strabon.

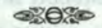
dain traverse la mer de Galilée ; passe à Phamieh, et se jette, près de cette dernière ville, dans un autre lac qui se nomme aussi Phamieh. En sortant de ce lac, l'Oronte va arroser la vallée où s'élèvent les cités de Schogr et de Darcorieh ; après avoir visité Antioche, comme nous l'avons déjà dit, le fleuve se jette dans la Méditerranée, près de Souédié, l'antique Séleucie.

Les Anglais se sont beaucoup occupés, dans ces dernières années, de joindre l'Oronte à l'Euphrate par un canal. Ce projet n'a pas été encore mis à exécution. Le point de l'Oronte le plus rapproché de l'Euphrate est Antioche. La distance d'un point à l'autre est d'environ vingt-cinq lieues. Cette vaste entreprise n'est pas inexécutable ; mais, pour arriver à son accomplissement, il faudrait la possession paisible du pays. C'est là la grande difficulté, car les Anglais sont très-mal vus dans le Liban, et ils n'inspirent aucune confiance aux Arabes des bords de l'Euphrate.

La réalisation d'un tel projet changerait la face de l'Orient. La route commerciale des Indes ne

doublerait plus le cap de Bonne-Espérance ; elle suivrait une ligne infiniment plus courte et plus directe, en liant la Méditerranée au golfe Persique par l'Euphrate et l'Oronte.

Cet admirable pays de Syrie n'est pas condamné sans doute à vivre éternellement sous la barbare domination des Musulmans ; la croix, ce magnifique étendard de la nouvelle civilisation du monde, prendra la place du croissant dans les contrées d'Asie, et, par un retour du monde moderne vers le théâtre des grandes luttes du monde ancien, la Méditerranée sera encore le rendez-vous des nations.



XX.

SIDON.

La ville de Sidon, si célèbre dans l'antiquité, n'a rien gardé de sa splendeur passée. C'est une cité bien mesquine et bien sale, dont la population se compose de 2,000 Musulmans, 2,600 chrétiens et 400 Juifs; en tout, 5,000 âmes.

Le port de Sidon, où mouillaient autrefois les

navires du monde connu des anciens, offre aujourd'hui à peine un mètre d'eau de profondeur. On n'y voit que quelques petites barques de pêcheurs attachées au rivage. Ce bassin a été comblé en partie par le temps qui y a entassé des décombres, en partie par Djézar-Pacha, qui gouvernait Saint-Jean-d'Acre à l'époque de l'expédition française en Syrie. Djézar occupa pendant un mois ou deux un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants à apporter des matériaux dans le port; ces travaux si absurdes et si pénibles avaient pour but d'empêcher la flotte française de mouiller dans les eaux de Sidon, comme si cette place, qui ne présente aucun moyen de défense, avait pu être de quelque utilité à l'armée commandée par le général Bonaparte.

Une chose n'a pas changé à Sidon, c'est la position de la ville, position ravissante et qui, vue de loin, donne encore à la ville délaissée des airs de reine. A l'est de Sidon apparaît la chaîne du Liban avec ses hauts sommets neigeux, ses grands cèdres, vieux témoins d'un monde qui

n'est plus; ses beaux vallons cultivés et parsemés de villages maronites, dont les maisons blanches forment de charmants contrastes avec la sombre verdure des bois.

Sidon n'est éloignée que d'une demi-lieue du pied de la montagne. Tout cet espace est couvert de beaux jardins où croissent les orangers, les citronniers, les cédrats, et les bananiers aux belles et larges feuilles. Le palmier y balance gracieusement ses branches, le grenadier y étale ses fleurs écarlates, l'amandier ses branches élancées, et l'olivier y montre son pâle feuillage. Les haies des jardins sont formées d'*Agnus cactus* qui présentent d'épaisses murailles hérissées de pointes aiguës. Mais tous ces arbres précieux sont presque sans culture. On laisse faire à la nature tout ce qu'elle veut, on l'abandonne à tous ses caprices. L'art n'est pour rien dans ce pays, où il a pris cependant naissance; et la pauvreté des populations au milieu d'une terre si féconde prend sa source dans leur ignorance en toutes choses.

Il en est, du reste, de la culture des champs

comme de la culture de l'esprit. Les chrétiens et les Musulmans des côtes de Syrie savent à peine ce que c'est qu'une école, ce que c'est qu'un livre. Ils vivent et meurent sans idée acquise, et leur abrutissement est fécond en misères de toute nature.

Et c'est pourtant Sidon, Sidon qui fut surnommée *la mère de toutes les villes phéniciennes, le flambeau de toute la terre*, qui a inventé l'alphabet et la navigation, les arts, enfin, qui ont préparé la civilisation du monde. Le berceau des sciences humaines en est devenu le tombeau.

Avant l'invention de l'écriture alphabétique, les hommes, on le sait, exprimaient leurs idées par des signes matériels et palpables. Mais un peuple qui embrassait la moitié de l'univers par son commerce avait besoin d'un moyen de communication qui transportât la parole d'un lieu à un autre. Comment cette découverte a-t-elle été faite?

« Il est probable, a dit un voyageur, que les lettres phéniciennes ne furent pas inventées tout

à coup et soudainement; sans doute que bien des efforts, bien des tentatives vaines précédèrent cette divine invention, qui devait abréger l'enfance de l'esprit humain. Entre l'écriture figurée et l'écriture parlée, entre les images et les caractères, je trouve un intervalle immense sans aucune espèce de parenté. Qui nous dira l'origine précise d'une telle invention? Les plus puissantes découvertes, dans les annales humaines, se montrent entourées de mystérieuses ténèbres. Nos découvertes les plus merveilleuses sont semblables aux œuvres de Dieu, toujours enveloppées du voile sacré de la nuit (1). »

Et qui dira aussi les premiers essais des Sidoniens pour s'aventurer sur les plaines des mers, braver les flots en courroux et les tempêtes? Quel est l'homme qui, le premier, a osé s'asseoir sur je ne sais quel tronc d'arbre et franchir de longs espaces sur les eaux? Quel travail de l'intelligence humaine n'a-t-il pas fallu pour arriver à ce vaisseau de nos jours, roi de l'Océan, qui est presque

(1) *Correspondance d'Orient*, tome V.

une cité flottante, avec toutes les douces et paisibles habitudes des cités bâties sur la terre ferme! Ce qui n'était que des tentatives grossières, hasardées, est devenu un art à l'étude duquel un grand nombre d'hommes consacrent leur vie. Nous savons bien que, l'histoire à la main, on pourrait suivre les progrès de la navigation; mais c'est son origine que nous trouvons à Sidon, origine inconnue et dont ceux à qui nous la devons ont emporté le secret dans leur tombe. Mais cette origine tant cherchée, ne la trouverions-nous pas dans la *Genèse*? Il n'y avait que seize cent cinquante-six ans que le monde existait lorsque Dieu ordonna à Noé de construire cette arche qui renfermait dans son sein l'avenir du monde. La tradition, cette messagère des vieux temps qui a pendant tant d'années tenu lieu de livres écrits; la tradition, disons-nous, n'aurait-elle pu parler du déluge aux premiers habitants de la Phénicie, et leur apporter une image vague de ce navire construit sur des plans divins? Aucune histoire, d'ailleurs, ne nous apprend

vit cela, eut grande pitié en son cœur et fit aussitôt laisser tous les autres travaux, et fit creuser des fosses dans les champs et dédier là un cimetière par le légat et par les évêques, pour enterrer les morts qui gisoient sur le rivage de la mer. Le roi Louis y aida de ses propres mains à enterrer les morts. Il prenoit les pieds et les mains, les bras et les jambes des corps occis et tranchés qui puoient fortement, et les mettoit en tas et les faisoit porter aux fosses moult dévotement. Aucunes fois il arrivoit que les morceaux des corps tranchés étoient si pourris, que quand on les prenoit pour les mettre en tas, ils tomboient à terre et rendoient une si grande puanteur, qu'à peine trouvoit-on quelqu'un qui voulût y mettre la main. Le roi fit louer des paysans et des ânes, qui portoient tous les tas aux fosses, et pendant les cinq jours qu'on mit à enterrer les morts, il venoit tous les matins après sa messe au lieu, et disoit à ses gens : « Allons ensevelir les martyrs qui ont souffert la « mort pour notre Seigneur, et ne vous lassez pas « de le faire, car ils ont plus souffert que nous

« n'avons fait. » Là étoient présents, en habit de cérémonie, l'archevêque de Tyr et l'évêque de Damiette, et leur clergé qui disoit l'office des morts; mais ils bouchoient leurs nez à cause de la puanteur; mais oncques ne fut vu le bon roi Louis boucher le sien, tant le faisoit courageusement et dévotement. »

Le nom de saint Louis en Orient est presque inséparable d'un autre nom bien populaire, et qui est, à lui seul, l'expression la plus complète, la plus ravissante de la gaieté spirituelle, de la bravoure, du vieil honneur français. Le sire de Joinville, le bon sénéchal de Champagne, le vertueux et loyal chevalier, ne quitte jamais son maître. Serviteur fidèle et dévoué, il partage tous les dangers du roi, combat toujours à côté de lui, s'assied à sa table, cause avec lui de la patrie absente, de ses intérêts et de sa gloire, des expéditions d'outre-mer et de leur but à la fois pieux et politique. Le sénéchal assiste et prend part à toutes les batailles, voit les faits et gestes des chevaliers, puis il s'en fait l'historien. Dans

quels détails n'est-il pas entré, quel fait a-t-il omis, quelle remarque n'a-t-il pas faite dans ces pages où il raconte les *saintes paroles et bons faiz de son bon roy saint Looys?* Avec quelle franchise ne parle-t-il pas à son souverain! Et, disons-le à l'éternelle louange de Louis IX, Joinville n'était jamais si bien reçu du roi que lorsqu'il lui donnait quelques bons avis et qu'il l'avertissait de ses fautes. « Gloire aux princes, s'écrie ici Michaud, auxquels on ne fait la cour qu'en leur rappelant les maximes de la vertu! Honneur aux favoris des rois qui sont des amis véritables, et qui ne se maintiennent en crédit que par leur franchise et l'amour du bien public! »

Le bon sénéchal avait merveilleusement réussi dans l'art si difficile d'intéresser les autres en parlant de soi-même. Nous le trouvons à Sidon dans une circonstance où son récit nous paraît plein de charmes.

« Tandis que le roy fortifioit Sayette (Sidon), dit-il, j'allois un jour à la messe, au point du jour, et il me dit de l'attendre, qu'il vouloit che-

vaucher; ce que je fis. Quand nous fûmes aux champs, nous vînmes devant une petite église, et vîmes, étant à cheval, un prestre qui chantoit la messe. Le roy me dit que cette église étoit faite en l'honneur du miracle que Dieu fit quand il chassa le diable du corps de la fille à la femme veuve, et il me dit que, si je voulois, il entendroit là la messe que le prestre avoit commencée; et je lui répondis que cela me sembloit bon à faire. Quand ce vint à donner la paix, je vis que le clerc qui aidoit la messe à chanter étoit grand, noir, maigre et hérissé; je craignis que ce ne fût un assassin, un mauvais homme, et que s'il portoit la paix au roy, il ne vînt à l'occire. J'allai prendre la paix au clerc, et la portai au roy. Quand la messe fut chantée et que nous fûmes montés sur nos chevaux, nous trouvâmes le légat aux champs, et le roy s'approcha de lui et m'appela, et dit au légat : « Je me plains à vous du sénéchal qui m'a « apporté la paix et n'a pas voulu que le pauvre « clerc me l'apportât. » Et je dis au légat la raison pourquoi je l'avois fait, et le légat dit que j'avois

moult bien fait, et le roy respondit : « Vraiment « mal a-t-il fait, car, pendant son débat avec le « clerc, je n'étois pas en paix. » Et ces nouvelles vous ai-je racontées pour que vous voyiez la grande humilité du roy. »

Tels étaient les souvenirs qui remplissaient mon esprit à Sidon, tandis que mes regards erraient sur la plage solitaire de la vaste mer dont les blanches vagues venaient se briser avec un bruit harmonieux contre les vieux murs en ruine de la cité d'autrefois. Il m'eût été alors bien doux de rencontrer sur mes pas un Français, un ami des vieux âges, qui comme moi eût évoqué les grandes figures de la France des croisades; mais je ne voyais près de moi que le pêcheur musulman qui faisait sécher ses filets au soleil et qui semblait fuir l'approche d'un *giaour* du pays des Francs.

XXI.

LE LIBAN ET LES PEUPLADES QUI L'HABITENT.

Les noms du Liban, de Maronites et de Druses retentissent depuis quelques années aux tribunes parlementaires de France et d'Angleterre. La politique européenne s'est occupée et s'occupe encore chaque jour des régions libaniques et des peuplades qui les habitent. C'est là, en effet, une question d'une haute importance. L'empire otto-

man ne se soutient plus maintenant que par la volonté de l'Europe. Ce colosse autrefois si puissant n'est plus qu'une ombre d'empire ; le moindre souffle peut le renverser. Un vassal rebelle, dans ces derniers temps, s'est levé contre lui et l'a fait chanceler sur ses bases vermoulues. Oui, si les nations d'Occident, si la France surtout n'avait pas arrêté dans sa marche l'armée du vice-roi d'Égypte, Méhémet-Ali, l'ex-marchand de tabac de la Cavalle, aurait pu s'asseoir sur le trône d'Osman !

On comprend dès lors les intérêts politiques qui s'agitent du côté du Bosphore et de l'Oronte. Le Liban est une citadelle, mais une citadelle qu'une nation comme l'Angleterre ou la France rendrait inexpugnable. C'est la plus grande, la plus belle, la plus enviée des possessions du monde. Par le Liban on touche à tous les points du globe. L'Asie centrale devient par là d'un très-facile accès, et, disons-le, c'est cette grave considération qui pousse l'Angleterre à prendre pied en Syrie.

C'est lorsqu'on a vu ce pays du Liban qu'on se rend facilement compte des tentatives de la Grande-Bretagne pour y faire régner son influence. Indépendamment de la question politique, qui peut faire tourner les regards d'une grande nation vers cette contrée, le Liban a des trésors qui, à eux seuls, pourraient allumer l'ambition des conquérants. Qu'on se figure une chaîne de montagnes qui court du nord au sud sur un espace de trente lieues, et dont la largeur demande dix heures de marche pour être traversée. Le Liban présente des aspects d'une variété infinie, et il est presque cultivable sur tous ses points. On ne voit pas dans la montagne les forêts vierges du Nouveau-Monde, ni même ces grands bois du nord de la France. La montagne est généralement peu boisée; elle a des points entièrement dépouillés. Les arbres qu'on y voit, sauf les cèdres dont nous dirons bientôt un mot, ne sont pas grands; le chêne, le peuplier, le sycomore, l'arbousier et le caroubier y dominent. Nous n'entendons pas parler ici des arbres fruitiers, qui

abondent dans le Liban, et dont les richesses font la joie des montagnards.

Les cèdres du Liban, qui ont trouvé place dans les saints et harmonieux cantiques des prophètes de Jéhovah, apparaissent sur le flanc occidental du Sanir dont parle l'Écriture, et qui est la plus haute cime de la chaîne libanique. Ils forment un bois qui couvre un espace d'environ trois quarts de lieue de circonférence. Ils ne sont pas tous d'égale dimension. Nous n'en avons compté que quinze dont les troncs sont énormes ; nous les avons mesurés, et nous leur avons trouvé 16 mètres de tour ! Les branches sont proportionnées aux troncs : elles sont aussi grosses que ceux des plus gros arbres qu'il y ait en France ; mais, chose assez étonnante, elles ne sont pas très-touffues ; cependant les feuilles y abondent, et les cônes, fruits des cèdres, y sont en grande quantité. Nous avons emporté en France deux de ces fruits ; ils sont d'une remarquable grosseur, et nous les conservons comme un souvenir de notre pèlerinage au pays d'outre-mer.

La tradition nous apprend que c'est de ce lieu même qu'ont été tirés les cèdres qui servirent à la construction du temple de Salomon. Ce lieu s'appelle *el-Hersé ;* on s'y rend de Tripoli en huit heures de marche. Les gens du pays entourent ces arbres gigantesques d'une grande vénération. Sauf les cônes qu'ils cueillent sur les arbres, et qu'ils emportent dans leurs maisons comme des objets sacrés qui doivent les préserver de tout malheur, il est expressément défendu d'arriver aux cèdres avec des instruments tranchants et d'en couper la moindre tige. Les montagnards sont d'ailleurs convaincus que le téméraire qui oserait toucher à ces arbres vénérés serait sur-le-champ frappé de mort. Ajoutons que la majestueuse grandeur de ces cèdres est due à la superstition des populations du Liban.

Nous avons vu des autels de pierre au pied des troncs ; les prêtres maronites y viennent célébrer la messe tous les ans, le jour de la Transfiguration ; ils sont suivis de la population entière de leurs villages respectifs. Le culte religieux ne

saurait prendre, selon nous, des formes plus belles, plus poétiques, plus saisissantes, et qui entraînent plus invinciblement l'âme dans les cieux. Qu'on se représente, en effet, six mille, quelquefois dix mille Maronites, hommes jeunes, femmes, enfants, vieillards, s'avançant processionnellement à travers des vallons profonds, des monts escarpés, chantant des cantiques répétés par tous les échos de la montagne, et arrivant enfin au pied de ces cèdres où, sur un autel orné des fleurs des jardins, descendra bientôt du haut du ciel la victime sainte, l'Agneau sans tache, le Roi de l'univers! Le long bruit de la brise à travers les branches des cèdres, bruit que la rêveuse imagination des Maronites transforme en une hymne sublime adressée à l'Éternel; les colombes qui soupirent sur les plus hautes cimes des grands arbres, où elles ont posé leurs nids; le mugissement sourd des cascades écumantes qui de rochers en rochers se précipitent dans le fond des abîmes; toutes les harmonies de la terre, enfin, s'unissent aux saintes paroles du prêtre de Jésus-Christ. Les

catholiques sont à genoux, le front courbé et les bras en croix. Quel recueillement! quelle gravité religieuse! quel solennel spectacle!

Les villages des montagnards chrétiens sont tous propres, bien bâtis, et occupent tous de pittoresques positions. Ils apparaissent tantôt sur le flanc des vallons escarpés, tantôt sur les plus grandes hauteurs des montagnes, tantôt enfin sur les bords des précipices. Ils n'ont garde de construire leurs demeures dans des lieux d'un facile accès, car ils savent que les Turcs, leurs oppresseurs, étendraient plus souvent encore sur eux leur incessante persécution. Du haut des sommets du Liban ils ont quelquefois écrasé leurs ennemis, et c'est là qu'ils les attendent toujours. Oh! il nous semble que la France ne les connaît pas assez, ces bons et loyaux Maronites; car, s'il en était autrement, sa puissante protection les abriterait plus efficacement contre la tyrannie des Musulmans et, nous ne craignons pas de le dire, contre celle de l'Angleterre, qui semble avoir juré leur ruine.

Non, on ne les connaît pas assez, les catho-

liques du Liban ! Sait-on comment ils cultivent leurs montagnes, comment ils sont parvenus à transformer en brillants jardins des rochers nus et des cimes qu'on croyait inaccessibles? Ils ont transporté, ils transportent tous les jours sur leurs épaules de la terre végétale en des lieux arides. Il n'y a pas dans le Liban un seul point cultivable que le Maronite n'ait rendu productif. De belles et fortes murailles, construites en gradins d'amphithéâtre, retiennent la terre sur le penchant des monts. Là croissent tous les fruits connus, et les Maronites seraient riches si on ne les écrasait pas d'impôts. Quelle délicieuse chose à voir que ces vallons couverts de figuiers, d'orangers, de citronniers, de noyers, d'amandiers et de vignes, de pruniers et de pêchers, de poiriers et d'abricotiers, de champs de blé, de chanvre et d'oliviers ! L'art agricole ne saurait être poussé plus loin. Les Maronites ont tout deviné. Leur amour du travail, leur intelligence naturellement claire et nette, mais, hélas ! assez inculte, toutes les qualités enfin qui font le bon et honnête cultiva-

teur, quoique peu instruit, ont produit des miracles d'agriculture dans le Liban. Certes, une nation qui remue ainsi la terre, qui déchire ainsi les montagnes pour les rendre fécondes, ne peut être que pleine de vie et d'avenir. Peuplez ce vallon de Musulmans, vous n'y verrez plus que des pierres, que l'abandon et l'oubli de tout travail. Quelle différence entre les Maronites et les Musulmans! Ceux-ci passent leur vie dans l'oisiveté et l'insouciance de toutes choses; les autres consacrent leurs jours au travail, aux soins de tout ce qui peut contribuer au bonheur domestique.

Les savants orientalistes font remonter l'origine des Maronites au IVe siècle, et leur donnent pour fondateur un solitaire appelé *Maron*. Il était chrétien, mais hérétique; sa religion était entachée d'eutychianisme. Ce n'est qu'en 1167 que les Maronites firent profession de la foi catholique en présence d'Amaury, patriarche d'Antioche. Ils appartiennent donc maintenant au catholicisme. Leur patriarche est élu par les prélats et les reli-

gieux ; son élection, comme celle des évêques de toute la catholicité, est soumise à l'approbation du souverain pontife. Rome a permis aux prêtres séculiers seulement de vivre dans le mariage ; toutefois, dans cette classe d'ecclésiastiques, le mariage n'est permis qu'avant le sacerdoce. Un homme marié deux fois ne pourrait point être fait prêtre ni diacre (1).

Le Liban a quatre établissements pour l'instruction des jeunes gens qui veulent entrer dans la carrière ecclésiastique. La Montagne entretient, en outre, quelques Maronites dans le collége de la Propagande, à Rome. Les sujets qui sortent de ce célèbre collége sont beaucoup plus instruits que ceux dont l'éducation a été faite en Syrie. En général, les prêtres maronites sont très-recommandables par leur foi, leurs vertus évangéliques; mais leur science ne va pas au delà des principales connaissances de la religion chrétienne. Il en est de même pour les laïques; ils ne savent pas tous lire et écrire. Les villages du

(1) *Correspondance d'Orient*, tome VII.

Liban n'ont pas, comme les villages de la France, des écoles primaires où le peuple reçoit l'instruction et l'éducation qui lui sont nécessaires. On ne trouve des écoles pour les enfants des montagnards que dans quelques monastères maronites; mais ces monastères sont assez rares, tous les villages n'en ont pas, et beaucoup de Maronites sont privés d'instruction. Les prêtres leur expliquent chaque dimanche l'Évangile, et ce divin enseignement, qu'ils reçoivent avec une ardente piété, les soutient dans leurs épreuves et les rend meilleurs. Aussi il n'y a pas dans tout le vaste Orient, qui nourrit tant de peuples divers, des hommes plus vertueux que les Maronites. Ils sont braves, simples, probes et pleins d'honneur. C'est là qu'on voit briller les vertus domestiques des premiers chrétiens. Les familles sont généralement très-nombreuses; on en voit souvent qui se composent de douze à quinze enfants, et dans ce pays le grand nombre d'enfants est une richesse; le Maronite ne voit là, du reste, qu'une bénédiction du Ciel. C'est là que l'amour et le respect pour

le père n'ont rien perdu de toute leur force. Le chef de la famille maronite est comme un roi au milieu de ses enfants, mais un roi bon, sage et toujours dévoué à ceux qui l'entourent et qui n'agissent que d'après sa volonté.

Qu'il est grand aussi leur amour pour la France! Ils savent que leurs pères ont combattu avec les soldats de Godefroi et de Louis IX contre les infidèles. Les rois de France ont toujours protégé ces frères d'outre-mer. Les catholiques gardent dans leurs archives avec un soin religieux des lettres patentes de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV, par lesquelles les successeurs de saint Louis *prennent et mettent en leur protection et sauvegarde les chrétiens maronites établis au mont Liban* (1). Plaise au ciel que cette antique et puissante protection ne leur manque jamais! La population maronite s'élève à 250,000 habitants; elle pourrait fournir 50,000 guerriers.

Autant les Maronites aiment les Français, au-

(1) On peut lire ces lettres dans la *Correspondance d'Orient*, tome VII.

tant ils détestent les Anglais. Il y a quinze ans que les voyageurs de la Grande-Bretagne ne pouvaient traverser le Liban qu'étant munis d'un passe-port délivré par le consul de France à Beyrouth. Disons en passant qu'avant 1830 les navires marchands de toutes les nations du monde ne pouvaient trafiquer sur les mers de Syrie qu'avec la bannière de la France : ce privilége n'existe plus aujourd'hui.

La profonde aversion des Maronites à l'égard des Anglais vient de ce que les biblistes de cette nation ont tenté et tentent encore en ce moment de protestantiser le Liban. Il n'est pas de sacrifice qu'ils n'aient fait à ce sujet. Ils ont répandu l'or à pleines mains, et leurs bibles ont inondé les villages catholiques. Ces efforts, qui du reste ont été vains, ont irrité les chrétiens de la montagne ; ils en ont été comme effrayés ; ils ont frémi de douleur et d'indignation à la seule pensée qu'on pourrait leur enlever leur bien le plus précieux, la foi de leurs pères. Il y avait là d'ailleurs, de la part des Anglais, un but politique dont per-

sonne n'a été dupe. Il est évident que, dans le Liban, la question religieuse domine toutes les autres questions : les catholiques regardent l'hérésie comme une peste dont il faut absolument se débarrasser ; ils ne veulent pas la souffrir au milieu d'eux. Eh bien, si les Anglais étaient parvenus à faire de la propagande religieuse parmi les Maronites, le Liban était à eux ! Mais quel moyen n'ont-ils pas employé, ensuite, pour anéantir les catholiques ? L'Europe sait qu'ils en ont laissé massacrer des milliers par les Turcs, lorsqu'ils auraient pu, avec un seul mot, empêcher les massacres. Eh ! ne savons-nous pas aussi que la politique anglaise est parvenue, dans ces derniers temps, à donner pour chefs aux Maronites des païens qu'on appelle *Druses*. Cette mesure, que nous ne voulons pas qualifier, n'a pas eu, heureusement, tout le succès qu'on en attendait ; car les Maronites se sont levés et se sont débarrassés par le glaive de ces gouverneurs sans foi et sans humanité. La révolution dure toujours dans le Liban, quoi qu'on en dise. Ce serait une

grande erreur de penser que les catholiques montagnards ne soient entraînés à la révolte que par un besoin instinctif de faire la guerre. Il ne faut pas croire non plus qu'il y ait là-bas des opinions, des passions politiques, des inquiétudes morales qu'il soit utile de contenir. Quand on prend les armes dans ces contrées, quand on délaisse sa charrue, son chameau ou sa cabane, c'est qu'on est menacé, c'est qu'on est arraché à son repos, blessé dans son droit, écrasé dans sa propre justice.

Lorsque le voyageur d'Occident traverse le Liban et qu'il chemine au fond de quelque vallon chrétien, il aperçoit toujours à une grande hauteur, sur le flanc des monts, des Maronites qui cultivent la terre avec le fusil en bandoulière; ils le voient et lui crient : *Inté Francis? inté Inglis?* (es-tu Français? es-tu Anglais?) S'il répond : *Anglais*, ils détournent la tête et continuent leur travail; s'il répond : *Français*, ils descendent en courant jusqu'à lui, lui baisent les mains et l'appellent leur frère, se saisissent de la bride de son

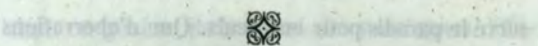
cheval et le conduisent dans leur maison. Là il devient l'objet des plus touchantes attentions, des soins les plus délicats. Tout le monde veut le voir et lui demande de lui procurer la joie de lui être utile à quelque chose. Le voyageur qui trace ces lignes a été accueilli dans le Liban par les Maronites, et il ne saurait oublier leur bonne et douce hospitalité.

Les Druses sont les protégés des Anglais. Les Maronites ont coutume de dire : *Drouze, Inglis, sava, sava* (le Druse et l'Anglais, c'est tout un). Cette peuplade, laborieuse et guerrière, compte environ 30,000 âmes. Quelques familles druses habitent les mêmes villages que les Maronites; mais en général ils habitent des montagnes différentes. Ils vivent en perpétuelle défiance les uns des autres. On les a vus cependant unir quelquefois leurs forces pour tomber sur leur ennemi commun, c'est-à-dire le gouvernement turc. La religion des Druses est pleine de mystères et d'obscurité. Beaucoup de savants ont cherché à la connaître, mais leurs investigations n'ont

abouti à rien de positif; on a remarqué dans le petit nombre de leurs livres une foule de mots qui, pour eux, n'ont pas la même signification que pour tout le monde; ce sont des mots de convention. On dit que la religion des Druses est le contraire de toutes les religions établies sur la terre; ce qui est mal chez les autres nations est bien chez eux. Dans un de leurs livres qui a pour titre : *Épître de la tromperie et de l'avertissement,* on lit ces mots : « L'étranger qui, connaissant la loi religieuse des Druses, la pratiquerait, ne pourrait pas être sauvé; la porte est fermée, le compte est fini, la plume est émoussée. » On voit, d'après ces paroles, que les Druses se sont réservé le paradis pour eux seuls. Que d'aberrations et de misères morales dans cet Orient d'où nous est venue la sagesse éternelle, la religion qui seule peut conduire l'humanité à ses sublimes destinées! Il nous est impossible de croire que tant d'hommes faits à l'image de Dieu restent éternellement plongés dans une si grossière et si coupable ignorance; que la lumière de l'Évangile, qui a vaincu le pa-

ganisme, policé les barbares, civilisé le monde, n'éclaire pas un jour ces pauvres peuplades d'Orient, instinctivement bonnes et religieuses. Non, non, il ne doit point y avoir des peuples condamnés à ne point connaître la vérité, semblables à ces nations hyperboréennes, dont nous parlent les poëtes, qui ne verront jamais le soleil (1)!

(1) On peut lire dans la *Correspondance d'Orient* des détails très-curieux et très-circonstanciés sur les mœurs et les croyances des peuples de Syrie.



XXII.

HAMAH. — MARTYRE DE MARCUS, ÉVÊQUE D'ARÉTHUSE.

Hamah, autrefois Épiphanie, est une charmante ville de la Syrie orientale, assise au penchant de deux collines formant une large vallée toute plantée de beaux arbres fruitiers. La vallée de Hamah, ouverte à l'orient et à l'occident, est traversée par l'Oronte, appelé *Assi* (le Rebelle)

par les gens du pays L'Oronte divise Hamah en deux parties : quatre ponts jetés sur le fleuve joignent les deux parties de la cité. Un grand nombre d'aqueducs se montrent sur les deux rives de l'Oronte. La ville de Hamah, se trouvant plus haute que le fleuve, est abreuvée au moyen de grandes roues hydrauliques, dont l'une a jusqu'à 25 mètres de diamètre. Ces roues élèvent l'eau à 1 mètre et demi ou 2 mètres au-dessus de leur hauteur, et la versent dans les aqueducs, qui la portent dans les divers quartiers de la cité.

Ces machines hydrauliques font un bruit d'enfer en tournant : ce bruit est insupportable pour les étrangers qui n'y sont pas habitués. Mais ces immenses roues, ces longs aqueducs, ces eaux perpétuellement agitées, les maisons, les kiosques de Hamah, mêlés aux grenadiers à la fleur écarlate, aux pommiers, aux cerisiers, aux abricotiers de la vallée, produisent des paysages délicieux et pleins d'originalité.

« Contemple la ville de Hamah et ses eaux répandues sur différents points, a dit un poëte arabe ;

le fleuve Rebelle fait tourner de nombreuses machines dont le mouvement est soumis à ses lois. »

Hamah compte plusieurs bains publics, des caravansérais, des bazars bien approvisionnés, des mosquées. La population est de 24,000 habitants, dont 600 chrétiens; le reste est musulman. Les habitants de cette ville ont la réputation d'avoir beaucoup d'imagination; ils sont, dit-on, tous poëtes, et on les a surnommés les *oiseaux parlants*.

A cinq heures au sud d'Épiphanie sont répandus les débris de l'antique Aréthuse, où fut martyrisé Marcus, évêque de cette ville. Il fut accusé d'avoir incendié lui-même un temple païen cher aux Aréthusiens; la multitude fit éclater sa colère contre Marcus. L'arrêt de l'évêque fut bientôt prononcé. L'empereur Julien, qui se trouvait en ce moment en Syrie, en fut averti; mais il ne fit rien pour l'arracher des mains de la populace, quoiqu'il pût se souvenir que Marcus l'avait sauvé, à l'âge de six ans, de la vengeance de Constance, qui l'avait condamné à mort ainsi que son frère Gallus.

L'évêque d'Aréthuse fut traîné sur les places

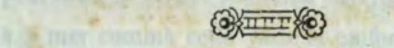
publiques ; on se le passait de main en main ; chacun lui adressait un outrage ou lui faisait subir une torture. Cette sanglante tragédie devint comme le passe-temps de la populace aréthusienne.

A la fin, on enduisit son corps de miel, on l'éleva sur un pieu, et le vénérable évêque resta ainsi exposé à l'affreuse piqûre des guêpes et des abeilles sous les ardeurs du soleil du midi. Pas une plainte ne s'échappait de la bouche du martyr ; il gardait sa sérénité au milieu des tourments. Du haut de l'arbre de la douleur où Marcus était attaché, il contemplait paisiblement les colères de la foule et lui pardonnait.

Cette calme résignation des martyrs dans les supplices est un bien touchant et bien magnifique spectacle de ces premiers temps de l'Église naissante. « Que sont les maladies les plus cruelles comparées aux flammes, a dit Sénèque, aux chevalets, aux lames rougies, à ces plaies faites, par un raffinement de cruauté, sur des membres déjà enflammés par des cruautés précédentes ! Et cependant, au milieu de ces supplices, un homme

a pu ne pas laisser échapper un soupir; il a pu ne pas supplier: ce n'est pas assez encore, il a pu sourire, et même de bon cœur! »

Tertullien nous a expliqué cette grandeur sublime des martyrs. « Quand l'âme est aux cieux, nous dit ce grand homme, le corps ne sent plus la pesanteur des chaînes; elle emporte avec soi tout l'homme! »



XXIII.

LE DÉSERT.

Le grand désert de Syrie, où vivent 800,000 à 900,000 Arabes errants, a pour bornes, au nord, le pays d'Orfa; à l'est, l'Euphrate; au sud, le Haouram; à l'ouest, Homs, Damas et Baalbek. Ce désert a quelque chose d'effrayant, quelque chose qui accable l'esprit, le jette dans une tristesse profonde. Qu'on se figure, sous un ciel

ardent, des plaines immenses, sans maisons, sans arbres, sans ruisseaux; des horizons à perte de vue. Le sol, stérile et dépouillé, ne présente que de rares herbes épineuses, qui semblent croître à regret. Des troupeaux de gazelles, des sauterelles, des belettes, des rats, des sangliers, un Bédouin qui passe sur sa jument en soulevant des tourbillons de poussière, c'est tout ce qui trouble parfois le profond silence de ces vastes solitudes. Les Arabes ont donné à ce grand désert le nom de *Bahaar* (la mer). Il y a dans cette dénomination arabe une poétique image dont chacun peut saisir la vérité. Rien, en effet, ne ressemble à la mer comme cette vaste et uniforme étendue qui n'a de bornes que l'horizon; au milieu du désert, comme au milieu des solitudes de la mer, l'homme n'a pour toute ressource que ce qu'il emporte avec lui.

J'avais admiré le beau spectacle du lever du soleil en pleine mer; mais le spectacle du lever du soleil en plein désert m'a semblé plus majestueux, plus sublime. Je n'espère pas retracer la magni-

ficence de ce spectacle; on crie d'admiration à cet aspect, et c'est refroidir son impression que de chercher à décrire un tel tableau. Montrerai-je, au point de l'horizon où le soleil va se lever, ces innombrables petits nuages traversés par des rayons lumineux semblables à de longues flèches? Peu à peu les rayons deviennent plus ardents, les bords du ciel resplendissent, des gerbes de feu montent dans l'espace, et l'extrémité orientale du désert s'illumine; tout à coup le large disque du soleil semble sortir du sein des sables et apparaît à l'horizon comme le cratère d'un volcan; le désert paraît tout de feu : on dirait qu'un immense incendie enveloppe la terre et le ciel. Puis toutes ces splendeurs lentement s'effacent, et le soleil recommence sa course.

Il n'y a point de route tracée dans ces plaines sablonneuses; l'Arabe seul peut se diriger à travers ces solitudes. Les Bédouins prennent pour guide, dans le désert, les marques des pas des hommes et des chameaux. Ils savent, d'après les traces des pas qu'ils voient, si ce sont des amis

ou des ennemis qui ont passé par là ; ils savent s'ils sont loin ou près. Par quelle sagacité merveilleuse le Bédouin peut-il se rendre compte de tant de choses à la seule vue de l'empreinte des pas sur le sable? Il vous dira si le pas appartient à sa propre tribu ou à quelque autre du voisinage; en examinant la profondeur de l'empreinte, il reconnaît si l'homme était chargé ou non; un seul regard jeté sur la trace lui indique si l'homme a passé le jour même ou deux jours auparavant. L'intervalle plus ou moins régulier de ses pas lui fait connaître si l'homme était fatigué ou non, et s'il peut réussir à l'atteindre. Le Bédouin est aussi habile à suivre les traces du cheval et du chameau, et cette facilité lui est d'un grand secours pour aller à la recherche des troupeaux ou pour courir après des fuyards.

La physionomie d'un camp arabe est curieuse à étudier. Pendant que le soleil se promène dans les cieux, tout y est calme et inanimé. Durant la journée, les troupeaux de chameaux, de moutons, de chèvres, paissent l'herbe dans les lieux

environnants; toutes les tentes apparaissent alors immobiles; personne hors des demeures; les femmes filent la toile, les hommes dorment ou fument : on ne dirait pas que sous ces tentes habitent de nombreuses familles. Mais, au coucher du soleil, l'activité commence : tout le monde sort des tentes; vous entendez les cris des hommes, des femmes, des enfants, appelant les chameaux qui répondent par de longs beuglements aux voix sonores des bergers. Les chevaux hennissent, les chèvres, les moutons bêlent, et les chiens aboient derrière les tentes. Partout des feux s'allument, et au-dessus de chaque tente s'élève une légère colonne de fumée, semblable à la fumée des toits des villages, aux approches de la nuit, *villarum culmina fumant*, comme dit le chantre des Bucoliques. Des chevaux sellés et bridés, des lances plantées à terre, se montrent à la porte de chaque demeure, comme pour la garder. La tente du cheik (chef de la tribu), la plus grande de toutes, se voit au-devant des autres, vers l'occident; elle est toujours placée de ce côté-là : les Arabes de

Syrie attendent de l'occident leurs ennemis aussi bien que leurs hôtes. S'opposer à ceux-ci et accueillir ceux-là, c'est la principale affaire du cheik. Comme l'usage du voyageur est de s'arrêter à la première tente qui se présente à lui dans le camp, le cheik doit se trouver du côté par où il arrive le plus d'étrangers.

Je me trouvais un soir sous la tente de Pharah, chef d'une des plus importantes tribus du désert. Cette tente pouvait avoir 10 mètres de longueur sur 3 à 4 mètres de largeur. Au milieu était un grand feu formé de broussailles et de fiente de chameau desséchée au soleil. Une quarantaine de Bédouins de tout âge étaient accroupis autour du brasier; ils étaient là, les uns à demi couchés, la tête appuyée sur la main droite et fumant la pipe; les autres assis sur leurs talons, et légèrement inclinés vers le feu. Je contemplais ces belles têtes blanchies par l'âge ou couvertes d'une épaisse chevelure noire tombant sur l'épaule; leur noble front, leurs yeux noirs, leur nez aquilin et leurs dents blanches, se dessinaient fantastiquement à

travers les lueurs incertaines du foyer. Par-dessus ces superbes figures d'hommes apparaissait un cercle de têtes de chameaux qui, allongeant leur cou, regardaient le brasier avec des yeux immobiles. C'était un bien curieux tableau.

Je parlais avec le cheik de l'existence de Dieu.

« Je sais que Dieu existe, me disait-il, comme je sais qu'un homme ou un chameau a passé par le chemin lorsque je vois les traces de ses pas empreintes sur le sable : la terre avec ses montagnes, ses fleuves, ses arbres, ses innombrables êtres vivants et les productions qui les nourrissent; la succession de la nuit et du jour, la pluie qui descend des nuages sur la terre, le changement des vents, des saisons, et tant d'autres merveilles que je ne puis dire, sont, aux yeux de tout homme de bonne foi, des marques évidentes de l'existence de Dieu.

— Cette démonstration de l'existence de Dieu, dis-je à Pharah, est admirable. Écoute maintenant ces accents d'un prophète qui vivait autrefois dans le pays de Jérusalem :

« C'est Dieu qui a mesuré les eaux dans le
« creux de sa main, et qui les a étendues. C'est
« lui qui soutient avec ses trois doigts la masse
« de la terre. Le ciel est son trône, et la terre
« son marchepied. C'est lui qui a étendu les
« cieux comme un voile et qui les a préparés
« comme un pavillon pour l'homme; c'est lui qui
« regarde en pitié les philosophes et la justice des
« juges de la terre (1). »

Une telle peinture de la Divinité était faite pour frapper l'imagination des Bédouins; chacun regardait son voisin avec une expression de surprise et d'admiration.

(1) Isaïe, chap XL.

XXIV.

LES BÉDOUINS.

Les Bédouins ne sont pas de haute taille; ils ne dépassent pas 1 mètre 75 centimètres, mais ils sont parfaitement faits. Ils ont, en général, la tête fort belle; le type de leur figure ne ressemble pas à celui des Arabes de l'Algérie. La figure du Bédouin de Syrie est longue, fortement caractérisée et brunie par les feux du soleil. Leurs yeux sont noirs et pleins de vivacité; leurs dents sont

d'une éclatante blancheur; leur barbe est noire, courte et rare, et cela s'explique par les ardeurs du soleil, qui brûle la barbe de l'homme comme il brûle les arbustes et les plantes.

Le Bédouin est d'une sobriété extraordinaire; on a observé que 180 grammes de pain par jour lui suffisaient. Il est peu d'hommes plus durs à la fatigue que les Bédouins; ils dorment la nuit en plein air, et ne craignent pas de se reposer le lendemain sous les feux du jour. Le Bédouin, dans sa sobriété, dans sa vie infatigable, est semblable à son chameau, qui peut marcher bien longtemps sans se reposer, sans manger ni boire.

Dans aucun coin du monde l'égalité humaine n'existe aussi complétement que chez les Bédouins; ils se regardent tous comme des frères. A voir la manière dont ils vivent entre eux, on croirait qu'ils sont en communauté de biens : point de distinction de rang ou de naissance; l'Arabe couvert de haillons a sa place autour du foyer hospitalier à côté de celui qu'on voit enveloppé dans un riche manteau; le solennel et bienveillant *selam*

aleik (que la paix soit sur toi) est adressé à celui qui n'a rien comme à celui qui possède de nombreux troupeaux; la pipe, le café lui sont offerts avec le même empressement et le même respect. La richesse, parmi cette nation de pasteurs, ne donne aucune considération, a dit un voyageur; un Bédouin pauvre, s'il est hospitalier et libéral selon ses moyens, est plus considéré qu'un Bédouin riche qui n'est pas généreux.

Il n'y a qu'une seule tête qui domine toutes les autres dans une tribu : c'est le cheik. Il se montre au milieu des hommes de son camp comme un père au milieu de sa famille. Il juge lui seul toutes les querelles; on se soumet presque toujours à son jugement.

Jamais un cheik ne condamne un homme à la peine de mort. Cette punition terrible ne pourrait être appliquée qu'à celui qui aurait tué un homme, et, dans ce cas, ce sont les parties ennemies qui se chargent de la vengeance. Dans les âges anciens et chez certains peuples des âges modernes, on a admis une amende ou une compensation

pour le meurtre. Lorsque le prix du sang n'a pas été payé chez les Bédouins, les parents de la victime nourrissent d'âge en âge une haine profonde.

Il n'est pas de meurtre dans le désert qui ne se puisse racheter à prix d'argent; mais ce rachat ne laisse pas que d'être accompagné d'un certain mépris. Quand un Arabe est en querelle avec un Bédouin qui a accepté, du meurtrier de son frère, des chameaux comme prix du sang versé, il lui jette souvent au visage ces énergiques paroles : *Misérable! lorsque tu bois le lait de tes chameaux, c'est le sang de ton frère que tu bois!*

Les Bédouins sont pillards et voleurs. La pauvreté du sol du désert de Syrie a introduit dans ce pays une maxime de jurisprudence que les Arabes ont toujours crue et toujours pratiquée. Ils disent que, dans le partage de la terre, les autres branches de la grande famille humaine ont obtenu les climats riches, heureux, et que la postérité de l'infortuné Ismaël a le droit de prendre par l'artifice et la violence la portion de l'héritage

dont on la prive injustement. *Il faut bien,* ajoutent-ils, *que nous nous procurions ce que la terre que nous habitons nous refuse.* Aussi lorsqu'un Arabe a dépouillé quelqu'un, il raconte avec orgueil son aventure. Il ne dit jamais : *J'ai volé un chameau, un cheval;* il dit : *J'ai gagné ceci ou cela.* Les pères nourrissent les enfants dans cet amour du brigandage. Un petit enfant qui, sous une tente étrangère, dérobe quelque objet, reçoit des éloges de tout le monde. *Voilà,* disent les Arabes, *un garçon qui promet; il annonce un caractère entreprenant et belliqueux.*

Et ces mêmes hommes, capables de toutes les fourberies, se croiraient offensés dans leur dignité si on leur offrait de l'argent pour prix de la nourriture qu'ils ont donnée sous leur tente!

Tel est le caractère des Arabes du désert; c'est un mélange de brigandage et de générosité. Les Bédouins joignent à des instincts atroces les vertus que nous admirons dans les mœurs d'Abraham et de Jacob. L'Arabe vagabond dépouillera le voyageur sur le grand chemin, et le recevra sous sa

tente *au nom de Dieu clément et miséricordieux!* Et lorsque l'étranger aura rompu avec lui le pain de l'hospitalité, il le défendra jusqu'à la dernière goutte de son sang.

D'après ce que nous lisons dans les auteurs anciens et d'après ce que nous voyons aujourd'hui, nous reconnaissons que les mœurs des Arabes du désert sont toujours restées les mêmes à travers les siècles. Le Bédouin n'a pas plus changé que le sable de son désert, la couleur de son ciel et la forme de ses montagnes. La raison de cette immobilité morale est bien simple : la conquête peut saisir et modifier un peuple enfermé dans les murs d'une ville, mais le Bédouin est insaisissable avec sa vie vagabonde, avec ses éternels voyages; il a quelque chose du vent, qui échappe à qui veut l'atteindre, à qui veut l'arrêter. La pauvreté de la tente, faite de poils de chameau, n'avait rien qui pût émouvoir l'ambition des conquérants; il leur faut des royaumes opulents, des cités remplies de trésors, et non pas le sable aride.

—

XXV.

PALMYRE.

La fondation de Palmyre, que les Arabes appellent aujourd'hui Tedmor ou Tedmour, remonte au temps du roi Salomon; mais, depuis cette époque jusqu'à l'année 270 de l'ère chrétienne, l'histoire de cette cité célèbre reste dans une profonde nuit. Ce silence des auteurs anciens ne doit pas nous étonner. Palmyre étant une ville purement commerciale, un simple entrepôt des tributs

de l'industrie entre diverses contrées, ne se mêlant à aucun mouvement politique, à aucune révolution, n'était pas de nature à faire beaucoup de bruit; assise dans son désert, elle ne connaissait que les caravanes qui allaient et venaient des bords du Jourdain aux bords du Tigre et de l'Euphrate, et cette paisible vie n'était pas faite pour retentir dans l'histoire. Il en est de certaines villes dans le monde comme de certains hommes laborieux qui, par la nature de leurs occupations et de leurs œuvres obscurément utiles, traversent la société sans que leur nom éclate et sans que la gloire prenne garde à toute la peine qu'ils se donnent. Si Palmyre n'avait jamais été qu'une cité commerciale, le voyageur n'irait pas la troubler aujourd'hui dans le silence de son désert; mais la postérité s'est occupée d'elle parce qu'elle est devenue le siége d'un empire, parce que de grands intérêts politiques se sont agités sous ses murs, et surtout, enfin, parce que la gloire des arts y a laissé d'impérissables traces.

Ce fut donc l'an 270 de Jésus-Christ que le

nom de Palmyre éclata pour la première fois avec celui de sa puissante reine Zénobie. Un portrait de cette femme extraordinaire nous a été laissé par les auteurs latins. Les feux du soleil d'Asie avaient bruni ses traits; ses dents avaient la blancheur des perles, et ses grands yeux noirs brillaient comme des astres; sa taille était svelte et légère comme le palmier de Tedmor; elle portait une tunique dont les bords étaient entourés de pourpre et de pierreries; des agrafes magnifiques lui serraient la ceinture. La reine se montrait à ses troupes le casque en tête, les bras nus, et la main armée d'un glaive étincelant. Ses soldats se demandaient quelquefois si elle n'était pas véritablement Pallas, la déesse des combats.

Le sénat de Rome avait accordé à Odenath, mari de cette reine, le gouvernement de l'Asie seulement, comme distinction personnelle. D'après les traités, l'autorité d'Odenath finissait avec lui; mais son illustre veuve, qui méprisait également le sénat et Gallien, alors empereur, se déclara souveraine absolue de tout l'Orient. Héraclius,

général romain, passa les mers à la tête d'une armée nombreuse, et vint attaquer Zénobie dans ses États. La belliqueuse reine mit les Romains en déroute, et Héraclius retourna en Europe, honteux d'avoir été vaincu par une femme. Mais quelque temps après l'empereur Aurélien vainquit Zénobie et la fit prisonnière. Palmyre fut saccagée et ses habitants égorgés.

Zénobie servit au triomphe d'Aurélien avec une pompe qui, aux yeux des Romains, parut sans exemple. La princesse de Palmyre attirait tous les regards; elle était si couverte de diamants, qu'elle paraissait accablée sous le poids de ses ornements. Elle avait aux pieds et autour du cou des chaînes d'or; elle marchait à la tête d'un brillant cortége, et des gardes soutenaient ses chaînes.

Zénobie fut exilée à Tibur, charmant exil, il est vrai; mais que faisaient à la reine détrônée les gracieux coteaux de Tibur, les frais ombrages de l'Anio et le bruit de ses cascades! Sous les oliviers et les peupliers de l'Anio, Zénobie regrettait le sable de son désert de Palmyre, et sa

pensée s'attachait à cette ville embellie, agrandie par ses soins; aux belliqueuses troupes qu'elle avait tant de fois menées à la victoire, aux rives de l'Euphrate qu'elle avait si souvent parcourues, où elle avait bâti des cités, monuments de ses triomphes. Cette femme qui, au milieu de la chute de la domination romaine en Orient, s'était fait un empire; cette Zénobie, née pour la glorieuse activité du pouvoir et de la guerre, combien elle dut souffrir ainsi condamnée à une vie oisive et solitaire! Zénobie, dans ses rêves de gloire, avait pensé qu'un jour les portes de Rome s'ouvriraient devant elle; déjà était prêt le char étincelant sur lequel elle devait entrer triomphalement dans la ville éternelle soumise à ses lois; ce char, qu'elle s'était plu à enrichir, elle avait eu la douleur de le voir servir comme elle, pauvre captive, au triomphe d'Aurélien, son vainqueur. On pouvait bien appliquer à Zénobie vaincue et exilée les paroles du prophète hébreu : *Assieds-toi en silence, fille des Chaldéens! on ne t'appellera plus la reine des nations!*

XXVI.

LES RUINES.

Palmyre est située à cinquante lieues de Tyr, trente lieues de Damas, vingt lieues de l'Euphrate, et cent lieues de Babylone. Une heure avant d'arriver à Tedmor, on voit à droite, à gauche, deux chaînes de montagnes, dont l'une se nomme Djebel-Rouag, l'autre Djebel-Abdiah. Ces deux chaînes sont nues comme la paume de la main,

et présentent des couleurs grises et noirâtres. Les deux montagnes s'avancent vers l'orient en se rétrécissant peu à peu, puis elles forment un défilé d'environ 100 mètres de largeur et autant de longueur. A l'extrémité orientale du défilé, les deux chaînes se séparent brusquement : celle de gauche se dirige vers le nord, celle de droite dessine un coude et fuit au midi. En face de vous, sous vos yeux, Palmyre apparaît tout à coup; c'est le spectacle le plus extraordinaire, le plus étonnant qu'il soit donné à l'homme de contempler. Une forêt de colonnes, des arcs de triomphe, des portiques, des palais, des temples, des tombeaux gigantesques, se déploient au milieu d'une plaine sablonneuse et blanchâtre; au delà de ces imposantes ruines se déroulent, dans un horizon sans limites, les immenses profondeurs du désert. Point de lierre, point d'herbe; ni mousse, ni ronces, ni gazon, pas une fleur, pas une plante grimpante, ne se montrent sur ces éclatantes ruines; elles sont nues, désolées, comme l'affreux désert qui les environne. Quand le soleil, à son

midi, verse des torrents de lumière sur ce sol nu et sur ces grands débris, Palmyre semble enveloppée dans des tourbillons de feu; la terre paraît s'ouvrir et vomir des flammes tournoyantes; des langues enflammées, des lignes ardentes sillonnent l'atmosphère : on dirait une pluie d'étoiles. La fumée qui se mêle à ce vaste embrasement de l'espace vous fait tout à coup songer à la fumée des soleils éteints dont parle Ézéchiel, et, frappé de terreur, vous croiriez en ce moment assister à une scène de la fin du monde.

Les débris de Tedmor couvrent un espace d'une lieue et demie de circonférence. Une source abondante, intarissable, jaillit du milieu des ruines, s'échappe par deux canaux, et arrose à peu de distance, au midi de l'antique cité, des jardins où croissent des palmiers et des oliviers. Je n'entreprendrai point ici une description détaillée des ruines de Palmyre : ce serait l'impossible. Une grande confusion, le désordre le plus complet, règnent au milieu de ces débris. On ne pourrait pas plus désigner les monuments de Palmyre

d'après leurs vestiges, qu'on ne pourrait dire les noms de toute une génération d'hommes dont on verrait les ossements répandus dans une vallée ou enterrés dans des catacombes. Contentons-nous donc d'indiquer les plus belles ruines du monde, celles du temple du Soleil.

Ce qu'on voit d'abord, c'est une muraille en marbre de 200 mètres carrés environ et de 6 mètres d'élévation; cette muraille d'enceinte, qui a souvent servi de lieu de défense aux Bédouins, est flanquée de pilastres corinthiens d'un travail achevé. On pénètre dans cette enceinte par une porte très-basse qui regarde le couchant; cette porte, où l'on remarque des traces d'une admirable sculpture, a été gâtée par les Arabes, qui y ont ajouté une construction grossière. Dès qu'on a mis le pied dans l'enceinte du mur, apparaît, à droite et à gauche, une colonnade qui fait tout le tour de la muraille d'enceinte. Ces colonnes, dont soixante-douze sont encore debout, sont cannelées et d'ordre corinthien; elles ont environ 10 mètres d'élévation.

Le temple proprement dit occupe une éminence au milieu de l'enceinte. Il forme un carré long de 20 mètres. Les ornements du portique sont des branches de palmier, des grappes de raisin, des fleurs, des fruits, des guirlandes représentées par le ciseau du sculpteur avec une élégance et un goût parfaits. A l'extrémité septentrionale de l'intérieur du monument est une grande niche magnifiquement travaillée ; c'est là que l'image de Baal était placée : Aurélien la prit et l'emporta à Rome pour être déposée dans le temple du Soleil que le vainqueur de Zénobie avait fait élever sur le mont Quirinal.

Le péristyle du temple de Palmyre n'existe plus que vers la partie orientale, où l'on compte encore neuf colonnes debout avec leur entablement ; mais les ornements des chapiteaux ont disparu : c'étaient des tigettes et des feuilles d'acanthe en bronze doré ; sur des tambours restés nus, on voit les trous où se trouvaient ces richesses, qui furent enlevées sans doute par les Romains victorieux.

J'avais contemplé les ruines de Palmyre à toutes

les heures du jour ; je voulus me promener la nuit au milieu de ces grands débris. On éprouve des impressions indéfinissables en errant seul à travers cette ville morte, lorsque des millions d'étoiles brillent au ciel, et que la lune blanche et belle répand ses pâles et mourantes clartés sur ces innombrables colonnes, sur ces temples, ces palais, ces portiques, ces arcs de triomphe et ces vieux sépulcres délabrés. Couché sur le sable encore brûlant des feux du soleil, la tête appuyée sur un tronçon de colonne, je prêtais l'oreille au long frémissement des branches des palmiers agitées par la brise, aux cris sinistres des oiseaux de nuit qui ont fait leur retraite dans les feuilles d'acanthe des chapiteaux, au léger bruit de l'eau qui coulait sous mes pieds ; puis je croyais entendre des voix perdues dans l'espace, des accents inconnus, des soupirs, des plaintes, des gémissements mystérieux.

Mes regards erraient indifféremment sur les ruines, et mon imagination leur prêtait des figures bizarres. Mon esprit était accablé par un monde





JE CRUS QUE J'ALLAIS ÊTRE ATTAQUÉ, ET JE SAISIS UN DE MES PISTOLETS SUSPENDUS À MA CEINTURE.

d'idées ; les noires ombres des colonnes qui s'allongeaient sur le sable m'apparaissaient comme des fantômes qui venaient pleurer sur le cadavre de Palmyre.

Parmi toutes ces ombres gigantesques, une plus petite se dessinait, se mouvait, de moment en moment, sur le sable poudreux ou sur la façade d'un tombeau. Cette ombre était celle d'un Bédouin ; il s'arrêta immobile, à trois pas de moi ; il tenait dans sa main une longue lance surmontée d'une touffe de plumes d'autruche. Je crus que j'allais être attaqué, et je saisis un de mes pistolets suspendus à ma ceinture.

« Salut sur toi ! me dit le Bédouin ; que fais-tu tout seul au milieu de ces ruines ? Ne crains-tu pas la fatale influence des djins (génies) ?

— Et où vas-tu toi-même ? lui répondis-je.

— J'ai perdu un de mes chameaux, et je le cherche, voilà ! »

Après un moment de silence, le Bédouin reprit d'une voix calme et grave :

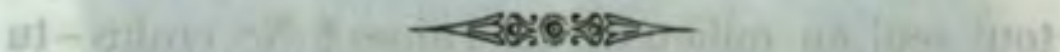
« Ainsi il fut un temps où la ville de Tedmor

était habitée par un autre peuple que le peuple arabe qui existe maintenant?

— Oui, une nation grande dans la guerre, dans les arts, dans le commerce, vivait jadis au milieu de cette enceinte où nous ne voyons aujourd'hui que des ruines et de la poussière. Tout est dévasté. Les tombeaux de la vallée des Morts sont même vides! »

L'Arabe, levant les yeux et les mains vers le ciel étoilé, répondait :

« Dieu seul est grand, éternel! »



XXVII.

SAINT-JEAN-D'ACRE.

Le nom seul de Saint-Jean-d'Acre, l'antique Ptolémaïs, rappelle un temps de bravoure et de foi; ce nom est inséparable de ceux des rois Richard, Philippe-Auguste et Saladin. L'histoire qui nous fait connaître la vie de ces vaillants chefs d'armée aux pays d'outre-mer a tout l'air d'un roman, et les fabuleux exploits des héros de la

Table-Ronde ne diffèrent presqu'en rien de ceux des héros des croisades. Le siége de Saint-Jean-d'Acre par les chrétiens dura plus de trois ans; les croisés y versèrent plus de sang, y montrèrent plus de bravoure qu'il n'en fallait pour conquérir toute l'Asie. Plus de cent combats, a dit un historien, et neuf grandes batailles, furent livrés devant les murs de la ville; plusieurs armées florissantes vinrent remplacer des armées presque anéanties, et furent à leur tour remplacées par des armées nouvelles. Les chroniqueurs arabes comparent la multitude des soldats chrétiens et musulmans campés devant Saint-Jean-d'Acre à celle qui s'assemblera dans la vallée de Josaphat au jour du dernier jugement. Un jour, un chevalier croisé défendit seul une des portes du camp des chrétiens contre une foule de soldats de Saladin. Ce guerrier, a dit un auteur musulman, était semblable à un démon animé par tous les feux de l'enfer. Une énorme cuirasse le couvrait tout entier; les flèches, les pierres, les coups de lance ne pouvaient l'atteindre; tous ceux qui l'appro-

chaient recevaient la mort, et lui seul, au milieu des ennemis, tout hérissé de javelots, semblait n'avoir rien à redouter. Il ne périt que par le feu grégeois, que les Sarrasins firent pleuvoir sur sa tête. Il tomba, semblable à ces machines énormes des chrétiens que les assiégeants avaient brûlées sur les murailles de Ptolémaïs (1).

Au temps de la domination française en Palestine, au XIII^e siècle, Acre était la plus florissante ville de la côte syrienne. Elle avait remplacé Tyr, cette brillante métropole qui battait les mers, comme dit l'Écriture, avec les ailes de mille vaisseaux! Les murs de Ptolémaïs étaient si larges, du côté de la mer, que deux chars, venant à la rencontre l'un de l'autre, auraient pu passer dessus. De doubles murs, des fossés profonds, de grandes tours défendaient la cité du côté de la terre. Dans l'enceinte de la ville s'élevaient des châteaux forts où les princes et les seigneurs faisaient leur résidence. Des étoffes de soie ou d'autres belles tapisseries couvraient les places

(1) MICHAUD, *Histoire des Croisades.*

publiques et les garantissaient des ardeurs du soleil. Les princes et les seigneurs se promenaient sur ces places comme des rois, une couronne d'or sur la tête, et suivis de leur nombreuse maison, qui se faisait remarquer par des habits précieux couverts d'or, d'argent et de pierreries. Ils passaient leurs jours dans des tournois et dans toutes sortes de jeux et d'exercices militaires. Les plus riches marchands de tous les pays du monde, entre autres des Pisans, des Génois, des Vénitiens, des Florentins, des Romains, des Parisiens, des Carthaginois, des Constantinopolitains, des Damasquins, des Égyptiens, habitaient cette ville et y apportaient tout ce qui pouvait servir aux besoins de la nombreuse population (1).

Qu'il y a loin de cette antique prospérité à l'état présent de Saint-Jean-d'Acre! Sa position géographique n'a pas changé, il est vrai; cette ville est toujours la clef de la Syrie, et lorsque Napoléon eut la pensée de pousser ses conquêtes dans ces lointaines régions, il chercha d'abord à se rendre

(1) *Bibliothèque des Croisades*, chronique d'Hermann.

maître de Saint-Jean-d'Acre : ce fut son échec au pied des murailles de la cité qui le fit renoncer à toute expédition au delà du Liban. Les imposantes fortifications de Ptolémaïs, qu'Ibrahim-Pacha, en 1831, fit réparer après sa conquête de la Syrie, ne renferment en ce moment qu'un vaste amas de pierres, au milieu duquel se montrent quelques maisons de chétive apparence. Des cloaques dégoûtants, des chiens immondes errant sans maître dans les rues désertes, semblent y entretenir la peste, qui, dans cette pauvre ville, a fait si souvent et depuis si longtemps tant d'affreux ravages. Aux splendeurs du luxe et des richesses ont succédé la misère et la faim, qui, dans ce pays, tuent plus de monde que la guerre. Ce ne sont plus des princes et des rois qui promènent leur somptueuse vanité sur les places publiques de Saint-Jean-d'Acre ; vous n'y voyez plus aujourd'hui que des lépreux, des mendiants, qui tendent la main à l'étranger qui passe. Comme pour donner à cette ville une physionomie encore plus repoussante, le gouvernement turc y a placé un

bagne, hideux repaire de bandits qui arrivent là des bords de l'Oronte, de l'Euphrate et du Nil. Mais entre les mains d'une nation puissante et civilisée, Saint-Jean-d'Acre pourrait se relever encore et retrouver son éclat d'autrefois. Il y a des villes dans le monde qui ne doivent leur importance et leur fortune qu'à leur position géographique : Constantinople, Alexandrie, Damas pourraient bien subir des revers, mais elles ne pourraient pas être entièrement effacées de la terre. Il en sera ainsi, nous le croyons, de l'antique Ptolémaïs; cette immense question d'Orient, si profondément unie aux intérêts de l'Europe, amènera sans doute au pied des murailles d'Acre de nouvelles armées qui se livreront de nouveaux combats; et lorsque cet empire ottoman, déjà si caduc, si vermoulu, aura cessé d'exister, l'étendard de Jésus-Christ, éternel symbole de lumière et de liberté, resplendira de nouveau sur les vieux murs de Saint-Jean-d'Acre.

XXVIII

DAMAS.

Damas est, après Constantinople, la plus belle, la plus importante ville de l'empire ottoman. Elle renferme des bains, des caravansérais, des palais et des mosquées dont l'architecture hardie, fantasque, gracieuse et dentelée, rappelle le beau temps de l'islamisme, les merveilles de l'Alhambra, les monuments des rois maures à Grenade et à Séville.

Puis ce sont les merveilles de la nature qui semblent être toutes réunies au milieu de Damas, autour de Damas; l'œil ne s'arrête que sur des jardins où croissent tous les arbres fruitiers de l'Orient et de l'Occident. De pittoresques fontaines, de beaux et grands ruisseaux aux eaux argentées, bordées de lauriers-roses, de sycomores et de palmiers, donnent à la ville une physionomie tout orientale. Le prophète Mahomet, dit une légende musulmane, lorsqu'il vit Damas du haut des montagnes, frappé de la beauté de ces lieux, s'arrêta tout à coup et ne voulut pas descendre vers la ville. *Il n'y a qu'un seul paradis destiné à l'homme*, s'écria-t-il; *pour ma part, j'ai résolu de ne point prendre le mien dans ce monde.*

« Damas est comme une étoile ou un diamant qui brille sur le front de l'univers, a dit un poëte syrien. La joie et le plaisir ont choisi cette cité pour asile. Là, sont des palais et des fleurs, des jardins et des nappes d'eau; là, mûrissent des fruits de toute couleur; là, vous rencontrez des visages de la beauté la plus parfaite. Damas est le

plus délicieux des quatre paradis terrestres (1). Ces lieux de délices, Dieu ne les a fait voir en aucun autre pays de la terre. Heureux celui dont les jours s'écoulent dans cette contrée où souffle une brise embaumée! Damas est le pays des belles jeunes filles, des perles et des paillettes d'or. »

Pendant le *beïram* (Pâques des Turcs), Damas ressemble, le soir, à une de ces cités fantastiques, comme on en trouve dans les *Mille et une Nuits :* les mosquées, les coupoles, les minarets sont illuminés en verres de couleur. Des moutons ornés de branches de laurier apparaissent devant les boutiques des bouchers. Des femmes et de beaux enfants se montrent aux fenêtres des maisons étincelantes de lumières et entourées de guirlandes de fleurs. Au milieu des bazars, éclairés comme en plein jour, se presse une multitude d'hommes, de femmes, dont les costumes offrent un bizarre mélange de toutes les nations qui habitent Damas. Les Musulmans citadins s'y montrent avec leurs

(1) Les Musulmans donnent le nom de paradis terrestre aux villes de Damas, Stamboul, Malattia et la Mecque.

robes flottantes, leurs turbans rouges, verts, jaunes ou blancs, et leurs souliers jaunes; les chrétiens avec leurs turbans bleus et leurs larges pantalons de même couleur; les Juifs, avec leurs robes brunes et leurs chapeaux sans bord entourés d'un fichu noir; les officiers de l'armée, avec leur uniforme chamarré d'or; les Bédouins du désert, avec leurs manteaux rayés jetés sur leurs épaules et leurs schalls jaunes serrés autour de la tête par une corde grise; les femmes musulmanes, avec leurs voiles blancs qui les couvrent de la tête aux pieds.

On sait que c'est à Damas que s'opéra la conversion de saint Paul, ce grand homme que Dieu avait choisi pour porter son nom devant les gentils et devant les enfants d'Israël. Près d'une porte murée, à l'ouest de la ville, on voit les ruines d'une chapelle qui marquait la place où l'Apôtre des nations fut frappé par la lumière du ciel. Après avoir assisté au martyre du diacre Étienne à Jérusalem, l'homme de Tarse vint à Damas pour persécuter les disciples de Jésus-Christ.

Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? lui dit la voix mystérieuse; *je suis Jésus que vous persécutez.* — *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* dit Saul, terrassé et tremblant. — *Entrez dans la ville,* répondit le Seigneur, *on vous dira là ce qu'il faut que vous fassiez.* Paul tomba persécuteur et se releva apôtre. Il était aveugle. Les hommes qui étaient avec lui le conduisirent dans la ville, chez Ananie, qui lui rendit la vue et le fit chrétien. Les Juifs résolurent de faire mourir ce nouvel apôtre; averti du complot, Paul ne trouva d'autre moyen de salut que la fuite; comme les Juifs, disent les livres saints, gardaient les portes de la maison où logeait Paul, les disciples le descendirent, pendant la nuit, le long du mur, dans une corbeille.

De même que les chrétiens de Damas ne prononcent qu'avec admiration et amour le nom de saint Paul, de même les Musulmans de cette ville ne font entendre qu'avec un saint respect celui de Saladin. C'est à Damas (en 1192) que mourut ce grand prince. Il avait choisi cette ville pour capi-

tale de son royaume de Syrie; il y était demeuré longtemps, et la population s'était longtemps ressentie de ses bienfaits. Dans une rue de Damas se montrent les ruines d'un ancien édifice qui était, dit-on, le palais du bon et vaillant fils d'Youb. Les débris de cet édifice sont sacrés aux yeux des Damasquins; le souvenir des vertus de Saladin les ont sanctifiés à leurs yeux. Avouons qu'on est en quelque sorte forcé de partager les sentiments des Damasquins à l'égard du soudan, rival de Philippe-Auguste et de Richard, en se rappelant l'histoire de sa vie. Qui fut meilleur et plus brave que lui? Il envoyait des rafraîchissements et des médecins aux rois de France et d'Angleterre malades sous leurs tentes dressées dans les plaines d'Acre. Après la prise de Jérusalem, il traita Sibylle, femme de Lusignan, avec la générosité d'Alexandre envers l'épouse et la mère de Darius, dans les plaines ensanglantées d'Issus. Maître de la ville sainte, il rendit l'église du Saint-Sépulcre aux chrétiens et proclama la liberté des cultes dans un pays soumis à ses lois. Au moment où Philippe-

Auguste allait monter sur un vaisseau qui devait le ramener en France, il reçut une ambassade solennelle de Saladin ; il lui envoyait des présents magnifiques, et le faisait complimenter comme le plus puissant monarque de l'Occident. Les dernières paroles de Saladin à un de ses fils à qui il avait donné le gouvernement d'une province, rappellent le discours qu'au moment d'expirer saint Louis adressait à son fils, Philippe III. « Gardez-vous, ô mon fils, disait Saladin mourant, gardez-vous d'offenser personne, les hommes n'oublient les injures qu'après en avoir tiré vengeance, tandis que Dieu nous accorde le pardon de nos fautes pour un simple repentir ; car il est bienfaisant et miséricordieux. »

Il distribua également ses aumônes aux chrétiens et aux Musulmans. Avant d'expirer, il ordonna à un de ses officiers de porter son drap mortuaire dans les rues de Damas, en répétant à haute voix : *Voilà ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.* « Les Musulmans, a dit M. Michaud, toujours gouvernés par la crainte,

s'étonnaient de l'amour que leur inspirait un souverain, et le suivaient avec joie dans les combats. Sa générosité, sa clémence, son respect pour la foi jurée, furent souvent loués par les chrétiens, qu'il avait rendus si malheureux par ses victoires, et dont il acheva de renverser la puissance en Asie. »

Quoique ces détails soient connus de tout le monde, on nous pardonnera, nous l'espérons, de les avoir reproduits ici. Les belles actions, les nobles sentiments, un beau caractère, sont de tous les pays, de toutes les religions; il est utile de les montrer partout et toujours, car, dans sa faiblesse, le cœur de l'homme a sans cesse besoin de contempler la vertu face à face.



XXIX.

LA PALESTINE.

La Palestine est connue sous différents noms; chacun d'eux se rattache à un événement de son histoire. On l'appelle *Terre de Chanaan*, parce qu'elle fut primitivement occupée par les peuples descendus des onze fils de Chanaan, quatrième fils de Cham; *Terre d'Israël*, parce que Jacob portait aussi ce nom; *Terre de Jehovah*, ou *Terre du Sei-*

gneur, parce que ce pays était le seul où le vrai Dieu fût adoré au temps des païens; *Terre promise*, parce que Dieu avait promis à Abraham que ses descendants la possèderaient; *Terre sainte*, parce qu'elle fut sanctifiée par la présence, les miracles, les souffrances, la mort et la résurrection glorieuse de Jésus-Christ; *Terre de Judée*, du nom de la tribu de Juda. Le nom de Palestine lui vient des Philistins, les éternels ennemis des Hébreux, dont la capitale était Gaza, ville située à l'extrémité méridionale de la Terre sainte. Nous lisons, dans la Genèse, que la Terre promise s'étendait depuis le fleuve de l'Égypte jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate; mais cette vaste étendue n'a été possédée par les Juifs que sous le règne de Salomon. Nous nous bornerons à ne donner ici quelques indications que sur la Palestine proprement dite.

Sa longueur ne dépasse pas cinquante lieues; sa largeur, trente. Elle est bornée, au sud-ouest, par Gaza et la Méditerranée; au sud-est, par l'Idumée; à l'orient, par les monts d'Arabie et

l'ancien pays des Moabites ; au nord, par l'Anti-Liban. La Palestine se divise, de nos jours, en trois provinces : la Galilée, la Samarie et la Judée. La première a pour ville principale Nazareth ; la seconde, Naplouze (l'antique Sichem) ; la troisième, Jérusalem (1).

Ce pays a passé successivement sous la domination des Juifs, des Grecs, des Romains, des Français, au temps des croisades ; il est aujourd'hui sous la domination des Turcs ; sa population actuelle ne dépasse pas 100,000 habitants, chrétiens, Musulmans et Juifs ; ces derniers sont les moins nombreux ; on trouve à peu près autant de chrétiens que de Musulmans. Cette contrée, si riche et si peuplée au temps de la prospérité des Juifs, est aujourd'hui réduite à la dernière des misères, elle n'a plus pour elle que ses beaux et saints souvenirs. Ce pays n'a cependant rien perdu de sa fertilité ; les environs de Jérusalem sont arides, dévastés ; les autres points de la Palestine

(1) Ces indications géographiques ont été puisées dans un petit livre de M. B. Poujoulat, intitulé *Élias*.

offrent partout un terrain gras et susceptible de toutes sortes de productions. Ce pays, tant dénigré par les philosophes du XVIII^{e} siècle, qui, du reste, ne le connaissaient pas, était très florissant encore sous le règne des rois latins de Jérusalem. « La Terre sainte florissait à cette époque comme un paradis de volupté; semblable aux lis, aux roses, aux violettes, elle répandait au loin les plus doux parfums. Le Seigneur avait versé sur elle ses bénédictions. Les déserts s'étaient changés en campagnes grasses et fertiles; les moissons s'élevaient dans les lieux qu'avaient habités les serpents et les dragons. Le Seigneur, qui avait autrefois abandonné cette terre, y avait alors, par un effet de sa grande miséricorde, rassemblé ses enfants. Les hommes de toutes les nations qui étaient venus s'y fixer en doublaient la population (1). »

Cette poétique peinture n'a rien d'exagéré; on la trouve d'une parfaite exactitude quand on a vu

(1) *Bibliothèque des Croisades*, chronique de Jacques de Vitri.

les lieux auxquels elle se rapporte. La plaine d'Esdrelon seule, plaine aujourd'hui solitaire, abandonnée, nourrirait un royaume, si elle était entre les mains d'un peuple intelligent et laborieux. Mais tout s'use, tout périt entre les mains des Musulmans. *Où un Turc met le pied*, dit un proverbe oriental, *la terre reste sept ans sans produire*. Les Musulmans de la Palestine, comme ceux de tous les points de l'empire ottoman, passent leur vie à dormir, à prendre du café, à fumer le chibouck et à dire qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu et que Mahomet est son prophète ! *Allah, in Allah, Mohamed resoul Allah.*

Rien n'était charmant, au témoignage de l'historien Josèphe, rien n'était charmant, pittoresque comme les rivages de la mer de Galilée ou de Tibériade au temps de Jésus-Christ : partout se montraient de beaux noyers, des bois de palmiers et d'oliviers, des figuiers, des vignes grimpantes. On voyait aussi sur ses bords des roseaux aromatiques, d'où découlait un baume délicieux ; on en faisait un si grand cas à Rome, dit Pline, que Pompée

voulut orner son triomphe de quelques-uns de ces roseaux. De gros villages de pêcheurs s'élevaient au milieu des jardins, ainsi que les deux cités de Bethsaïde, dont l'une portait aussi le nom de Juliad, Capharnaüm, Tarichée, Corozaïn, Tibériade, Gamala, Génésareth ou Génésar, d'où le lac tire son nom. La population de ces villes était nombreuse et vivait dans une grande aisance. Maintenant il n'y a ni arbres, ni culture, ni villes, ni villages, ni peuples autour du lac de Génésareth ! C'est à peine si l'on trouve encore quelques traces des cités qui florissaient sur ces rivages. Ces terribles paroles du Christ semblent avoir eu leur accomplissement : « Malheur à toi, Corozaïn ! malheur à toi, Bethsaïde !... et toi, Capharnaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'aux enfers. »

XXX.

SOUVENIRS D'HISTOIRE A TIBÉRIADE.

La ville de Tibériade, située sur la rive occidentale du lac dont nous venons de parler, et qui fut fondée par Hérode Antipas, n'a laissé aucune trace de sa splendeur passée. Nous n'avons vu là, au mois de décembre 1837, qu'un amas de pierres et quelques cabanes habitées par des Juifs et des chrétiens. Nous ne pûmes y trouver un

abri pour y dormir, et nous passâmes la nuit sur le rivage du lac de Génésareth. Nuit délicieuse ! un beau ciel resplendissant d'étoiles, une brise embaumée qui agitait mollement les flots harmonieux, des feux d'Arabes Bédouins sur l'autre bord, les souvenirs de l'Évangile planant sur cette mer de Galilée, et puis un long silence à peine interrompu par le bruit des vagues qui venaient mourir à mes pieds, ont laissé dans mon âme des impressions qui ne s'effaceront jamais.

J'aimais à me rappeler dans ce lieu désert un spectacle solennel du peuple juif. Caligula, dont le nom seul rappelle tout ce qu'il y eut jamais de cruel, d'insensé dans la tête d'un homme, voulut se faire rendre les honneurs divins par tous les peuples soumis à son empire. Il envoya à Pétrone, gouverneur de la Syrie, l'ordre d'aller à Jérusalem avec une armée de 60,000 soldats, et de placer dans le temple de Salomon sa statue, aux pieds de laquelle on lisait ces mots : *Le temple du nouveau Jupiter, l'illustre Caïus.*

La statue était colossale : elle fut achevée à

Sidon par les plus habiles sculpteurs de la Phénicie. Caligula avait ordonné à Pétrone de massacrer tous les Juifs qui s'opposeraient à sa volonté suprême. Le gouverneur de la Syrie se mit en marche vers Jérusalem : au bruit de cette nouvelle, les Israélites de tout âge, de tout sexe, quittèrent la Palestine et allèrent sans armes à la rencontre de l'armée romaine.

Les Hébreux trouvèrent Pétrone à Saint-Jean-d'Acre ; ils se jetèrent aux pieds du général romain, et le supplièrent en pleurant de ne pas violer les lois de leurs ancêtres. Les larmes et les prières des Juifs touchèrent le gouverneur de la Syrie : il laissa la statue de l'empereur à Ptolémaïs, et se fit suivre par les Juifs à Tibériade.

Arrivé sur le bord du lac de Génésareth, Pétrone rappela aux Israélites rassemblés autour de lui, combien les menaces de Caligula étaient redoutables, combien sa vengeance était terrible. Recevoir la statue de l'empereur dans le temple de Salomon, ou se résigner à mourir tous, telle était l'alternative où Pétrone réduisit les Hébreux.

« Nous mourrons tous ! s'écrièrent les Juifs, avant de voir la profanation dans le sanctuaire du Saint des saints ! nous défendrons l'entrée de la maison de Jehovah jusqu'à la dernière goutte de notre sang ! »

L'ardent amour de ce peuple pour la religion de ses pères ébranla Pétrone dans l'exécution des ordres de l'empereur : il écrivit à Caligula qu'on ne pourrait placer son image dans le temple de Jérusalem qu'après la destruction complète des habitants de la Palestine. L'empereur, plein de rage en apprenant que ses commandements n'avaient pas été exécutés, envoya des députés en Judée, chargés de mettre Pétrone à mort, ainsi que tous les Hébreux.

Vous allez voir ici le doigt de Dieu : les messagers romains, porteurs de cet ordre foudroyant, furent retenus en mer par des vents contraires; ils arrivèrent en Palestine vingt-sept jours après que Pétrone eut appris la mort de Caligula : Chéréas avait délivré le monde de ce monstre (1).

(1) *Josèphe*, liv. II, ch. XVII.

Il y avait sept ans que le sang du Juste avait été répandu sur le Golgotha, quand se passait à Tibériade la scène qu'on vient de lire. Les langues de feu du mont Sion étaient descendues sur les apôtres. Simon Pierre avait converti en deux prédications huit mille Juifs à Jérusalem. L'Église chrétienne était fondée : Jacques, frère du Sauveur, avait été élu évêque de cette Église naissante. L'élection des sept diacres avait eu lieu : l'un d'eux, Étienne, avait déjà souffert le martyre pour glorifier son Dieu (1). Les douze hommes de Palestine s'étaient déjà partagé l'univers.

Pendant la guerre des Romains contre les Juifs, le lac de Tibériade devint le théâtre d'un sanglant combat naval. Deux mille Hébreux, échappés par miracle au massacre de Tarichée, s'embarquèrent sur de gros bateaux qu'ils lancèrent dans la mer de Galilée. Une petite flotte romaine gagna bientôt le large et atteignit les barques des Juifs. Les soldats de Vespasien tuaient à coups de javelot les Israélites qui se trouvaient à leur portée ; ils mas-

(1) *Actes des Apôtres.*

sacraient avec l'épée ceux qu'ils saisissaient au milieu du lac. Les Juifs n'avaient pas d'armes pour se défendre; ils s'étaient munis de pierres qu'ils lançaient contre leurs ennemis furieux; mais ces pierres, dit l'historien Josèphe, ne produisaient que du bruit en tombant sur les armes des Romains. Ceux-ci tranchaient la tête, coupaient les bras, les jambes des Israélites qui venaient au rivage à la nage et qui demandaient grâce; pas un seul Hébreu n'échappa au carnage. Les flots étaient rouges de sang, le rivage couvert de cadavres, et des débris de navires flottaient tristement sur la surface de l'eau.

XXXI.

NAZARETH.

Nazareth, que les gens du pays appellent aujourd'hui *Nassaria*, est, comme nous l'avons déjà dit, la principale ville de la Galilée. Cette ville, cependant, ne compte que 4,000 habitants, dont 2,000 chrétiens, le reste est musulman. La cité est pittoresquement située sur le penchant d'une colline, à l'extrémité septentrionale d'un large vallon où croissent la vigne, l'olivier, le figuier, le nopal et l'amandier; des champs de blé et quelques prairies naturelles entourent la cité de Joseph et de Marie.

Une très-jolie église, dédiée à sainte Marie, renferme la grotte de l'Annonciation; c'est là que s'élevait la petite maison de Marie *avant qu'elle fût transportée par les anges sur les bords de la mer Adriatique, dans le champ de la veuve Lorette*. C'est la prise et la destruction de Saint-Jean-d'Acre, en 1291, par Khalil, sultan du Caire, qui donna lieu à la légende de la translation de la demeure de Marie, d'abord en Dalmatie, puis en Italie. La conquête de Ptolémaïs par les infidèles anéantit toute domination chrétienne en Orient; les chrétiens de ces contrées en furent tellement épouvantés qu'ils étaient persuadés que les saints et les anges avaient déserté les demeures sacrées de Jérusalem, les sanctuaires de Bethléem, de Nazareth et de la Galilée (1). C'est donc dans l'église de Sainte-Marie que se trouve la grotte de l'Annonciation; elle est située derrière le maître autel; sa longueur est de vingt pieds, sa largeur de dix, et sa hauteur de sept. On y descend par quelques marches en marbre blanc. L'endroit où

(1) Michaud, *Histoire des Croisades*, tome V.

la Vierge était assise quand l'envoyé du Seigneur lui apparut, est marqué par une colonne de granit; à deux pieds de distance est une autre colonne qui indique la place où s'arrêta le messager. Un petit autel, entouré de dix lampes d'argent qui brûlent toujours, s'élève contre un des murs de la grotte. Sur un morceau de marbre blanc qu'on voit au bas de l'autel, on lit ces mots : *Verbum caro hic factum est.*

La *Salutation angélique* est, après *l'Oraison dominicale*, la première prière qui s'exhale des lèvres de l'enfant élevé dans la religion de Jésus-Christ. Devenu homme, le chrétien ne peut oublier cette prière, car il se souvient que sa mère la murmurait à son oreille quand elle le pressait sur son cœur, quand elle le nourrissait avec amour ! Il aime à reporter sa pensée vers ses premiers ans, comme pour chercher les seules sensations vraiment pures et saintes qu'il lui soit donné d'éprouver dans ce monde de misère et de corruption ! Quelle doit être donc la joie du chrétien qui, né sous les cieux lointains, peut s'agenouiller dans

l'antique demeure de Marie, et redire la *Salutation angélique* à l'endroit où s'est accompli le miracle de notre rédemption ! Les tendres caresses de ma mère, le chant des oiseaux du rivage paternel, le parfum des fleurs de nos jardins, les nuages d'encens qui s'élevaient de l'encensoir que, dans mon enfance, j'avais balancé devant l'autel de l'église de mon village, les félicités sans mélange du matin de ma vie, toutes les suaves réminiscences du jeune âge, en un mot, m'arrivaient en foule dans la grotte de l'Annonciation, quand je répétais le simple *Ave, Maria.*

Combien sont douces et profondes les impressions que la vue de Nazareth, de son vallon, de ses collines, fait naître au cœur du voyageur chrétien ! qu'ils sont beaux et touchants les souvenirs que ces lieux rappellent ! Jésus naquit à Bethléem, ville de la tribu de Juda ; mais ce fut à Nazareth, ville de la tribu de Zabulon, dans la chaumière d'un pauvre charpentier, que vivait cet enfant, *pur comme la rosée de l'aurore !* cet enfant qui devait porter sur son ÉPAULE la marque de sa principauté ; cet en-

fant qui devait être appelé Admirable, Conseiller, Dieu fort, Prince de la paix; cet enfant qui devait s'asseoir sur le trône de David, posséder son royaume, l'affermir, le fortifier dans la justice et dans l'équité jusqu'à la fin des temps (1) ! *Cette grande lumière*, que l'œil du prophète voyait dans l'horizon de l'avenir, est bien réellement sortie de Nazareth ! L'intelligence est troublée dans la contemplation de tant de merveilles ! Elle est sortie de là, cette *grande lumière*, et s'est répandue partout où l'homme respire ! ses reflets ont éclairé les peuples, comme l'avait prédit l'écrivain inspiré, et les ont tirés de la mer d'erreur où ils étaient ensevelis depuis quarante siècles.

La vieille France, la France du moyen âge, a laissé partout des traces sur les chemins de la Palestine. Lorsque, dans le pays de Phénicie, Louis IX s'occupait à rebâtir des villes, à briser les fers des captifs qui restaient encore en Égypte, à dompter les infidèles, à adoucir le sort des chrétiens de Syrie que la guerre avait ruinés; lorsqu'il

(1) Isaïe, chap. IX.

recevait les ambassadeurs du Vieux de la Montagne et les ambassadeurs des sultans de l'Asie, on vit des seigneurs et des barons français, qui avaient été les modèles du courage, donner l'exemple de la dévotion et de la piété. « On voyait des chevaliers, a dit Michaud, déposant les armes et reprenant la panetière et le bourdon du pèlerin, se rendre dans les lieux consacrés par les miracles et la présence de Jésus-Christ et des saints personnages dont la religion conservait la mémoire. »

Louis IX visita plusieurs fois la montagne du Thabor, le village de Cana et les rivages de la mer de Galilée. Au mois de mars de l'année 1252, la veille de la fête de l'Annonciation, le pieux monarque, revêtu d'un cilice, accompagné de quelques chevaliers du légat, et de Geoffroi de Beaulieu, son confesseur, fit le pèlerinage d'Acre à Nazareth. « Lorsque le roi aperçut de loin les lieux saints, dit le chroniqueur, il descendit de cheval; après avoir fléchi le genou, il s'avança à pied vers la cité sacrée. Louis IX jeûna ce jour-là au pain et à l'eau, quoiqu'il eût fait une marche fatigante. Il

reçut dans la grotte de l'Annonciation la communion des mains du légat. Ceux qui étaient avec le roi peuvent dire avec quelle solennité les vêpres, les matines, la messe, furent chantées. Depuis que le Fils de Dieu s'était incarné, jamais Nazareth n'avait vu une telle dévotion (1) ! »

L'image de saint Louis m'apparaissait douce et radieuse dans cette église de l'Annonciation, si remplie de religieux souvenirs. Gloire, gloire à toujours au génie de la France qui a porté la vertu d'un de ses plus grands rois au pays le plus vénéré de la terre, au pays où se sont passées les plus merveilleuses choses qui aient jamais remué les sociétés humaines.

(1) Chronique de Geoffroi de Beaulieu.



XXXII.

LE THABOR ET LES CHAMPS DE BATAILLE D'ESDRELON.

Le mont Thabor, célèbre par la transfiguration de Jésus-Christ, s'élève à l'extrémité nord-est de la plaine d'Esdrelon, à deux lieues à l'orient de Nazareth, à trois lieues à l'ouest de Tibériade. Il est tout à fait isolé des autres montagnes; sa forme est celle d'un cône tronqué; son élévation est de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la

mer; sa base peut avoir deux lieues de circonférence; il s'élance vers le ciel comme un dôme superbe. S'il pouvait y avoir sur la terre un trône digne de l'Éternel, ce trône serait le Thabor. Une belle forêt de chênes aux feuilles blanchâtres enveloppe le mont sacré sur trois côtés; elle laisse à découvert la partie occidentale, où apparaît le village de *Déborah*. Son sommet, couvert des débris de construction de tous les âges, offre une demi-lieue de tour. Ce fut sur cette montagne que la gloire de Dieu parut avec tant d'éclat, et que ces paroles furent prononcées : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute ma confiance; écoutez-le. » *Nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec Jésus-Christ sur la sainte montagne*, écrivait saint Pierre aux fidèles dispersés dans l'Asie Mineure, peu d'années après que le Christ avait expiré sur la croix. Cette transfiguration n'était-elle pas une prophétique image de l'immense transformation qui allait s'accomplir chez les hommes!

Sainte Hélène, mère de Constantin, avait fait bâtir sur le sommet du Thabor un temple chrétien qu'on appela *église des Trois-Tabernacles*, à cause des trois sanctuaires de cette église : l'un était consacré à Jésus, l'autre à Moïse, le troisième à Élie. Plus tard deux monastères s'élevèrent sur la montagne sainte ; ces deux couvents étaient habités par des religieux qui portaient le nom de *frères noirs*. Sous le règne des rois latins à Jérusalem, le Thabor était peuplé d'ermites ; mais après la victoire de Saladin contre Lusignan l'église et les monastères du Thabor furent démolis, et l'étendard de Mahomet remplaça sur cette montagne la croix de Jésus-Christ. Maintenant les Pères latins de Nazareth viennent, accompagnés de quelques fidèles, célébrer la messe sur le sommet du mont, le jour de la Transfiguration.

La plaine d'Esdrelon, que l'Écriture appelle aussi Mageddo, s'étend en longueur sur un espace de cinq lieues, en largeur sur un espace de deux lieues. La plaine est arrosée par le torrent de Cison.

Esdrelon est une de ces plaines que la nature semble avoir faites tout exprès pour servir de théâtre aux combats que les hommes se livrent entre eux. Cette terre a été engraissée par les cadavres des guerriers de toutes les nations et de tous les temps.

C'est d'abord la prophétesse Déborah et le fameux Barrac qui, avec 10,000 combattants, marchent contre les Chananéens commandés par Sisara, et les mettent en pièces au pied du Thabor. « Les rois de Chanaan sont venus, disait, après la victoire, la femme remplie de l'Esprit de Dieu ; ils ont combattu à Mageddo, et n'ont emporté aucun butin ! Le torrent de Cison a entraîné les ennemis morts ! Du haut du ciel les astres ont combattu contre Sisara (1) ! »

Trois siècles après, les champs de Mageddo sont le théâtre de la bataille de Saül contre les Philistins, bataille sanglante où le roi lui-même finit d'une manière si tragique. Saül a vu ses trois fils étendus morts sur le mont Gelboë.

(1) Juges, chap. IV et V.

« Tire ton épée et tue-moi ! dit-il alors à son écuyer ; je ne veux pas que les incirconcis m'insultent encore en m'arrachant la vie ! »

L'écuyer refuse de tuer son souverain. Saül prend alors son glaive, se jette dessus et meurt. A cette vue, l'écuyer se perce à son tour de son épée, et tombe sans vie sur le cadavre de son maître.

« Montagnes de Gelboë, s'écrie David, que la rosée et la pluie ne tombent jamais sur vous ! qu'il n'y ait plus sur vos coteaux des fruits dont on offre les prémices, parce que c'est là qu'a été jeté le bouclier des vaillants d'Israël ! Votre mort perce mon âme de douleur, ô Jonathas mon frère ! Vous étiez le plus beau des princes, vous étiez plus aimable que la plus aimable des femmes(1) ! »

Quatre cent trente-un ans s'étaient écoulés depuis la mort de Saül, lorsque le saint roi Josias tomba dans la plaine d'Esdrelon sous le glaive de Nechao, roi d'Égypte.

En 1217, une armée chrétienne entreprend

(1) Les Rois, liv. I, chap. XXVIII, et liv. II, chap. I.

une expédition contre le Thabor, où s'élevait une citadelle occupée par les Sarrasins. Les croisés massacrent un grand nombre de Musulmans, ils vont se rendre maîtres de la forteresse, lorsque la discorde éclate parmi les chefs de l'armée chrétienne, qui reprend alors honteusement le chemin de Saint-Jean-d'Acre. Un pieux chroniqueur, n'osant pas ici sonder les impénétrables desseins de Dieu, cherche à attribuer la pitoyable retraite des chrétiens à une cause surnaturelle. « Nous pensons, dit Olivier Scholastique, que le Christ notre Seigneur s'est réservé pour lui seul ce triomphe; lui qui monta sur cette montagne avec un petit nombre de ses disciples, et qui leur fit voir en ce même lieu la gloire de sa résurrection (1). »

Pour que rien ne manque à l'intérêt historique de cette plaine de Mageddo, voici venir les nouveaux preux de la France. Le vaillant Kléber, à la tête de 3,000 fantassins, arrive, le 16 avril 1799, dans la plaine d'Esdrelon. Il y trouve l'ar-

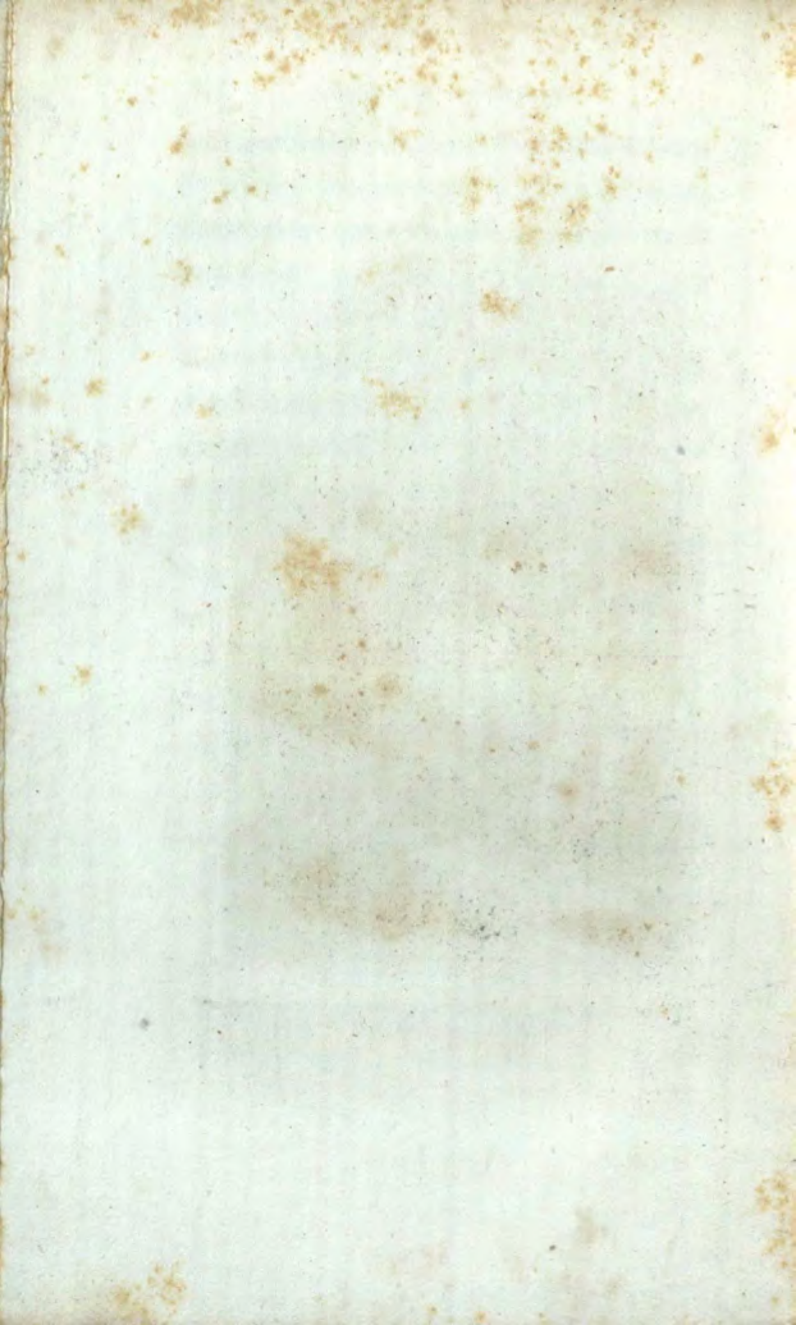
(1) *Bibliothèque des Croisades.*

mée musulmane, composée de 30,000 hommes. Le général français forme sa troupe en carré; l'impétueuse cavalerie arabe ne trouve que la mort devant un rempart de baïonnettes. Un coup de canon se fait entendre sur les montagnes de Nazareth : *C'est Bonaparte!* s'écrient les soldats français aux prises avec les mahométans depuis cinq heures consécutives. Napoléon arrive sur le champ de bataille. En un instant 6,000 Français détruisent cette armée que les gens du pays disaient *innombrable comme les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer!* Voilà cette éclatante victoire qui, dans les annales de notre pays, porte le nom de bataille du Thabor.



H. Girardet del. Brilly sc.

L'IMPÉTUEUSE CAVALERIE ARABE NE TROUVE QUE LA MORT DEVANT UN REMPART DE BAÏONNETTES.



XXXIII.

NAPLOUSE ET LES SAMARITAINS.

Une distance de quinze lieues sépare le Thabor de Naplouse, l'antique Sichem, où paissaient les troupeaux du vieux Jacob. La population de Naplouse, mêlée de chrétiens, de Musulmans, de Juifs, de Samaritains, s'élève à 6,000 habitants. Ils vivraient dans l'aisance s'ils n'étaient pas pressurés par l'impôt du gouvernement turc. Le vallon

où Naplouse montre ses coupoles, ses élégants minarets, ses bains, ses caravansérais et ses maisons blanches, est si fertile, si frais, si riant, si gracieux ! Le penchant des montagnes qui forment le vallon de Sichem n'offre pas un pouce de terrain qui ne soit cultivé avec un soin parfait. Heureux ce pays s'il n'était pas forcé de plier sous une main de fer qui est toujours la même, soit que la tyrannie vienne des bords du Nil ou des bords du Bosphore. En 1834, les Naplousains refusèrent d'obtempérer à des ordres barbares d'Ibrahim-Pacha ; le fils de Mehemet-Ali fit bombarder leur cité, qui depuis cette époque n'a plus repris son importance première.

Du haut des montagnes qui bornent au nord le vallon de Sichem, s'offre un de ces points de vue que Dieu n'a créés qu'en Orient. La mer, semblable à une immense ceinture bleue, apparaît au loin derrière les verdoyantes cimes des monts de Samarie ; à l'orient est la grande chaîne d'Arabie, qui borne la vallée arrosée par le Jourdain ; au midi se montre le beau pays de Naplouse ; au

nord on aperçoit le mont Someron, où fut bâtie Samarie, qui, sous le règne d'Achab, devint la capitale du royaume d'Israël. Cette cité, reconstruite par Hérode, qui la nomma Sebaste en l'honneur d'Auguste, n'offre plus aujourd'hui que des débris. En voyant les dernières ruines de cette superbe Samarie qui adora des dieux étrangers, on se rappelle ces paroles du prophète Michée : « Je rendrai Samarie comme un monceau de pierres qu'on met dans un champ lorsqu'on plante une vigne; je ferai rouler ces pierres dans la vallée, et je découvrirai les fondements de la cité coupable, dit le Seigneur, le Dieu d'Israël! »

Quelques débris vivants de l'antique Samarie vivent encore à Naplouse : ce sont les Samaritains, ennemis jurés des Juifs *orthodoxes*.

On connaît l'origine des Samaritains. Six cent soixante dix-sept ans avant Jésus-Christ, Salmanazar, roi d'Assyrie, s'empara de la Samarie; il fit conduire en captivité, sur les bords du Tigre, les dix tribus que Jéroboam sépara du royaume de Juda. Salmanazar repeupla la Samarie avec

une colonie du pays des Mèdes, appelée *cuthéenne*. Les Cuthéens étaient idolâtres. Une peste éclata dans la Samarie; les nouveaux habitants du pays invoquèrent en vain leurs dieux d'argile pour faire cesser le fléau. Ils allèrent demander alors au roi d'Assyrie quelques-uns des sacrificateurs hébreux qu'il retenait prisonniers. Les prêtres d'Israël instruisirent les Cuthéens dans la loi de Moïse, et furent appelés Samaritains, ou Semri (1).

Ils retournèrent dans la Samarie, emportant avec eux un Pentateuque écrit en caractères hébreux, et ce Pentateuque existe encore dans leur synagogue de Naplouse. Lors de la captivité de Babylone, les Israélites, trouvant plus à leur gré les caractères chaldéens, abandonnèrent les leurs pour prendre ceux des peuples des rives de l'Euphrate. C'est comme si l'on voulait écrire la langue turque avec des caractères français; la langue ne change pas, mais les caractères seulement. Les Samaritains, ennemis déclarés des Juifs, ne voulurent point admettre ces caractères étrangers

(1) JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, liv. IX, chap. XIV.

dans la langue hébraïque. Nous savons par des hommes versés dans la connaissance de cette langue, et même par des rabbins, qu'il n'y a aucune différence essentielle entre la Bible écrite en caractères chaldéens, c'est-à-dire celle que nous avons, et la Bible des Samaritains, écrite en caractères hébreux. Les arguments des ennemis de la vérité sainte tombent devant la parfaite conformité des deux Bibles écrites en caractères différents. La conservation du Pentateuque samaritain nous paraît donc toute providentielle.

Nous avons vu des Samaritains à Naplouse qui, selon l'expression de l'Écriture, vivent comme vivaient leurs pères. Ils ne cultivent pas la terre, se livrent à un misérable commerce, et leur pauvreté est passée en proverbe dans la Palestine; ils sont relégués dans un des plus sales quartiers de la ville. Les Musulmans, les chrétiens, les Juifs les accusent d'idolâtrie, les ont en horreur. L'expression de leur figure est sombre; tout paraît mystérieux dans les Samaritains. Les Anglais ont tenté de les convertir au protestantisme; ils leur

promettaient de grandes sommes d'argent s'ils voulaient abandonner leur ancienne loi pour embrasser celle de Luther. Les Samaritains, ces hommes si pauvres, si méprisés dans leur propre pays, ont résisté à toutes les séductions.

L'opiniâtreté des Samaritains en tout ce qui touche leurs mystérieuses croyances a vraiment quelque chose de frappant. « Il est des races pareilles à ces rochers du rivage que les flots de la mer battent sans cesse; les vagues, dans leur colère, rongent les rochers, les percent, leur enlèvent quelque chose de siècle en siècle; à la fin, après des milliers de tempêtes, l'onde dévorante ne leur laisse plus rien : ils ont disparu. Ainsi l'antique race des Cuthéens ou des Samaritains, race immobile, battue par les flots des âges et des révolutions, s'amoindrissait peu à peu en même temps qu'elle leur opposait une forte résistance; elle n'est plus aujourd'hui qu'un humble débris d'elle-même, et le jour n'est pas bien loin où les traces des Samaritains s'effaceront (1). »

(1) *Histoire de Jérusalem*, t. Ier, par M. Poujoulat.

XXXIV.

JÉRUSALEM.

I.

Jérusalem ! quel nom ! quelle ville ! Qui ne comprend toute la haute tristesse, toute l'immense poésie de ce nom ! Il est plein de larmes comme une lamentation de Jérémie, ou comme le chant des Hébreux proscrits sur les bords des fleuves de Babylone ; il est grave comme l'harmonie de l'orgue

dans les églises catholiques, doux comme le son de la cloche du village natal à l'heure où le jour s'enfuit; il est attendrissant comme la voix qu'on entendit à Rama, cette voix de Rachel qui ne voulait pas être consolée parce que ses enfants n'étaient plus. Le nom de Jérusalem est plein de grandeur comme le cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge; il est terrible comme une armée rangée en bataille, comme l'aspect d'Oreb et de Sinaï encore sillonnés de la foudre de Jéhovah!

A ne considérer Jérusalem qu'au point de vue purement historique, cette ville saisirait puissamment l'esprit, comme tous les lieux où de grands événements se sont passés. Or Rome elle-même, Rome qui a jadis donné des lois au monde entier, n'a pas, philosophiquement parlant, un intérêt aussi puissant que Jérusalem. Ce qui captive l'esprit, et ce qui le captive toujours, ce ne sont pas, qu'on le sache bien, de grands monuments, de beaux paysages, une splendide et riche nature; ce ne sont là que des distractions qui passent

vite comme tout ce qui tient à la matière. L'homme se complaît dans l'étude de l'homme ; voilà ce qui l'attache dans tous les temps et dans tous les pays. Le voyageur admirera bien un instant les forêts vierges du Nouveau Monde et ses grands fleuves ; mais l'homme n'a laissé dans ces brillants déserts aucune trace, et l'admiration du voyageur n'est pas de longue durée. Il y a un livre bien autrement attachant que le grand livre de la nature, c'est le cœur humain. Eh bien, la doctrine sortie du Calvaire a eu sur les sociétés humaines l'action la plus profonde dont les annales de la terre fassent mention. Tout est triste et désolé autour de Jérusalem, dans Jérusalem ; et cependant la vue seule de cette mystérieuse ville prend tout votre être, et le tient comme suspendu entre Dieu et le monde. Mais cette image de dévastation convient d'ailleurs à la ville des prophètes et du Christ ; elle est en parfaite harmonie avec les idées qui naissent dans l'esprit du voyageur qui chemine sur les bords du Cédron et dans la voie douloureuse. Ah ! c'est une couronne de deuil, comme

nous avons eu occasion de le dire quelquefois, c'est une couronne de deuil qu'il faut à la ville déicide, et non point une couronne de gloire!

Par quelles vicissitudes cette ville n'a-t-elle pas passé? Voyez-la d'abord simple citadelle appartenant aux Jébuzéens, David qui s'en empare et qui la transforme en cité superbe. Salomon y fait élever plus tard ce temple fameux pour lequel son père avait amassé 12 milliards de notre monnaie. Nabuchodonosor, ce puissant roi de Babylone qui, selon l'expression d'un écrivain, est dans la main de Dieu comme un tonnerre frappant un peuple prévaricateur; Nabuchodonosor et ses légions de Barbares renversent le temple, la cité, et entraînent les Juifs sur les bords des fleuves lointains. Cyrus permet aux malheureux captifs de revenir dans leur pays et d'y rebâtir la ville et le temple que Titus, après de sanglants combats, réduisit en cendres. Mais nous oublions les Machabées, cette vaillante race qu'aucune race de rois n'égala jamais, et qui sauvèrent leur patrie des fureurs d'Antiochus. Quels hommes! et quelle

magnifique époque dans l'histoire des Juifs que celle où l'amour de la patrie et l'amour de la religion enfantent des miracles de bravoure et empêchent la Palestine d'être la proie d'un tyran! La France aussi, la France, dont le nom retentit partout où la gloire a passé, est venue à Solyme et y a établi sa puissance. Des rois français ont régné à Jérusalem pendant quatre-vingt-huit ans. Le sultan Saladin détruisit cet empire le 4 juillet 1187, en gagnant sur les chrétiens la bataille de Tibériade. Maintenant la cité sainte gémit sous le joug des infidèles. « La maîtresse des nations est devenue comme une veuve : la reine des cités est tributaire! Les chemins de Sion pleurent, parce qu'on ne vient plus à ses solennités. Ses prêtres gémissent, ses vierges sont désolées ; elle est plongée dans l'amertume. » Ce passage de Jérémie semble avoir été fait pour la ville actuelle, tant il est l'expression réelle de la pauvreté, de l'abaissement de Jérusalem.

Mais il y a cependant une époque dans l'année où la ville de David cesse d'être solitaire : c'est

durant le carême; alors la population de Jérusalem est doublée. Quinze mille pèlerins chrétiens, hommes, femmes, enfants, vieillards, arrivent de tous les points de l'Asie au pied du Calvaire; ils traversent les mers et les déserts brûlants pour accomplir le saint voyage. Ils apportent des richesses à Jérusalem; ils y louent des maisons, des caravansérais, et s'y établissent en famille. Quelquefois même les demeures de pierre ne suffisent pas; de nombreuses tentes sont dressées sur le mont Sion, sur le mont des Oliviers et dans la vallée de Josaphat. La ville sort de sa torpeur, se réveille, s'anime; le mouvement et le bruit succèdent au silence et à l'abandon. Une infinité de marchands étalent sur les places publiques des croix, des chapelets, toutes sortes d'objets en nacre dont la grossière sculpture retrace des scènes de l'Évangile. Les bouchers et les boulangers de Jérusalem travaillent du matin au soir pour fournir les aliments nécessaires à cette multitude de gens venus de loin. Ce sont surtout les prêtres catholiques arméniens et les papas grecs dont les oc-

cupations redoublent en ce moment-là, car ce n'est, après tout, qu'un sentiment de foi qui attire tous ces peuples à la ville sainte. Mais les fêtes de Pâques viennent de finir; les pèlerins reprennent le chemin de leur pays, et la ville sainte rentre dans sa solitude accoutumée et reprend sa physionomie triste et morne. « Elle est encore abandonnée comme la hutte après la saison des fruits, comme une cabane dans un champ de concombres, comme une ville ruinée (1)! »

II.

La ville sainte est située sur un terrain très-inégal, ou plutôt sur trois montagnes de différentes grandeurs : le mont Moria, où s'élevait le temple de Salomon; le mont Sion, dont le nom retentit si souvent dans les Écritures, et le mont Calvaire ou Golgotha, qui vit les derniers instants du Fils de l'homme. La cité est enfermée dans des remparts qui ont une lieue de circonférence

(1) Isaïe.

et qui furent construits par Soliman II vers le milieu du XIe siècle. Jérusalem a six portes qu'on ferme tous les soirs après le coucher du soleil : celles de Saint-Étienne à l'orient, de Damas au nord, de Bethléem et de David au midi, d'Hérode et Herquiline au sud-est. Du côté de l'orient la cité est naturellement défendue par la vallée de Josaphat et le torrent de Cédron. Les maisons sont construites en pierres ; elles ont, en général, deux étages et sont d'une mesquine apparence. Les toits sont plats ; on y passe quelquefois la nuit durant les grandes chaleurs de l'été. Les rues sont très-étroites, comme dans toutes les villes d'Orient où l'on a besoin de se garantir des ardeurs du soleil. La ville a quatre quartiers bien distincts : celui des Arméniens, le plus propre de tous ; celui des Musulmans, celui des Grecs et celui des Juifs. Ce dernier est le plus sale, le plus dégoûtant, le plus abandonné ; c'est la voirie de Jérusalem. Voilà comme sont traités les descendants de Jacob dans la ville où leur gloire a le plus éclaté. Et tout n'est pas là encore ! Ils sont méprisés, honnis

par tout le monde; les chrétiens comme les Musulmans les repoussent : les uns les regardent comme des déicides, les autres comme les bourreaux d'un *saint prophète*, car c'est ainsi que les sectateurs de Mahomet appellent Jésus-Christ.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, les environs de Jérusalem sont dévastés; sur un sol stérile, blanchâtre et pierreux, croissent çà et là quelques oliviers au pâle feuillage, quelques vignes et quelques figuiers. De pauvres champs de blé s'offrent aux regards, mais ils sont loin de fournir à une ville de 15,000 âmes son alimentation. Les grains et tout ce qui est nécessaire à la vie matérielle viennent de la Galilée, de la Samarie et de la Judée méridionale. Jérusalem n'a, non plus, point de commerce, sauf celui qu'elle fait avec ses chapelets, ses croix, ses objets en nacre qu'elle vend aux pèlerins d'Asie, et qu'elle expédie sur presque tous les points du monde. C'est là, il faut le dire, une grande ressource pour la cité délaissée; mais sa principale richesse ne lui est apportée que par les pieux fidèles qui tous

les ans viennent prier sur le saint tombeau qu'elle garde.

On n'entend aucune espèce de bruit à Jérusalem dans les temps ordinaires; c'est une ville de cloître, une ville de recueillement et de prière. Toutes les figures qu'on rencontre expriment la gravité et le sentiment religieux; car Jérusalem est une ville sainte pour les chrétiens, les Musulmans et les Juifs. Pour les uns, c'est le théâtre de la passion du Fils de Dieu; pour les autres, le lieu où Omar a élevé le magnifique temple qui porte son nom; pour ceux-ci, enfin, la métropole qui leur rappelle leur antique puissance. Il y a quelque chose de profondément triste dans le spectacle de ces Israélites qui viennent, tous les vendredis, gémir et prier en jetant de la terre sur leurs têtes, en un coin caché du parvis de Salomon, qu'ils ont nommé la *place des pleurs!* Comment ne pas se rappeler alors ces paroles que Lactance attribue à saint Pierre et à saint Paul au moment de leur mort à Rome: « Les Juifs périront de faim et de désespoir; ils seront bannis à jamais de la terre

de leurs pères, ou bien ils n'y passeront que comme des étrangers; ils seront envoyés en captivité dans tout l'univers : le terme n'est pas loin où tous ces maux leur arriveront, pour avoir insulté avec tant de cruelles railleries au bien-aimé Fils de Dieu, qui s'était manifesté à eux par tant de miracles! »

Qu'on ne croie pas que nous applaudissions aux outrages auxquels sont livrés journellement en Palestine les malheureux Israélites. Nous voudrions pouvoir diminuer leurs maux, et nous avons fait des réclamations en leur faveur auprès des chefs des villages de la Galilée, de la Samarie et de la Judée; mais ce profond abîme de misère dans lequel sont tombés les Juifs de ce pays doit être signalé par le voyageur : il faut bien montrer que Dieu a eu raison!

Il est d'autres hommes qui gémissent à Jérusalem et qui sont souvent persécutés sans que rien de leur part puisse même donner lieu à une plainte; grâce au ciel, les mauvais traitements qu'ils reçoivent ne prennent pas leur source dans

une idée semblable à celle qui fait de la vie du Juif un long martyre. Non, nos pauvres cénobites catholiques, gardiens du saint tombeau, n'ont point de crimes à se reprocher; leurs jours s'écoulent dans la prière et dans le travail. Ces pauvres franciscains, que Rome envoie dans la ville de Jésus-Christ, et qui, depuis des siècles, sont placés sous la protection de la France, sont en butte à toutes les vexations des papas grecs. Tantôt c'est un coin de terre consacré par la présence de l'Homme-Dieu qu'ils leur disputent, qu'ils leur volent; tantôt c'est l'empêchement, la défense de prier dans le saint Sépulcre, sur le Calvaire et dans le jardin des Oliviers; puis ce sont les paroles dures, insultantes, que les prêtres catholiques écoutent sans répondre. Tout cela vient de ce que les papas grecs sont encouragés, soutenus, payés par la Russie, tandis que les franciscains, les *protégés de la France*, sont sans soutien et sans secours. Il ne manquait plus à leurs misères qu'un évêque anglican à Jérusalem! Et cependant ce ne sont pas les armes de la Russie et de l'Angle-

terre qui ont délivré le saint tombeau du joug des infidèles ! Les Godefroi, les Baudouin et les Lusignan étaient Français et catholiques, et peut-être sans eux, sans leur foi et leur vaillance, les ennemis de la religion chrétienne auraient passé la charrue aux lieux où s'élève aujourd'hui le saint Sépulcre. Les manœuvres qui tendent à faire des Polonais un peuple d'apostats ne sauraient guère, nous le savons, être employées à Jérusalem ; mais qu'importe les moyens quand le but est le même !



XXXV.

LES LIEUX SAINTS.

Le premier besoin qu'éprouve le voyageur chrétien en arrivant à Jérusalem, c'est de parcourir la *voie douloureuse*, chemin que suivit Jésus depuis Gethsémani jusqu'au Calvaire, qu'il arrosa de son sang. Gethsémani, ou jardin des Oliviers, se trouve sur la rive gauche du torrent de Cédron, au pied du mont de l'Ascension. Huit oliviers d'une grande

dimension forment ce qu'on appelle le jardin des Oliviers ; leurs troncs ont jusqu'à trente pieds de circonférence, et leurs branches s'étendent au loin. Ces arbres gigantesques appartiennent aux Grecs et aux Latins. L'huile qu'on tire des olives n'est uniquement destinée qu'à l'entretien des lampes qui veillent sans cesse dans le saint tombeau ; les noyaux des fruits servent à faire des chapelets qu'on regarde comme très-précieux.

Les huit oliviers ont assisté à toutes les révolutions de Jérusalem ; ils sont, dit-on, contemporains de Jésus-Christ. C'est donc là que l'Homme-Dieu a prié la veille de sa passion, là qu'une sueur de sang est tombée de sa face, là qu'il a dit : *Mon âme est triste jusqu'à la mort ! Mon Père, que ce calice s'éloigne de moi, si vous le voulez ; mais que votre volonté soit faite, et non la mienne* ; là où ses apôtres *ne purent pas veiller une heure* ; là enfin où Judas le trahit par un infâme baiser. Oh ! ce lieu est bien saint, et nous ne connaissons pas dans l'histoire de ce monde une scène plus douloureusement imposante que

celle qui nous représente le Fils de l'Éternel, Dieu lui-même, abandonné de tous et livré aux angoisses de l'agonie! Qui n'a pas souffert ici-bas? qui n'a pas été trahi, abandonné? qui n'a pas été quelquefois obligé de boire le calice jusqu'à la lie, et qui, alors, ne s'est pas souvenu du Sauveur au jardin des Oliviers? Toujours la douleur sera le partage de l'homme sur la terre, et toujours aussi il aura besoin de puiser des forces dans ce grand exemple de la résignation d'un Dieu.

Les oliviers de Gethsémani sont entourés d'une profonde vénération par les chrétiens de Jérusalem et par ceux de toute l'Asie; ce lieu est aussi respectable, dans leur pensée, que le tombeau même de Jésus-Christ. Les pèlerins s'agenouillent et prient au pied de leurs vieux troncs. Quelle joie pour eux, lorsqu'ils peuvent obtenir des chefs religieux quelques rameaux de ces arbres vénérés! ils les suspendent au toit paternel comme des reliques saintes qui doivent les préserver de tout malheur. J'allais un jour de Jérusalem au mont de l'Ascension, et je vis, en traversant Gethsémani, une

femme grecque priant au pied d'un olivier. Une heure après je repassai par le même chemin, et la pauvre pèlerine était encore prosternée à la même place. Je la considérai un moment, et je fus frappé de la céleste expression de sa figure; cette femme semblait ne plus tenir à la terre; la pensée de Dieu l'absorbait. Il était tard, la nuit arrivait.

« Les portes de la ville vont se fermer, dis-je à la pieuse étrangère; que faites-vous donc là depuis si longtemps?

— J'écoute, me répondit-elle, les gémissements de l'agonie de mon Sauveur! »

Puis elle se leva, et rentra avec moi dans la ville sainte.

Le palais du gouverneur actuel de Jérusalem occupe, selon la tradition, l'emplacement où s'élevait le prétoire, demeure de Ponce-Pilate, qui, à l'époque de la passion du Sauveur, gouvernait la ville sainte pour le compte des Romains. On voit au premier étage du palais musulman une arcade par laquelle, dit encore la tradition,

Pilate montra Jésus au peuple, en disant : *Ecce homo !* Oui, c'était bien là l'homme, l'homme vertueux, juste et bon, le modèle de toutes les perfections ! C'était là, aussi, le Sauveur du genre humain, tel que les hommes l'avaient fait ; c'était là leur ouvrage. Les iniquités de quatre mille ans pesaient sur le front de l'Homme-Dieu. Quelle histoire et quels sublimes enseignements donnés à l'humanité dans ce chemin de la croix ! On n'ose pas sonder les mystères de la Providence ; les secrets de Dieu nous sont inconnus, à nous, voyageurs d'un moment sur la terre ; mais Ponce-Pilate nous apparait bien coupable dans cet inique procès intenté à la vertu restée sans défense ; le gouverneur romain ne peut reconnaître aucune faute dans celui qu'on amène à son tribunal, et cependant il le laisse immoler ! On dit que le ver rongeur du remords, qui jamais ne se lasse, poursuivit Pilate à Vienne, sur les bords du Rhône, et que sa dernière heure fut troublée par le souvenir du divin crucifié de Jérusalem.

La rue où se trouve le palais musulman va tou-

jours en montant et se prolonge jusqu'au Calvaire ; sa longueur est d'environ un quart de lieue ; elle porte le nom de douloureuse ; les diverses chutes du Sauveur chargé de sa croix sont marquées par des colonnes de granit. On montre dans cette rue une vieille maison qui était, dit-on, celle de Véronique, cette vertueuse fille qui essuya avec son mouchoir le sang et la sueur qui ruisselaient du visage du Messie. Plus loin est l'endroit où Simon le Cyrénéen aida Jésus à porter l'instrument de son supplice. A une quarantaine de pas de là est le lieu où le Rédempteur du monde, voyant des femmes qui pleuraient et se frappaient la poitrine, leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, car voici que des jours viendront dans lesquels on dira : Heureuses les entrailles stériles qui n'ont point enfanté, et les mamelles qui n'ont point nourri ! »

La grande église du Saint-Sépulcre ou de la Résurrection fut construite par la mère de Constantin, premier empereur chrétien, durant la

première moitié du IV^e siècle. Sauf quelques réparations peu importantes, cette immense basilique est restée dans une complète conservation jusqu'en 1807, époque où la voûte fut incendiée. Ce fut dans cette catastrophe que disparurent les tombeaux deGodefroi de Bouillon et de Baudouin son frère; ces deux sépulcres se trouvaient dans l'église. Le monument renferme dans son sein la prison où fut enfermé Jésus pendant les apprêts du crucifiement, les chapelles de la *Division des vêtements*, *de la Flagellation*, la partie du Calvaire où la croix fut plantée, la *Pierre de l'onction*, où le corps du Sauveur fut lavé avant d'être mis dans le tombeau, et enfin le saint Sépulcre.

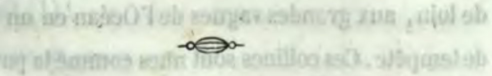
On monte sur le Golgotha par dix-huit marches taillées dans le roc. La surface du mont sacré présente une circonférence d'environ soixante pieds; elle est recouverte de marbre, de porphyre et de lames d'argent. Ce luxe était devenu une nécessité; lorsque le roc était entièrement nu, les pèlerins d'Asie en enlevaient toujours des parcelles et les emportaient dans leur pays : ces pieuses dégrada-

tions auraient peut-être fini par détruire un lieu qui sera éternellement cher à la dévotion des fidèles. Deux petits autels apparaissent sur le Calvaire : l'un, qui appartient aux Latins, marque la place où mourut le bon larron ; l'autre, dont les Grecs ont fait leur propriété, indique le lieu où le Sauveur rendit l'esprit. Nous avons vu le trou où la croix du Messie fut plantée, nous avons eu le bonheur d'y passer notre bras, et nous n'oublierons jamais l'émotion que nous avons ressentie en ce moment-là. Il nous semble, d'ailleurs, qu'il ne serait pas besoin d'arriver sur ce roc béni avec des sentiments de foi pour y éprouver des impressions fortes et tristes ; nous avons vu à Athènes un voyageur à genoux dans la grotte où Socrate but la ciguë ; il paraissait être en adoration devant le sublime esprit du fils de Sophronime. Eh bien, nous disons avec Jean-Jacques Rousseau, et certes ce témoignage ne saurait être suspect aux yeux des philosophes, que *si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu.*

Le tombeau du Sauveur n'est qu'à quelques pas du Calvaire. Il est tout à fait placé sous la coupole de l'église ; sa forme est oblongue ; on dirait un catafalque. Il est en marbre gris ; une croix apparaît à son sommet. On y entre par une porte basse ; on aperçoit d'abord un pilier qui marque la place de l'ange qui annonça aux saintes femmes la résurrection de Jésus-Christ ; deux ou trois pas plus loin est la petite chapelle du Sépulcre ; elle est splendidement éclairée par plus de quarante lampes en or et en argent ; elles veillent sans cesse, et sont en partie alimentées, comme nous l'avons déjà dit, par l'huile de Gethsémani. La place où le corps du Sauveur fut enfermé pendant trois jours, est recouverte par un beau morceau de marbre blanc sur lequel on répand des essences. N'oublions pas de dire qu'il est d'usage d'ôter ses souliers ou ses bottes avant d'entrer dans le sépulcre. Ce lieu est comme le buisson ardent d'où Jehovah apparut à Moïse. Le chrétien semble entendre une voix d'en haut qui lui dit, comme autrefois le Seigneur au législateur des Hébreux :

Ote ta chaussure, car la terre où tu vas t'arrêter est une terre sainte !

La montagne des Oliviers, du haut de laquelle le Sauveur retourna dans les cieux quarante jours après sa résurrection, apparaît à un quart d'heure à l'est de Jérusalem ; son versant occidental forme, avec le versant oriental du mont Sion et du mont Moria, la vallée de Josaphat où tous les hommes seront jugés au dernier jour du monde. Le mont des Oliviers est le seul point des environs de Jérusalem qui offre un aspect riant et gracieux ; c'est le seul, aussi, qui ne rappelle pas des idées de deuil et de lamentations ; ce ne sont plus ici les larmes, la douleur et la mort, mais la splendeur et la gloire du Fils de l'homme. Quand on arrête ses regards sur les oliviers, les figuiers, les vignes, l'herbe verdoyante qui couvre la montagne sainte, on pense avec un voyageur que l'Homme-Dieu a dû la choisir pour y accomplir le miracle de son ascension.



XXXVI.

PÈLERINAGE A LA MER MORTE.

Il n'est peut-être pas sur notre globe une contrée plus triste, plus solitaire, plus désolée que celle qu'on parcourt depuis Jérusalem jusqu'à la mer Morte, située à sept heures à l'est de la ville sainte. C'est une suite non interrompue de collines inégales, généralement basses, assez semblables, de loin, aux grandes vagues de l'Océan en un jour de tempête. Ces collines sont nues comme la paume

de la main, et présentent des couleurs noires, grises, jaunes et blanchâtres; elles sont déchirées en mille et mille manières par d'anciens volcans. Et ce qui rend encore plus horrible cette région de la mort, c'est qu'on n'y voit pas un village, pas une tente, aucune habitation humaine, aucune trace de végétation, pas un brin d'herbe, aucun ruisseau; les oiseaux du ciel n'y passent qu'en fuyant. On voit parfois des aigles, des vautours d'une taille extraordinaire, planer dans l'air et s'abattre sur les cadavres des chevaux et des chameaux morts de fatigue sur le chemin. Cependant cette route était très-fréquentée au temps du royaume d'Israël; c'était celle qu'on suivait pour aller de la ville de David à Pérée, province de la Palestine, qui s'étendait au delà des monts d'Arabie, qui bornent à l'orient la grande vallée de Galgalah et de Siddim. *Maintenant les chemins sont abandonnés... il ne passe plus personne dans les sentiers... la terre de Juda languit* (1)!

(1) *Isaïe*, ch. XXXIII.

On sort de Jérusalem par la porte Saint-Étienne, on traverse la vallée de Josaphat, en laissant à gauche le tombeau de la Vierge Marie, le jardin de Gethsémani; à droite le tombeau d'Absalon, la fontaine de Siloë; et l'on arrive après une heure de marche à Béthanie, le village évangélique, bâti au penchant oriental de la montagne des Oliviers, autour d'un couvent en ruine, construit par Mélisende, femme de Baudouin III, un des rois français qui régnèrent à Jérusalem. C'est à Béthanie, on le sait, qu'habitaient Lazare, Marie-Madeleine et Marthe, les doux amis de Jésus. Le Sauveur logeait et prenait ordinairement sa nourriture dans leur maison, quand il était à Jérusalem ou dans le voisinage de cette ville. C'est Marie-Madeleine qui, un jour que Lazare soupait avec le divin maître, prit une livre de vrai nard, parfum précieux, et le répandit sur les pieds de Jésus, qu'elle essuyait avec ses cheveux. Les chrétiens de Béthanie montrent aux voyageurs la grotte où Lazare fut enfermé pendant quatre jours; on y descend par dix-huit marches taillées

dans le roc. La résurrection de Lazare est une des scènes les plus touchantes du Nouveau Testament; elle émeut profondément le cœur, surtout quand on la lit sur le lieu même où le miracle s'accomplit. Lorsque Marie-Madeleine vit venir Jésus du côté de Jérusalem, elle alla à sa rencontre et lui dit : *Maître, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort!* Il dit aux deux pauvres sœurs en larmes : *Où l'avez-vous mis?* Elles lui répondirent : *Seigneur, venez et voyez!* Et Jésus pleura! Les Juifs dirent entre eux: « Voyez comme il aimait Lazare (1)! »

Cette route de la ville de David à Jéricho est toute remplie de souvenirs de l'Évangile et de l'Ancien Testament: ici c'est la *Fontaine des apôtres*, ainsi appelée parce que les traditions saintes nous apprennent que le Sauveur avait coutume de s'y reposer et de s'y désaltérer avec ses disciples lorsqu'ils allaient de Jérusalem aux rives du Jourdain, et qu'ils revenaient de ces lieux à la cité sainte. Là est l'endroit où le Samaritain secourut le voyageur

(1) *Saint Jean*, chap. XI.

blessé. Des voleurs l'avaient mis dans un état affreux, et un prêtre, un lévite, indignes serviteurs du Dieu vivant, passèrent près de lui sans lui porter aucun soulagement ; mais le Samaritain schismatique lui sauva la vie. « Lequel de ces trois hommes vous semble-t-il avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ? » demanda Jésus au docteur de la loi qui ignorait encore ce que c'était que *son prochain*. *Celui qui a exercé la miséricorde envers lui*, répondit-il. *Allez donc*, lui dit le Sauveur, *et faites de même* (1) ! Quelle sagesse ! quelle philosophie ! Consultez tous les moralistes des temps anciens, ô vous qui prétendez trouver la règle de conduite de l'homme sur la terre en dehors de l'enseignement chrétien, et dites si vous y trouverez un trait semblable.

Ainsi je pensais sur la route de Jérusalem à Jéricho, lorsque mon guide, me tirant de ma religieuse rêverie, me dit : « Voyez-vous cette vaste plaine ? c'est celle de Riha (Jéricho). Cette ligne

(1) *Saint Luc*, chap. x.

de verdure que vous apercevez là-bas, c'est le cours du Jourdain. Cette montagne qui apparaît au loin, et qui s'élance vers le ciel comme un dôme superbe, c'est le Nébo où mourut Moïse en présence de la terre promise. Cette mer dont les flots immobiles reflètent comme un miroir les rayons du soleil, c'est la mer de Lot (mer Morte): on dirait un lac d'argent parsemé de paillettes d'or, de perles, de corail et de diamants éblouissants. Quel tableau fantastique ! cette colline rocheuse, noire, dépouillée, que vous voyez au nord, c'est la montagne de la Quarantaine, où le Seigneur jeûna et pria pendant quarante jours et quarante nuits, et où son esprit fut assailli par le démon tentateur. Non loin de là est le lieu où l'aveugle de Jéricho, le pauvre mendiant Bartimée, fils de Timée, recouvra la vue par un miracle du Sauveur. Ce bosquet de verdure que vous apercevez là-bas, du côté de la tour de Riha, cache une source d'eau pure que les chrétiens, comme les Musulmans, entourent d'une grande vénération : c'est la fontaine d'Élisée. Après que le prophète Élie eut

été enlevé de la terre au ciel dans un tourbillon de feu, Élisée s'en vint à Jéricho, et les habitants de cette ville dirent au prophète que leurs eaux étaient très-mauvaises, et Élisée alla à la fontaine, et ayant jeté du sel dans l'eau, il dit : *Voici ce que dit le Seigneur : J'ai rendu ces eaux saines, et elles ne causeront plus à l'avenir ni mort ni stérilité* (1). Ces eaux donc devinrent saines, excellentes à boire, comme elles le sont encore aujourd'hui.

La fameuse ville de Jéricho n'est plus qu'un tout petit village habité par des Arabes cultivateurs qui lui ont donné le nom de Riha; on y voit une grande tour de guerre occupée par une garnison de soldats chargés de maintenir l'ordre et la sécurité dans cette vallée de Jéricho, souvent infestée par des brigands qui tuent et dépouillent les pèlerins chrétiens, quand ceux-ci s'aventurent sans escorte sur les rives du Jourdain et du lac Asphaltite. On sait qu'à l'époque où les Hébreux, sous la conduite de Josué, entrèrent dans la Terre promise, Jéricho était une grande et puissante ville habitée par les

(1) *Les Rois*, liv. IV, chap. XI.

Chananéens, peuple idolâtre, ennemi des Juifs. Les remparts de la cité s'écroulèrent au bruit des trompettes des enfants d'Israël. Ils pénétrèrent dans la ville désolée et en massacrèrent tous les habitants. *Le glaive frappa même les bœufs, les brebis et les ânes*, dit l'Écriture (1), un seul être fut épargné ; ce fut la courtisane Rahab, qui avait caché dans sa maison les messagers de Josué, envoyés à Jéricho afin de reconnaître le pays et la ville. La cité fut brûlée et tout ce qu'elle renfermait, excepté cependant l'or, l'argent, les vases d'airain que les vainqueurs conservèrent *au trésor du Seigneur*. Après la complète destruction de la ville chananéenne, Josué prononça cette imprécation contre elle : *Maudit soit devant le Seigneur l'homme qui relèvera et rebâtira la ville de Jéricho ! Que ses fondements tombent sur son premier-né, et les portes sur le dernier de ses enfants !* Ceci se passait mille quatre cent quarante-cinq ans avant Jésus-Christ. Longtemps après, sous le règne d'Achab, roi d'Israël, un

(1) *Josué*, chap. VI.

homme de la ville de Bethel, appelé Hiel, voulut rebâtir Jéricho; mais il perdit Abiram, son fils aîné, lorsqu'il en jeta les fondements, et Ségule, le dernier de ses fils, lorsqu'il en posa les portes. Ainsi s'accomplit la terrible prophétie de Josué. Mais la ville fut reconstruite depuis : elle redevint importante et riche après que la Palestine fut réduite en province romaine par Pompée. De beaux restes d'aqueducs de cette époque existent encore au penchant des montagnes de l'ouest. Antoine fit don à Cléopâtre de la ville et du territoire de Jéricho. Au temps de Jésus-Christ, elle ne le cédait qu'à Jérusalem pour l'étendue, la magnificence de ses édifices et le nombre de ses habitants. Vespasien la détruisit pendant la longue guerre qu'il soutint contre les Juifs, et qui se termina par la ruine de Jérusalem et du second temple. Après que l'empereur Constantin eut rendu la paix à l'Église, les chrétiens relevèrent Jéricho de ses ruines et en firent le siége d'un évêché. Mais dans le XII^{e} siècle les Musulmans renversèrent de nouveau la cité, qui ne s'est plus relevée depuis. Voilà en peu de mots

l'histoire de cette ville qui joue un rôle important dans les annales des Hébreux et des chrétiens.

Le Jourdain, qui suspendit son cours pour laisser passer Josué et son armée, où fut baptisé celui qui venait pour baptiser le monde, selon l'expression d'un Père de l'Église (Saint Jérôme), et le laver de quatre mille ans d'iniquités, coule à une lieue à l'orient de Riha. Les gens du pays l'ont nommé Nohar-el-Schariaa. Pendant les fêtes de Pâques, les pèlerins chrétiens venus à Jérusalem de tous les points de l'Asie, arrivent par bandes nombreuses sur ses bords. Ces pèlerinages datent des premiers temps du christianisme. Il y eut même une époque où l'on venait de très-loin pour se faire baptiser dans le Jourdain. Il prend sa source dans une grotte creusée par la nature au pied d'une grande montagne (le grand Hermon dont parle l'Écriture) que les Arabes ont aussi appelée Djebel-el-Scheik : *Montagne du vieillard*. Le Jourdain a une autre source près du village de Banias, bâti vers les dernières ramifications de l'Anti-Liban. Cette source, moins consi-

dérable que la première, sort en bouillonnant d'un rocher et roule en cascades superbes. Nahar-el-Schariaa reçoit dans son cours une infinité de petites rivières, de ruisseaux qui descendent des montagnes voisines. Son lit, très-inégal et très-sinueux, creuse des ravins profonds où le fleuve passe avec impétuosité; puis on le voit reparaître dans un terrain plat, mais riant et toujours pittoresque, où il coule lentement et sans bruit. Sur ses bords croissent avec profusion des saules, des platanes, de beaux lauriers-roses, de la lavande, des immortelles blanches, des tamarins, des trèfles et d'autres arbustes fleuris. Mais cette végétation si riche et si variée disparaît insensiblement à mesure que le Jourdain approche du lac Empesté, où il va se perdre. Toute verdure cesse surtout à deux ou trois cents pas de son embouchure; ses rives sont désolées comme celles de la mer de Sodôme. Depuis sa source jusqu'à son embouchure, le cours du Jourdain est de 50 lieues.

Quand, dans les pérégrinations lointaines, le voyageur rencontre un fleuve et qu'il chemine

longtemps sur une de ses rives, ce fleuve est pour lui une distraction pleine de charmes; c'est une sorte d'ami, un compagnon qui semble s'associer à ses peines ou à ses joies, comprendre les pensées qui occupent en ce moment son esprit et son cœur; il aime à suivre de l'œil ses ondes fugitives dont le long murmure se mêle harmonieusement au chant des oiseaux et au bruit du vent, à travers les arbres que la nature a plantés sur ses bords; mais lorsque ce fleuve s'appelle le Jourdain, et que le voyageur le contemple avec les yeux de la foi, cette mystérieuse rêverie devient attrayante, pure et sainte comme les souvenirs qui se rattachent aux lieux consacrés par la présence du Fils de l'homme, comme les réminiscences des jours de notre vie, où pour la première fois notre mère nous a parlé de Dieu, de la religion, du bonheur qu'on trouve dans l'amour et la pratique du bien. Oh! combien mon âme fut triste lorsque, après avoir marché pendant des heures entières sur la rive droite du Jourdain, je le vis tout à coup se précipiter dans la mer de la *Désolation!*

J'éprouvais quelque chose de semblable à la douleur que produit en nous la séparation d'un être tendrement aimé qui, après avoir longtemps suivi le beau et grand chemin de l'honneur, s'ensevelit tout vivant dans les ténèbres impures d'un monde qui a oublié Dieu, le ciel et la vertu.

Il est une question qui a excité un vif intérêt dans le monde savant, et dont se sont occupés, dans ces derniers temps, les plus célèbres géographes de l'Europe : c'est la question de savoir si l'embouchure du Jourdain a toujours été la même, et si la mer Morte n'a existé qu'après la destruction des villes coupables. L'opinion la plus ancienne et la plus accréditée était que les eaux du fleuve sacré s'écoulaient, avant la catastrophe, dans la Méditerranée par des conduits souterrains, et que le lac Asphaltite ne datait que de l'époque où furent anéanties les cités de la Pentapole; mais cette opinion changea en 1812, époque où le voyageur Bürckardt reconnut que la vallée de Jéricho n'était qu'une continuation de celle d'Akaba, qui touche à la mer Rouge. On crut généralement

alors que Nahar-el-Schariaa se jetait dans cette mer avant la formation de celle de Sodôme. Un voyageur français, M. Jules de Berton, que nous avons vu en Palestine en 1837, au moment où il venait d'explorer en géographe la région des cinq villes détruites, a renversé le système adopté, en démontrant mathématiquement, à la suite d'une infinité d'opérations barométriques, que le niveau de la mer Morte est beaucoup plus bas que ceux de la Méditerranée et de la mer Rouge, et qu'il était physiquement impossible, par conséquent, que le Jourdain eût porté autrefois ses eaux dans l'une de ces deux mers; il n'a jamais eu d'autres limites que celles qu'il a aujourd'hui, et le lac Asphaltite existait nécessairement au temps de Gomorrhe et de Sodôme. Si la preuve qu'en donne M. Jules de Berton ne suffisait pas, on pourrait en fournir une autre non moins evidente : c'est qu'une très-grande quantité de petites rivières, de torrents, descendent des deux chaînes de montagnes qui bornent à l'est et à l'ouest la vallée de Jéricho, dont la mer Morte est le centre; et ces

cours d'eau, et d'autres encore qui sillonnent la vallée, coulent avec impétuosité vers la mer Morte où ils vont s'engloutir; ils avaient sans doute la même embouchure avant les temps historiques.

Il reste à donner une courte explication sur un verset de la Bible qui n'est nullement d'accord avec les observations barométriques du voyageur déjà cité. En parlant de la vallée de Siddim, à l'occasion de la réunion des rois, Lemaistre de Sacy traduit :

« Tous les rois s'assemblèrent dans la vallée des Bois, qui est *maintenant* la mer Salée (1). »

Mais M. de Berton fait remarquer que la version de David Martin ne contient pas ce mot *maintenant;* il dit également que le docteur Law, savant dans les langues orientales, lui a appris que ce mot n'existe pas dans le texte hébreux, et qu'il n'a pu être ajouté que par Lemaistre de Sacy, qui l'a considéré comme complétant le sens. Il ne s'ensuit pas de tout cela que la mer Morte ne se soit point étendue depuis la ruine des villes réprou-

(1) *Genèse*, chap. XIV, v. 3.

vées ; elle peut recouvrir une partie de leur emplacement, et on doit croire les voyageurs qui ont aperçu dans ses eaux des débris de murailles et de palais.

Le lac Asphaltite, appelé mer de Lot par les Arabes, présente une forme à peu près ovale ; sa longueur est de vingt-deux lieues environ ; sa plus grande largeur, en face du torrent de Zared et de l'emplacement de Gomorrhe, est de huit lieues. Ses eaux exhalent une forte odeur de soufre ; on sait qu'elles contiennent une assez grande quantité d'hydrochlorate de chaux, de magnésie, de soude et de sulfate de chaux ; elles ont un goût horrible ; je voulus en boire quelques gouttes, et j'en eus le cœur malade pendant une heure. Une de leurs propriétés a longtemps été mise en doute : c'est qu'elles puissent supporter le corps d'un homme sans qu'il fasse le moindre mouvement pour nager ; j'ai fait moi-même cette expérience en compagnie de deux autres voyageurs : M. Montfort, peintre français, et M. Achille Bontus. Nous nous étendîmes sur l'eau dans une immobilité

complète; nos corps flottaient comme des troncs d'arbres sur la surface de l'eau, et nous ne pûmes jamais nous enfoncer, malgré tous nos efforts. Ce fait seul donne une idée de l'extrême pesanteur de ces eaux. Lorsque nous revînmes sur le rivage, nos corps étaient tout imprégnés de sel. Les vagues si lourdes de la mer de Lot ne s'agitent que lentement, et ne viennent mourir sur la grève qu'à de longs intervalles. « Cette mer est véritablement une mer morte; car elle ne jette à la terre aucun bruit, elle est sourde et muette comme un sépulcre; on dirait un de ces lacs funèbres que l'antique poésie avait placés dans le royaume des morts. Lorsque, sous le souffle de la tempête, la mer de Sodôme parfois est ébranlée, son mugissement sourd doit ressembler à de longs cris étouffés; vous diriez les sanglots et les gémissements des nations englouties dans l'abîme, les voix suppliantes de Gomorrhe et de ses sœurs. Abraham dut être témoin d'un bien effrayant spectacle, lorsque un matin il vit, du haut de sa colline de Membré, les cinq villes enveloppées dans les tourbillons de

flammes, la terre de Galgalah et de Siddim changée en un fleuve de feu; lorsque le vent d'orient, soufflant au lever du soleil, lui apporta les lamentations et les hurlements de la vallée ! Quel épouvantable matin ! les cités de la vallée s'étaient endormies au milieu des festins et dans le délire des voluptés, et voilà qu'à leur réveil elles voient sur leur tête, au lieu d'un ciel d'azur, un ciel rouge et noir; au lieu d'une terre riante, l'enfer nu autour d'elles (1). »

(1) *Correspondance d'Orient*, t. IV.



XXXVII.

BETHLÉEM.

On ne saurait trop répéter combien l'homme est soumis aux différents souvenirs qui l'assaillent, à la nature du pays qu'il a sous les yeux. Lorsque l'homme reste dans son naturel, qu'il ne dissimule pas ce qu'il éprouve, qu'il ne jette pas un masque sur sa face, il est en quelque sorte l'esclave, le jouet des personnes ou des choses qui l'entourent. Nous n'entendons parler ici que de la diversité des idées, des impressions, sans mettre en doute les bons et nobles sentiments, qui restent éternellement les mêmes et qui sont

partout et toujours la base de toute vertu. Quelle différence entre les idées, les impressions qui naissaient en nous à Jérusalem, et celles que nous sentions dans la petite ville où est né le Sauveur du monde! Il y a là tout le contraste qui existe entre le Vendredi saint et la fête de Noël, entre une lamentation de Jérémie et l'idylle de Ruth et de Booz, entre le récit de la passion et le deuxième chapitre de l'évangile de saint Luc, où la naissance de Jésus est si délicieusement racontée. « A Jérusalem, la mort et la dévastation, a dit un écrivain; à Bethléem, la vie et l'espérance. » Ici c'est le Juste qu'on immole, le rocher qui se fend à son dernier soupir, le ciel qui s'obscurcit et la terre qui tremble; là c'est une jeune mère qui met au monde un fils qui aura *la beauté du Carmel et la gloire du Liban*, qui sauvera les hommes en leur apportant la paix; ce sont les voix des anges qui glorifient Dieu, de simples bergers, des rois et des mages qui viennent adorer l'Enfant-Dieu et lui apportent des présents.

Les paysages qui environnent Bethléem ne res-

semblent en rien non plus aux paysages de la cité où mourut le Christ. Bethléem est un beau village agréablement assis sur une petite colline à pente douce, et presque entièrement couverte d'arbres fruitiers qui croissent au milieu de champs de blé et de verdoyantes prairies. Là paissent de nombreux troupeaux de brebis et de vaches qui fournissent un lait exquis. Les maisons du village sont toutes construites en belles pierres; les rues sont propres; on n'y rencontre pas, comme dans celles de Jérusalem et de la plupart des villes de l'Orient, des chiens errants, des personnes sales et déguenillées. Bethléem, qui compte 1,000 catholiques, 1,000 Grecs schismatiques et quelques familles chrétiennes, n'a pas d'indigents; c'est une population essentiellement agricole, et chaque famille possède un petit champ qui la nourrit. Le village appelé jadis Ephrata est le seul endroit de l'empire ottoman, sauf cependant quelques villages du Liban, où il n'y ait point de Turcs. Les disciples de l'Évangile ne souffriraient pas un disciple du Koran dans le village où le Christ vint

au monde. Je n'ai pas rencontré en Asie une plus belle race d'hommes que les Bethléemites : ils sont grands, robustes, bien faits; l'expression de leurs visages est noble et belle; il y a dans leur regard quelque chose de dur et de fier à la fois; ils ont un esprit d'indépendance qui leur met souvent les armes à la main dans leurs rapports avec les Turcs; ils ne veulent pas de chefs musulmans dans leur village; ils ne refusent pas de payer l'impôt, ils préfèrent le porter eux-mêmes au gouverneur de Jérusalem que de le donner à des agents du fisc qui viendraient le percevoir chez eux. Les différends qui surviennent parmi les Bethléemites sont jugés par les chefs des familles et les religieux du couvent d'Ephrata.

Le beau couvent de Bethléem, flanqué de grandes tours crénelées comme une citadelle, renferme dans sa vaste enceinte une magnifique église bâtie par la princesse Hélène et dédiée à sainte Catherine. La grande nef de la basilique, abandonnée, offre deux rangs de colonnes corinthiennes dont les fûts sont tous d'une seule pièce;

la nef a une voûte en bois de cèdre qu'on n'a, dit-on, jamais achevée. La grotte de la Nativité se trouve sous la grande nef; elle a 12 mètres de long sur 6 de large; ses parois sont recouvertes d'une étoffe de soie rouge. On y descend par un escalier de plusieurs marches. La grotte resplendit de l'éclat de douze lampes en argent et en verre bleu; un gros pilier supporte la voûte noircie par la fumée des lampes qui ne s'éteignent jamais. Au bas d'un autel adossé au mur du côté du nord, est un morceau de marbre blanc sur lequel brille une plaque d'argent en forme de soleil; autour de ces rayons éblouissants sont gravés ces mots : *Hìc de Virgine Mariâ Jesus Christus natus est.* (C'est ici que Jésus-Christ est né de la Vierge Marie.)

A trois pas de là se trouve une excavation carrée, recouverte d'un marbre blanc indiquant la place où était la crèche, car la véritable a été transportée à Rome dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. A côté de la crèche, un autel marque l'endroit où se tenaient les mages en adorant

Jésus. C'est là que les trois monarques d'Asie offrirent leurs présents à l'Enfant-Dieu. Marie, Joseph étaient aussi là, priant et contemplant en silence le petit enfant Jésus à demi enveloppé de langes en lambeaux. Ces langes sont nos richesses, a dit saint Bernard ; ils sont plus précieux que la pourpre, et cette crèche est plus glorieuse que les trônes des rois. Là étaient les bergers à qui l'ange avait annoncé la *bonne nouvelle;* et dans la crèche où reposait, sur un peu de paille, le Seigneur des seigneurs, mangeaient une vache et l'âne qui avait porté la sainte famille de Nazareth à Bethléem. *Le bœuf reconnut son maître, et l'âne l'étable de son seigneur,* avait dit Isaïe deux mille ans avant la naissance du Messie.

Qu'il serait à plaindre l'homme qui rirait de ces souvenirs-là! Il prouverait que le doute et l'ingratitude, ces deux fléaux de l'âme humaine qui doivent faire de la terre un enfer anticipé, puisqu'ils ôtent le bonheur d'aimer et d'espérer, auraient desséché la sienne. Il aurait même oublié sa mère, qui, en le nourrissant de son lait, lui

parlait sans cesse de l'enfant Jésus et de l'étable de Bethléem !

On voit dans le couvent des franciscains la grotte où sont enfermés, comme de saintes reliques, les restes des enfants massacrés par les ordres d'Hérode. Dans cette grotte, où l'on dit la messe, est un beau tableau, de l'école italienne, représentant le massacre des *saints Innocents*. Plus loin se trouve une caverne où saint Jérôme s'était retiré pour prier et écrire des livres qui sont restés comme des oracles dans les questions religieuses. On voit là une belle statue de ce saint; il tient d'une main une plume, de l'autre un cahier de papier où des lignes sont tracées. Saint Jérôme nous semble une des plus grandes figures historiques qui aient paru dans le monde. Sa première jeunesse, on le sait, s'écoula au milieu des plaisirs et des pompes de la ville éternelle. L'étude des belles-lettres ornait son esprit, qui avait pénétré bien avant dans la science philosophique. Mais toutes les connaissances que lui offraient Rome et la Grèce ne lui suffisaient pas; l'Évangile seul

pouvait donner à son intelligence toute sa plénitude, et cela fut ainsi : Jérôme devint un grand homme en devenant chrétien. Du fond de son désert, sa parole retentissait en Europe, en Asie, dans tous les lieux où il y avait des hérésies à combattre, de bons enseignements à donner ; et, chose étonnante, cet anachorète, dont la vie se passait dans la méditation et la prière, dans l'étude la plus complète des saintes Écritures, à écrire des lettres qui allaient, selon la poétique expression d'un écrivain, de l'Orient à l'Occident comme les messagères de son génie, ne cessait de lutter contre les images et les souvenirs d'un monde qu'il avait cependant laissé si loin derrière lui ! Elles prennent donc de bien profondes racines dans le cœur de l'homme les passions coupables, pour qu'elles viennent encore tourmenter celui dont l'âme s'élançait déjà dans les cieux ! Jérôme mourut dans la grotte de Bethléem, le 30 septembre 420, âgé de quatre-vingts ans, laissant l'univers chrétien dans l'admiration de son génie et de sa sainteté.

XXXVIII.

LE DÉSERT DE SABLES MOUVANTS ET LE MIRAGE.

Le désert de sables mouvants se lie, du côté de l'est, au grand désert de Syrie et d'Arabie; du côté du sud, à la presqu'île du Sinaï; du côté du sud-est, à l'Idumée, à l'Arabie Pétrée et au rivage septentrional du golfe d'Akaba; à l'ouest, il s'étend jusque dans l'intérieur de l'Afrique; au nord, il aboutit à la mer. En allant de Gaza au Caire, on a à droite la mer, qui ne reste jamais à

plus d'une lieue de distance. Ces montagnes, ces vallées stériles, ces plaines de sable qui pressent l'Égypte de tous côtés, sont habitées par des Bédouins. Nous avons vu et étudié ces peuplades dans notre excursion aux ruines de Palmyre.

Le désert de sables mouvants a, depuis les frontières méridionales de la Judée jusqu'en Égypte, une longueur d'environ 40 myriamètres. Il est peu de voyageurs européens qui aient fait cette route, et nous n'en connaissons aucun qui l'ait décrite. Nous avons pu parcourir ces solitudes. Nous nous efforcerons d'en donner une idée exacte au lecteur.

Ce désert présente un aspect différent du grand désert de Syrie. Il n'y a dans les solitudes d'el-Arrich ni gravier, ni caillou roulé, ni montagne rocheuse, ni herbes semblables au thym, ni tente de Bédouin, ni troupeaux. C'est le sable, toujours le sable mouvant dans cette route de Gaza au Caire. Quelquefois ce sont des monticules que le vent a entassés; des herbes sauvages, de tristes broussailles croissent sur ces montagnes mobiles.

La chaleur de l'été brûle ces plantes, puis elles reparaissent au mois de décembre, qui est le commencement du printemps en Égypte. Il n'y a que deux saisons dans ce pays : l'été et le printemps; l'hiver n'y paraît point. Quand la nature est pâle et sans fleurs dans nos contrées, l'Égypte et ses déserts reprennent la fraîcheur, la verdure et la vie.

Une chose qu'on remarque d'abord en entrant dans ce désert, c'est le changement subit de la température : on passe du chaud au froid sans transition. Je n'avais pas éprouvé en été, dans l'Asie Mineure, de plus grandes chaleurs que celles du désert d'el-Arrich au mois de décembre. Mais, immédiatement après le coucher du soleil, le vent du nord souffle, et ce vent est glacial. La nuit arrive, et avec elle une rosée abondante qu'on prendrait pour une pluie fine et continuelle : on est transi. Plus d'une fois, durant mes nuits passées au milieu du désert, j'ai été obligé de me lever et de me promener à grands pas, pour retrouver un peu de chaleur.

C'est dans le mois d'avril qu'on entend gronder le simoun, appelé *kemsim* (cinquante) par les Égyptiens, parce qu'il se fait sentir pendant cinquante jours. Quel effrayant spectacle doivent offrir la terre et le ciel quand l'ouragan soulève de ses puissantes ailes la mer de Peluze ; quand il démolit les monts de sable et déracine les plantes flétries par son souffle ; quand il creuse le sol jusque dans ses entrailles, et le suspend, pour ainsi parler, dans l'air obscurci ! L'Arabe et son chameau en sentent l'approche ; ils se couchent à terre et respirent à peine. Que de fois les familles de Bédouins ont eu à déplorer la perte de plusieurs hommes et de plusieurs animaux étouffés par le simoun ! Ce fut ce vent terrible qui, dans le désert des Ammoniens, ensevelit sous des montagnes de sable l'armée du lieutenant de Cambyse. Il porte avec lui un poison subtil, et voilà pourquoi les Arabes le nomment *simoun* (poison).

Le désert de sables mouvants est très-fréquenté par les caravanes marchandes qui vont et viennent d'Égypte en Syrie et de Syrie en Égypte. Les

courriers du gouvernement égyptien le traversent en allant des bords du Nil aux bords de l'Oronte. On rencontre sur la route plusieurs postes pour les relais des dromadaires. Nous trouvions dans ce désert des carcasses de chameaux que la fatigue avait tués, comme nous avions vu des débris de navire jetés sur le rivage de la mer de Phénicie par les tempêtes de l'hiver.

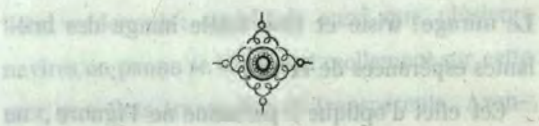
Regardez là-bas, au milieu de la plaine sablonneuse, cette belle nappe d'eau blanchâtre : c'est un lac immense, parsemé d'une infinité de petits îlots verdoyants; on dirait aussi que plusieurs navires en panne se balancent mollement sur cette mer aux flots tranquilles et transparents. Avançons vite ! Nous marchons depuis l'aube; la chaleur est excessive, le soleil est au milieu de son cours; nos forces sont épuisées, nous mourons de soif. Mais attendez; voici de l'eau, des jardins : salut, belle oasis !

Nous allons donc trouver un doux repos sous ces grands arbres, au bord de ce beau lac. Mais, ô surprise ! cette délicieuse mer fuit, fuit sans

cesse devant nous; nous ne pouvons l'atteindre, et lorsque nous sommes parvenus au lieu même où nous dévorions des yeux ces riants paysages, ces eaux limpides, nous ne voyons plus rien, excepté les broussailles desséchées, les monticules arides et le sable ardent. Illusion trompeuse! poignante ironie de la nature! Cette eau était fantastique, cette forêt était une véritable forêt enchantée, et le magicien dont la baguette toute-puissante avait fait jaillir du sein des sables embrasés cette grande merveille, c'est le *mirage!* Le mirage! triste et trop fidèle image des brillantes espérances de la vie!

Cet effet d'optique, personne ne l'ignore, ne se manifeste que dans les pays plats et unis; il faut que la plaine se prolonge jusqu'aux limites de l'horizon, de manière à recevoir dans toutes ses parties les vives ardeurs du soleil. La surface du sol doit s'échauffer au point que la couche d'air située près de la terre se mêle aux rayons lumineux. Cette couche se dilate, de légères vapeurs s'exhalent, et c'est alors que le mirage paraît.

Il dure tout juste le temps où la température de la couche d'air se maintient au même degré de chaleur. Je ne suis pas physicien, et je ne prétends point expliquer ici le mirage ; je ne m'arrête qu'aux choses qui peuvent frapper le simple bon sens. Le célèbre Monge, et Haüy après lui, ont parfaitement expliqué le phénomène.



XXXIX.

LES CHAMEAUX ET LES CHAMELIERS.

Ni le cheval, ni le mulet, ni l'âne n'auraient pu servir à l'homme pour traverser ces régions sans eau, sans verdure, sans ombrages, sans villes, sans villages; il fallait un animal tout exprès, un animal qui pût rester huit à dix jours sans boire, qui pût marcher dans le sable profond

sans se fatiguer, qui pût être nourri avec quelques poignées de grains : il fallait le chameau ! Que les œuvres de Dieu sont belles ! Nous devons plaindre ceux qui ne reconnaissent pas la main de la Providence dans la parfaite harmonie de la création. Dieu a fait le chameau pour que l'homme pût voyager dans le désert. Comme il s'en trouve qui ont jusqu'à 4 mètres de hauteur, et qu'il faudrait par conséquent une échelle pour les monter, vous n'avez qu'à secouer un peu la corde passée autour de leur cou, et ils s'agenouillent pour recevoir le cavalier ; puis ils se relèvent. Et voyez leur force prodigieuse : pendant qu'ils sont couchés sur leur ventre, on les charge, et ils se dressent sur leurs jambes avec un poids de 600 kilogrammes ! Ces chameaux ne servent que pour le transport des marchandises ; les Arabes les nomment *djemels*, et aussi *vaisseaux du désert*. Il y a une autre espèce de chameaux que les gens du pays appellent *hedjins;* ceux-là ne servent qu'aux voyageurs qui veulent aller vite, tandis que les djemels sont exclusivement réservés au

transport de lourds fardeaux. Le hedjin est mince, léger à la course; il fait 12 kilomètres à l'heure; il ne galope jamais, il va au trot; ce trot est dur, saccadé; il est écrasant pour ceux qui n'y sont pas habitués. La première fois que je suis monté sur un hedjin, j'ai été obligé de m'arrêter au bout d'une heure; il me semblait que mon corps était tout disloqué. Mais l'allure du djemel est assez douce; elle est perpétuellement la même: le cavalier doit se résigner à un balancement uniforme; son corps se plie tantôt en avant, tantôt en arrière. Je m'étais parfaitement accoutumé à ces mouvements; je lisais, je prenais mes repas, je dormais quelquefois sur le djemel. Je suis loin de croire, quoi qu'on en dise, que l'allure du chameau produise l'horrible malaise appelé *mal de mer*. Le djemel ne bronche jamais; ce n'est qu'au moment où il se dresse sur ses jambes que vous tomberiez si vous ne preniez pas vos précautions.

Le hedjin et le djemel n'ont également qu'une seule bosse. Les chameaux à deux bosses sont moins nombreux; la Caramanie est la seule région

de la basse Asie où il s'en trouve. Ils sont communs dans la partie septentrionale de l'Afrique, dans la Chine, dans la Tartarie méridionale, dans la partie septentrionale de l'Inde. Selon Buffon, le chameau portant une seule bosse est celui qui doit être appelé *dromadaire;* c'est l'opposé de ce qu'on croit généralement.

La bosse du hedjin et du djemel est couverte par un bât rembourré; sur le devant et sur le derrière du bât est un morceau de bois planté verticalement : le cavalier le saisit avec la main pour se tenir. Ni le djemel ni le hedjin n'ont de bride; pour conduire la bête, il suffit d'une corde passée autour du cou. En voyage les chameliers lui donnent, pour toute nourriture, des noyaux de dattes pilés et de l'orge mêlée à des graines de coton; mais le tout en très-petite quantité : la sobriété du chameau est devenue proverbiale parmi les Arabes. Il est doux et patient; la durée de sa vie ne dépasse pas cinquante ans. Indépendamment des quatre estomacs qui se trouvent dans tous les animaux ruminants, le chameau a, on le

sait, une cinquième poche qui lui sert de réservoir pour conserver l'eau pendant quelques jours.

Voici en quoi consistent les provisions des chameliers du désert de sables mouvants : un sac en cuir rempli de farine de blé de maïs, une urne en terre renfermant de la mauvaise huile d'olive, une outre pleine d'eau, et une pâte d'abricots de Damas. Cette pâte ressemble exactement à un morceau d'étoffe ; ils la roulent et l'attachent derrière le bât du djemel en guise de porte-manteau. Nos chameliers n'avaient jamais de pain préparé d'avance. Leurs manteaux de peau de mouton, qu'ils jettent pendant le jour sur leurs épaules et qui leur sert la nuit de lit de repos, est tour à tour leur table, leur pétrin, leur ustensile de cuisine ; cette peau de mouton, étendue sur le sable, recevait la farine et l'eau qu'on pétrissait ; lorsque la pâte avait pris une certaine consistance, on l'enterrait sous la cendre brûlante produite par un feu de broussailles : le pain était bien vite cuit. Les chameliers mêlaient, toujours sur la peau de mouton, l'huile et la pâte d'abricots, et man-

geaient avec un appétit sans égal. Après le repas des hommes, les bêtes venaient manger et boire sur cette même peau de mouton. Je complimentai nos guides de tout le parti qu'ils tiraient de cette peau et du peu qu'il leur fallait pour vivre. « Que veux-tu, me répondit l'un d'eux; la vie est trop courte pour s'occuper longtemps du manger et du boire. La sauvage gazelle, l'hôte éternel de nos déserts, ne trouve-t-elle pas toujours sa nourriture? en s'endormant le soir, songe-t-elle à ce qu'elle mangera au prochain soleil? En ceci les Bédouins sont semblables aux gazelles. Frendji, les privations sont inconnues à celui qui, pour vivre, se contente du nécessaire. Voilà! »



XL.

SOUVENIRS HISTORIQUES DANS LE DÉSERT.

Il n'est pas de riches contrées, de ces contrées où tout abonde, où tout sourit à l'homme, qui aient vu passer autant de conquérants, autant d'armées que l'inhabitable désert de Gaza et d'el-Arrich. Cela s'explique facilement quand on pense que ce désert est la route de terre la plus directe pour aller d'Égypte en Syrie et de Syrie en Égypte. Les souvenirs de l'histoire m'arrivaient

en foule en traversant ces solitudes, et mon imagination ressuscitait les temps; les renommées illustres qui ont foulé ce sol aux diverses époques du monde s'en allaient à la file sur mon chemin.

Abraham, le père des peuples, marchait à la tête de cette longue caravane de rois; il se dirigeait vers l'Égypte avec Sarah, parce qu'une famine désolait le pays de Chanaan. Derrière Abraham je voyais Jacob et sa nombreuse famille que Joseph, premier ministre de Pharaon, appelait sur les bords du Nil. A la suite de ces deux pacifiques chefs d'une grande race venaient les envahisseurs du genre humain. Sésostris, à la tête d'une armée de 400,000 hommes, emporte dans son pays les richesses du temple de Salomon; puis c'est Nabuchodonosor, qui marche vers Peluze après avoir vaincu Néchaon sur les bords de l'Euphrate. « O filles de l'Égypte, préparez ce qui doit vous servir dans votre captivité, parce que Memphis va être réduite en un désert (1)! »

Nous ne voudrions pas voir Cambyse, il ne

(1) *Jérémie*, ch. LXVI.

mérite pas le nom d'homme : il fut le meurtrier de son frère, épousa ses deux sœurs, et en tua une dans un accès de rage. Voici Alexandre. Il jette en passant les fondements d'Alexandrie, et va au temple d'Hammon, où il se fait passer pour le fils de Jupiter ; il avait oublié sa condition humaine : ses victoires l'avaient enivré. La voluptueuse Cléopâtre, celle dont les charmes puissants subjuguaient les héros de Rome, celle qui fut l'empoisonneuse de son frère, vient de quitter Antoine qui faisait la guerre aux Parthes, et retourne en Égypte, ayant Hérode le Grand pour guide.

Mais contemplez un autre spectacle : il ne s'agit plus d'armées ni de conquérants terribles. Voyez cette jeune femme assise sur un âne ; elle tient dans ses bras un petit enfant encore dans les langes ; derrière l'humble monture, un vieillard chauve chemine à pied, appuyé sur un bâton noueux de figuier de Galilée. Ils sont tout seuls ! que vont-ils devenir, ces pauvres voyageurs, dans l'horrible désert ! Mais ne craignez pas ; car ce

petit enfant qui dort là, sur les genoux d'une tendre mère, c'est Celui qui commande à la terre et aux cieux, c'est le Verbe incarné! Or, *au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu; il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui.*

Nous ne parlerons pas des princes du Bas-Empire, des premiers lieutenants de Mahomet, des Saladin, des Nourredin, des Kélaoun; car il nous tarde d'arriver aux héros de notre pays qui ont marqué par des victoires les solitudes sablonneuses d'el-Arrich. C'est là même que Baudouin Ier, roi de Jérusalem, mourut en revenant de son expédition d'Égypte. Sa fin fut celle d'un sage, d'un vaillant guerrier et d'un bon chrétien. Ses dépouilles mortelles furent transportées à Jérusalem et déposées à côté du sépulcre de son illustre frère.

Il y avait six siècles que les bannières de l'Europe n'avaient flotté à travers les sables mouvants d'el-Arrich, quand, du haut des pyramides,

l'aigle prit son vol et ouvrit le chemin du désert à une poignée de braves pris dans cette armée qui, d'un bond, s'était élancée des rives de la Seine à celles du Nil. Ils marchaient sous les drapeaux de la France, car les enfants de la France pouvaient se ressouvenir d'un chemin que souvent leurs pères avaient suivi. Mais quelle différence entre les guerriers du moyen âge et les guerriers de la Révolution, entre les croisades et l'*expédition d'Égypte*, entre Baudouin et Napoléon! Il y a pourtant encore entre les hommes du présent et ceux du passé un grand trait de ressemblance et qui indique la patrie commune : c'est la bravoure.

Le héros des temps modernes forme ainsi le dernier et brillant anneau de cette chaîne de conquérants qui m'apparaissaient sur la route du désert. Napoléon n'a fait que traverser l'Asie comme un météore, et cependant il y a laissé des traces profondes. Le nom de *Bounabardé-sultan-Kébir* est un nom populaire dans ce pays, et les petits Bédouins font encore dans leurs jeux l'exer-

cice militaire et la charge en douze temps. Napoléon aimait l'Orient; le désert excitait surtout en lui un intérêt particulier. Il raconte dans son *Mémorial de Sainte-Hélène* qu'il ne le traversait jamais sans une profonde émotion. On comprend d'ailleurs l'attrait du grand homme pour le désert : son génie n'était-il pas immense et sans bornes comme ces vastes solitudes !

FIN.



TABLE.

FIN DE LA TABLE.

TOURS. — IMP. MAME.





NOUVELLE SÉRIE

Auguste et Thérèse, par Mme Tarbé des Sablons.
Charles VIII, par M. Todière.
Châtelaines de Roussillon (les), par Mme de la Rochère, auteur de *Tebaldo*.
Conquête de l'Espagne (Histoire de la).
Deux Créoles (les), par Mme J. S.
Edma et Marguerite, par Mme Woillez.
Édouard de Termont, par Mme L. de R.
Famille Dorival (la), par Th. Ménard.
Fille de l'Émigré (la), par M. d'Épagny.
Fille du Maçon (la), par Mlle E. Moreau.
Histoire d'Espagne, par le comte Victor du Hamel.
Jacques Cœur, par M. C. D.
Jeune Marin (le), par Mme C. G.
Julienne, par le Vte Walsh.
Mathilde et Gabrielle.
Pierre-le-Grand, par M. Dubois.
Récits et Souvenirs d'un voyage en Orient, par B. Poujoulat.
Templiers (Hist. des), par Roy.
Trois Frères Écossais (les), par l'abbé D.
Une 1re Année dans le monde.

APPROUVÉE
par Mgr l'Archevêque
DE TOURS